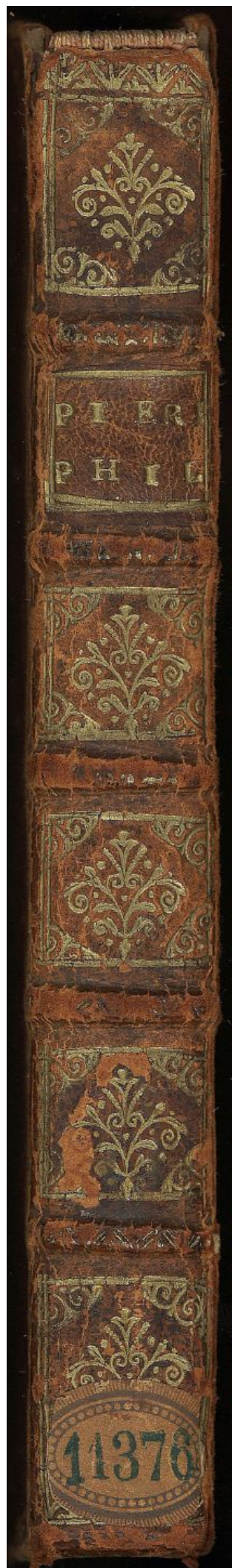
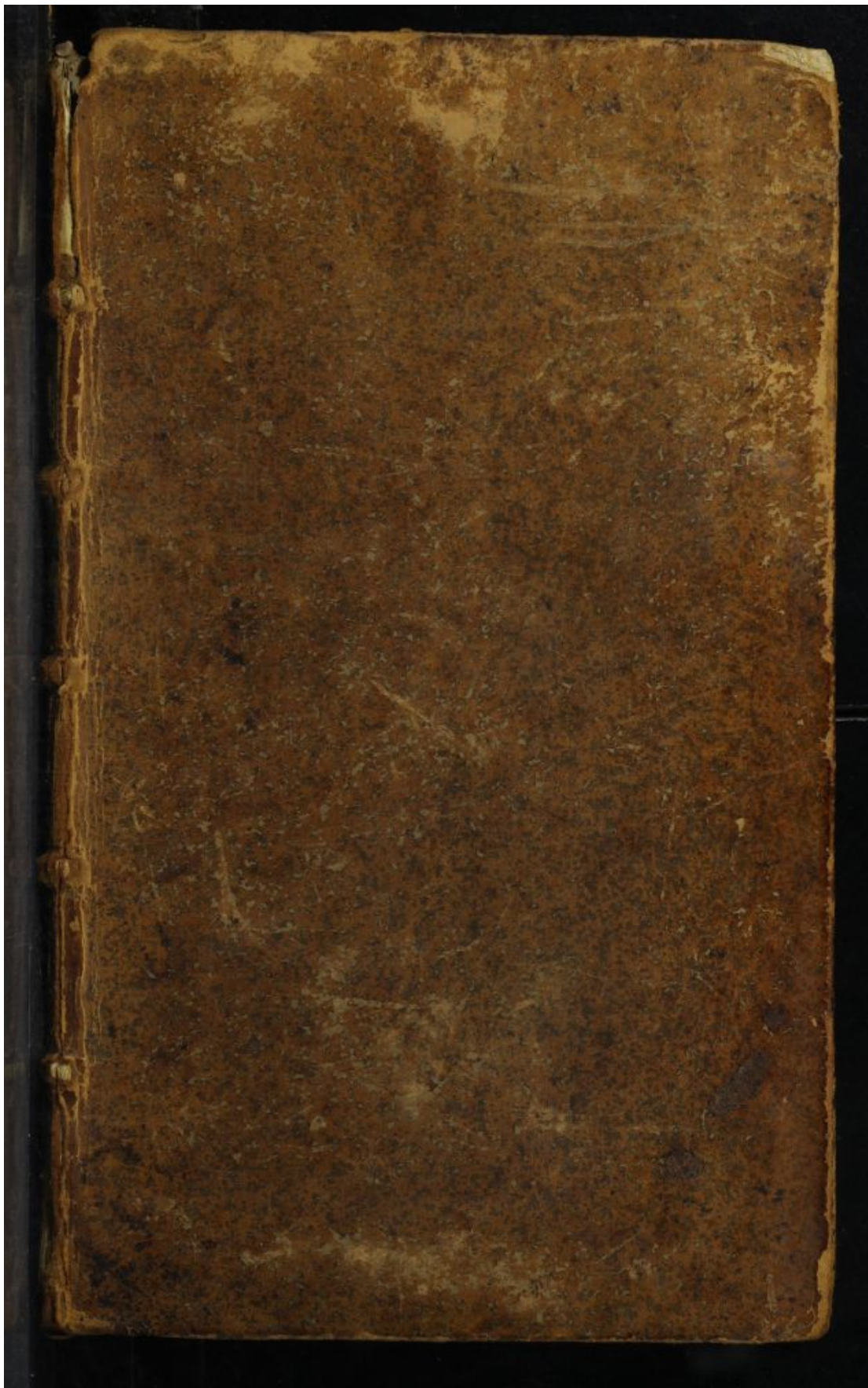


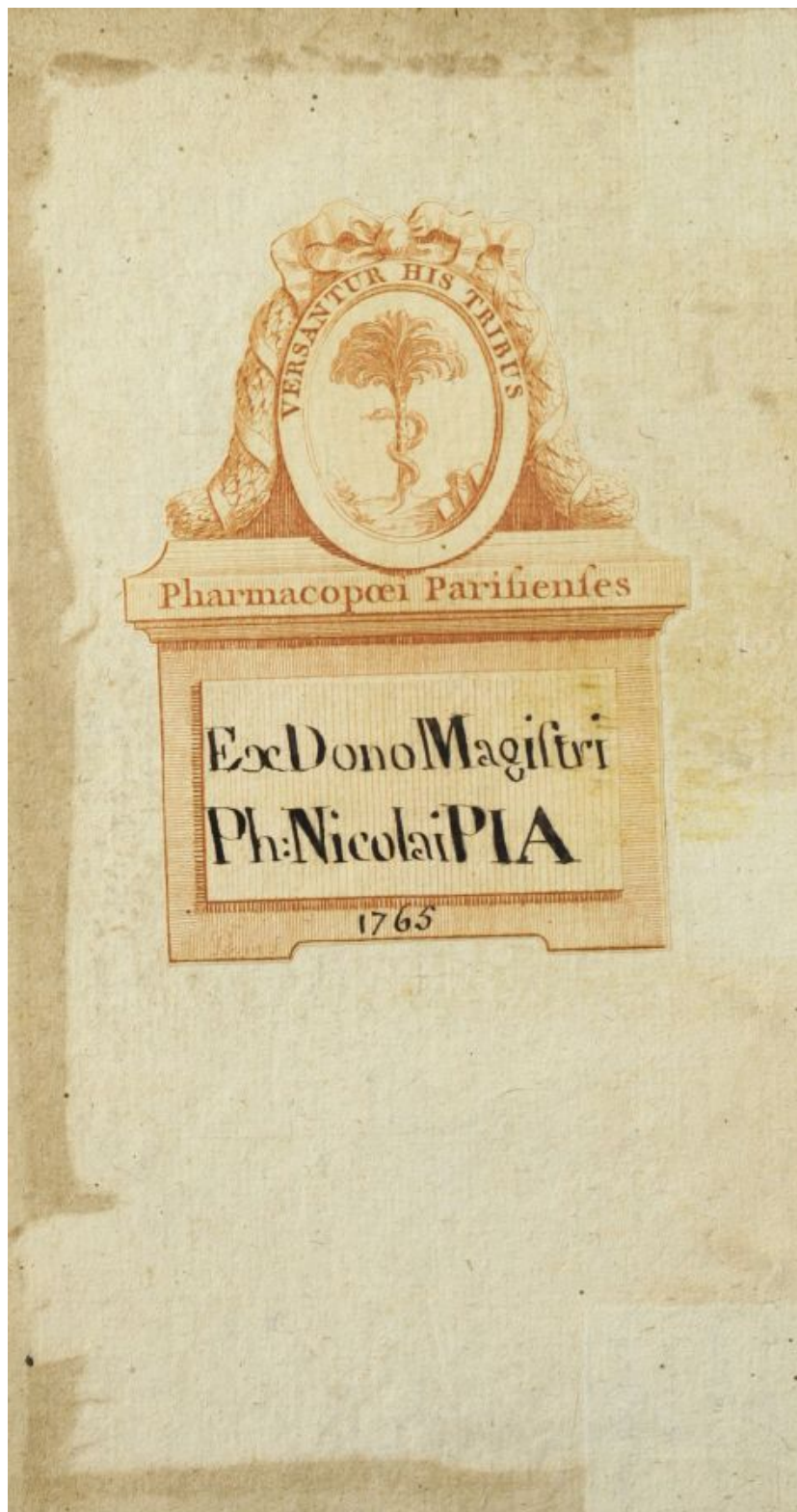
Pousse, François. Examen des principes des Alchymistes sur la pierre philosophale.

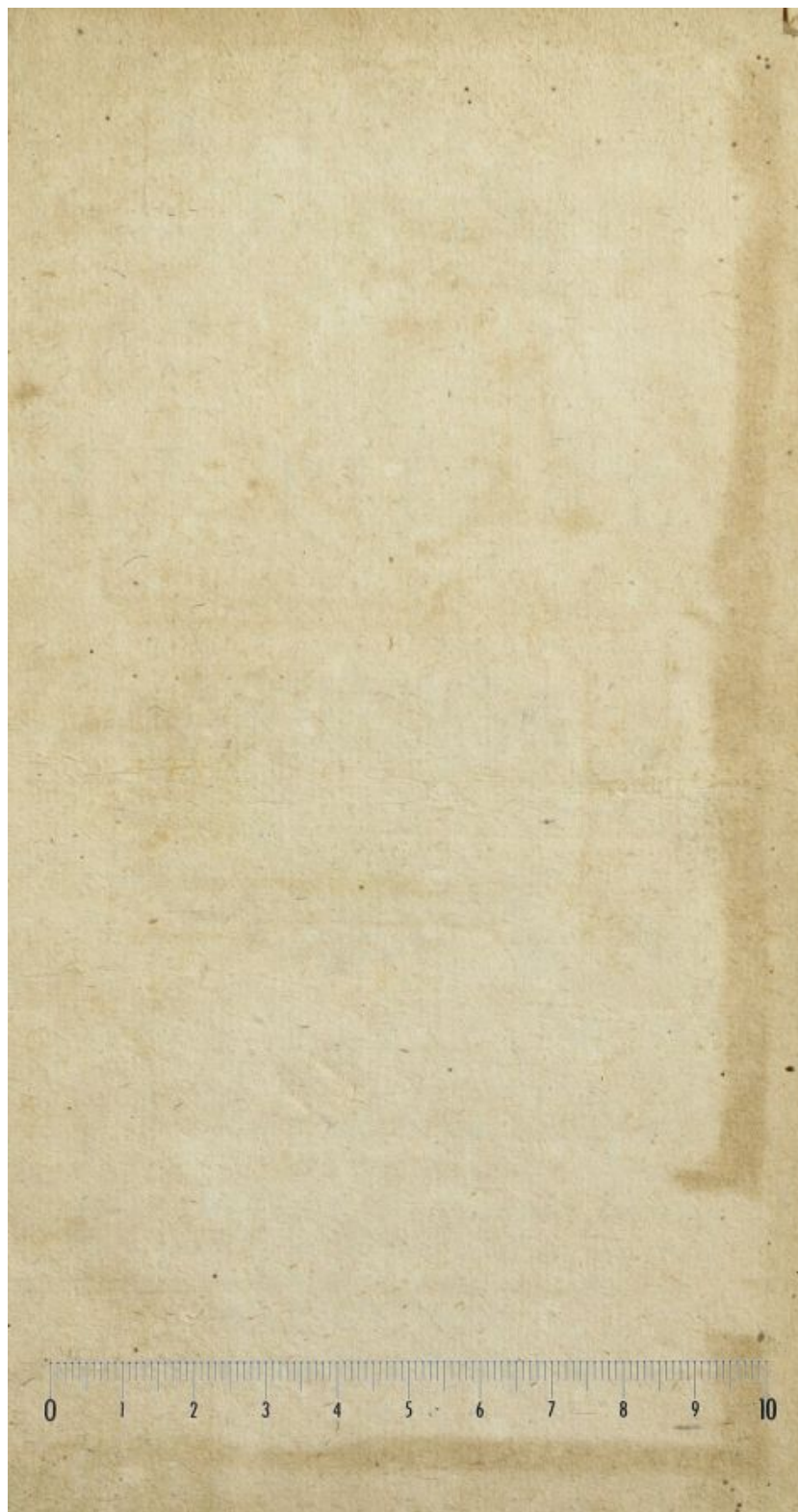
A Paris, chez Daniel Jollet, au bout du Pont Saint Michel, du côté du Marché neuf, au Livre Royal. [Chez] Barthelemy Girin, ruë S. Jacque, vis à vis la ruë du Plâtre, à la Providence. M. DCCXI. Avec approbation & privilege du Roy. De l'Imprimerie de J. Fr, 1711.

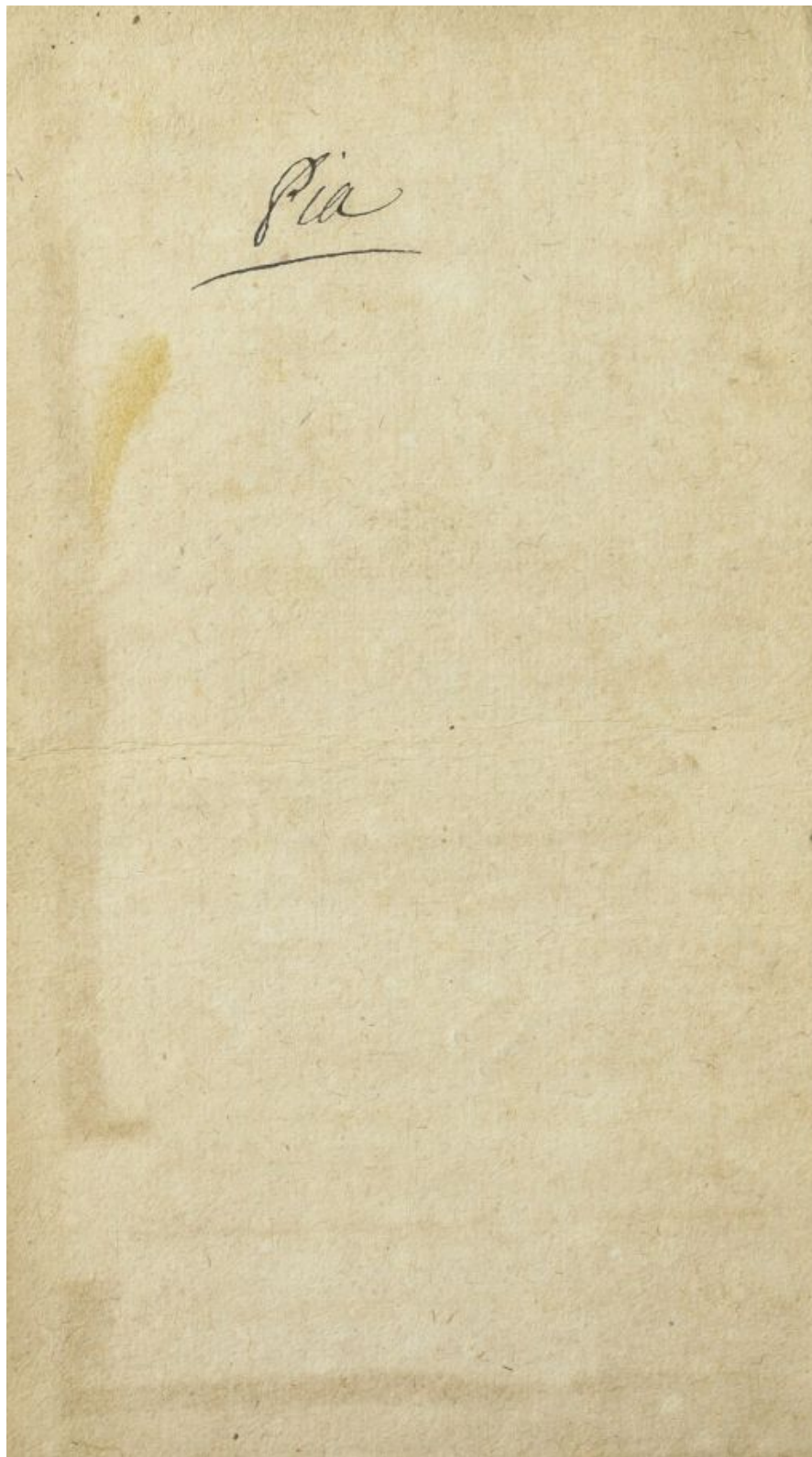
Cote : BIU Santé Pharmacie RES 11376











Res 11378 11. 376

EXAMEN DES PRINCIPES DES ALCHYMISTES SUR LA PIERRE

PHILOSOPHALE.

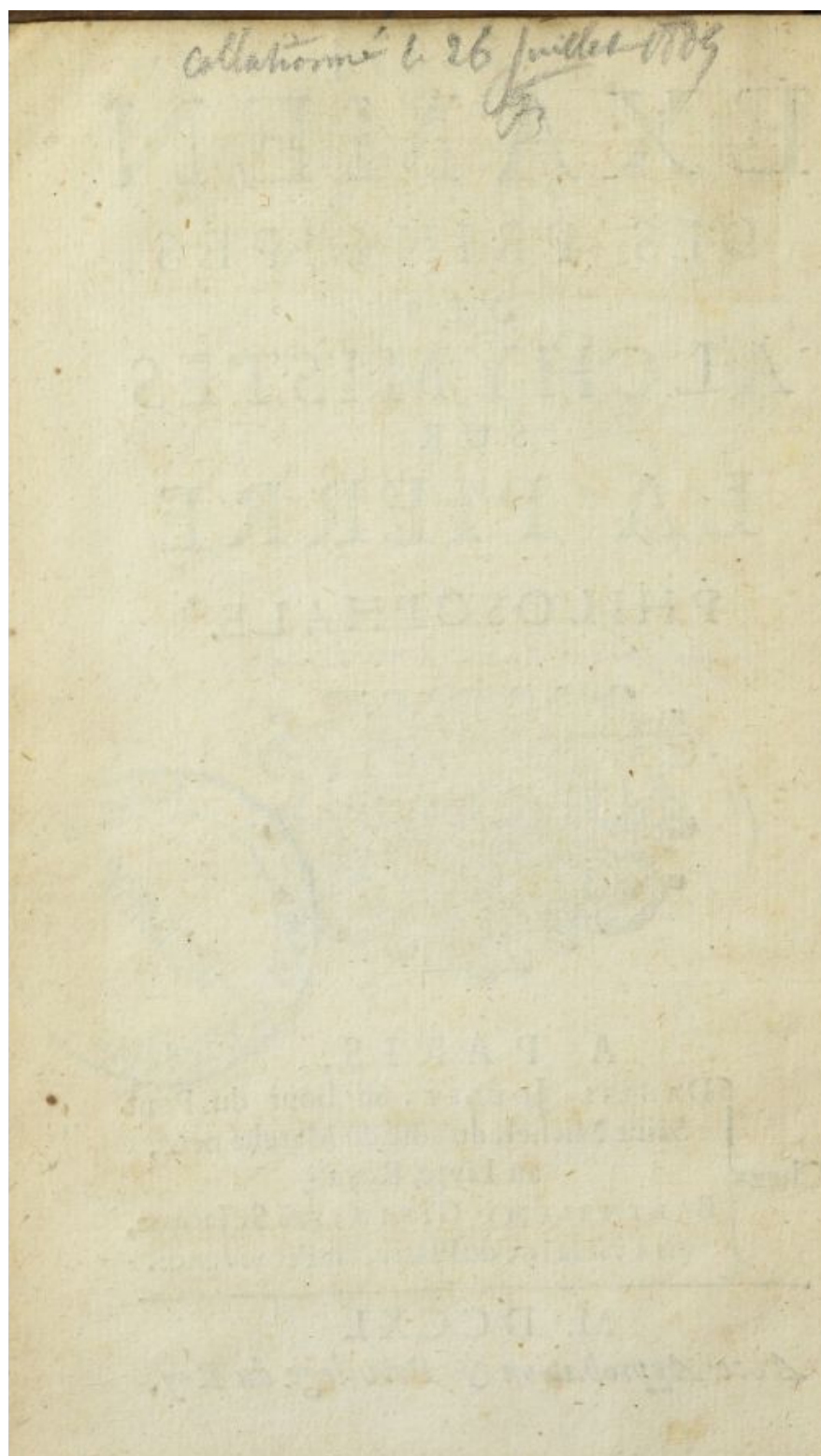
par François Poussé, docteur en médecine.



A PARIS,
Chez { DANIEL JOLLET, au bout du Pont
Saint Michel, du côté du Marché neuf,
au Livre Royal.
BARTHELEMY GIRIN, rue S. Jacques,
vis à vis la rue du Plâtre, à la Providence.

M. DCCXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
JEAN-PAUL BIGNON
ABBE' DE S. QUENTIN DE LISLE,
CONSEILLER D'ETAT
ORDINAIRE,
PRESIDENT
DES ACADEMIES ROYALES
DES SCIENCES ET MEDAILLES,
Et l'un des Quarante de l'Académie
Françoise.



MONSEIGNEUR,



*La présomption de la plupart
des gens qui se mêlent d'écrire,
à ij*

EPISTRE.

leur donne la liberté de tout entreprendre ; & sans se soumettre aux rigueurs d'une reflexion qui condamneroit leur dessein, ils en font paroître par avance l'exécution. Je suis un de ces temeraires, & peut-être le suis-je encore plus que les autres, puisque j'ose mettre V^ôtre illustre nom à la tête d'un ouvrage qui tend à ravir le bonheur d'une infinité de personnes. Je ne sçai si V^ôtre justice pourra souffrir que sous son autorité l'on aille causer un désordre qui détrône les Rois, & qui pour un Sceptre que leur donnoit l'Alchymie, leur fait reprendre la boulette, & des plus grands Médecins du monde en fait des hommes infirmes & languissans, & leur ravit avant cent

EPISTRE.

ans une vie qui devoit être tout au moins aussi longue que celle du premier homme. Voilà, MONSEIGNEUR, une grande injustice : cependant c'est à vous que ces malheureux imputeront leurs misères. En effet, s'ils n'avoient pas vu à l'ouverture de ce livre, un nom qui renferme la juste idée d'une capacité extraordinaire, & d'une équité à toute épreuve, ils n'auroient jamais eû la curiosité de le lire ; mais l'artifice d'un homme de mon pays met tout en œuvre pour en faire son profit. Pardonnez-moi, MONSEIGNEUR, cette usurpation : je n'en veux point abuser. Mon dessein, après celui de vous témoigner mes respects, est de faire voir combien la doctrine des Alchymistes est dans
à iij

EPISTRE

gereuse. Je me flate que quelques-uns conviendront de cette verité, & qu'ils seront plus indulgens à me pardonner ma temerité, que je n'ose l'esperer de V^ôtre bonté. Si mon crime est grand, j'ai la prudence de pouvoir le desavouer, en taisant mon nom. Il est vrai que quand j'aurois le bonheur de ne pas déplaire, & que ma bonne volonté pour le bien public obtiendrait ma grace auprès de vous, mon nom pourroit me faire perdre cet avantage dans l'esprit de quelques-uns ; ainsi je me tiens caché : ce qui m'est plus facile qu'à tout autre, n'ayant rien qui puisse me faire connoître chez les Sçavans, & n'ayant même l'honneur de connoître V^ôtre illustre personne que par la voix des hom-

EPISTRE.

mes doctes, dont Vous êtes l'ornement & l'appui : en quoi tous ces grands hommes conviennent, que vous trouvez plus de plaisir, que dans la distinction d'une famille honorée & respectée de toute la France ; sçachant mieux que personne, qu'un merite extraordinaire, tel que le Vôtre, est toujours au dessus des avantages de la fortune & de la naissance, & même des honneurs les plus éclatans, quand ils ne sont pas, comme sont les Vôtres, la récompense de la vertu. Cette estime si generale, si judicieuse & si bien meritée, a captivé la mienne ; & c'est plutôt ce motif que celui d'un interest personnel, qui fait que je prens la liberté de vous offrir ce petit ouvrage, que je su-

EPISTRE,
*plie V^{otre} justice de regarder com-
me un témoignage très-sincere du
respect profond avec lequel je suis,*

MONSIEUR,

V^{otre} très - obéissant
serviteur, ***



P R E F A C E.



I L y a peu de gens qui ne parlent de la Pierre Philosophale ; les uns, pour la croire possible ; les autres, pour la condamner. Ceux qui la condamnent, ne sçavent pour la plûpart gueres ce qu'ils desaprouvent ; & il est même difficile de faire le procès à cette science, sans en avoir examiné fort scrupuleusement les principes, & sur tout les consequences qu'on en doit tirer. Rien n'impose tant que les prétendus Principes des Alchymistes ; c'est pourquoy ceux qui les lisent, les regardent com-

P R E F A C E.

me des veritez ; & quand une fois ils sont prévenus de ces fortes de propositions, ils raisonnent amplement, & en imposent eux-mêmes à ceux qui les entendent parler, ou qui ne les lisent que superficiellement.

Les Auteurs, pour mieux surprendre, ont eû soin pour la plûpart de faire à la tête de leurs Livres, des objections contre la science, comme Geber; mais en verité les difficultez qu'il propose sont de si mauvaise foi, qu'on ne peut les lire, sans murmurer contre ce prétendu Philosophe, qui ne touche pas en un seul endroit l'état de la question. Zachaire, qui n'étoit pas un genie bien sublime, veut aussi faire comme les autres; & aussi

P R E F A C E.

ne porte-t'il pas de grands coups
à cette science.

Je n'ai trouvé qu'un petit
Traité Latin très-bien écrit, im-
primé à Bâle en 1557. qui a pour
titre, *Alexandri Carerii Patavini*
Quaestio, an metalla possint arte
permutari, qui attaque de bon-
ne foi cette science; mais enco-
re n'a-t'il que la bonne volonté?
Caril ne dit pas beaucoup, & sup-
pose, comme presque tous ceux
qui n'ont point assez bien enten-
du les Alchymistes, que leur in-
tention est de faire de l'or.

Ne trouvant donc en tout ce
que j'ai lû rien qui attaqué soli-
dement les fondemens de cet
art, je l'ai voulu faire pour ma
propre satisfaction; & je puis dire
que j'ai déjà réussi dans mon des-

P R E F A C E.

sein à l'occasion de quelques personnes , qui , comme beaucoup d'autres , avoient leur entêtement, mais cependant beaucoup de discernement.

Ayant un jour proposé quelques-unes de mes reflexions dans une compagnie qui s'entretenoit de cette matiere , la personne la plus zelée pour la défense des Philosophes , me pria de lui communiquer par écrit ce que j'avois avancé. Je le fis en Latin pour la commodité de cette personne qui est Etrangere : Avant que de lui faire voir ce que j'avois écrit , je consultai une personne capable de me conseiller , lui faisant remarquer que j'avois affaire à un homme de distinction , qui joignoit à ses lumieres celles

P R E F A C E.

celles de gens habiles , & qu'il ne falloit rien hazarder sur le papier , & que ce qui se dit , a souvent plus de bonheur , que ce que l'on écrit. Cet homme qui veut peut-être rire à mes dépens, m'empêcha de rien communiquer à l'Etranger ; & persuadé que ceux qui n'entendent pas le Latin , lisent les Philosophes , comme ceux qui l'entendent , me fit traduire en François ce que j'avois mis en Latin ; & m'a fait ajoûter plus de la moitié de ce petit Livre.

La precipitation a eu trop de part dans ces reflexions, pour n'y pas remarquer des défauts ; mais un bon esprit rectifie ce qui peut être defectueux , & pardonne aisément, quand il trouve quelque

e

P R E F A C E.

verité dans le deſſein de l'Auteur : Un Payſan peut auffi bien dire la verité qu'un Philoſophe , & un Orateur ; elle eſt même plus ſenſible dans cet homme , que dans ces Sçavans , parcequ'elle eſt ſimple , & qu'elle ſe ſoutient d'elle-même.

C'eſt cette comparaifon qui obtiendra ma grace auprès des gens délicats , qui ne cherchent que la verité.

Les Alchymiſtes de leur côté me regarderont , comme un deſeſperé , qui vomit feu & flammes contre l'art , quand ſes travaux ont été inutiles : Mais je ſuis plus ſincere que leurs Auteurs , qui attreſtent le Ciel , pour affirmer une choſe fauſſe , ou qui n'eſt entendüe , & ne le peut être que

PREFACE.

par eux ; & je le prens à témoin que jamais je n'ai eû cette dangereuse tentation ; & j'ai toujours déploré le malheur de ceux que j'y ai vû travailler , quoique fans frais , comme les moins insensés le font : La perte de leur temps , & la negligence de leurs affaires , est toujours un grand malheur ; car un homme épris de cette manie, oublie tout, pour s'y abandonner ; c'est la passion la plus violente , que jamais l'homme puisse sentir , & dont il ne guerit presque jamais.

J'ai trouvé de ces esprits égarés dans tous les Pays où je me suis trouvé. Dans tous les états , âges & conditions il s'en trouve. Les femmes même s'en mêlent , & j'en ai connu. Les Allemans &

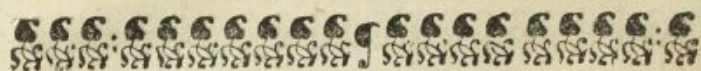
P R E F A C E.

les Anglois s'y appliquent. Les
Hollandois n'en font pas si cu-
rieux. (On dira que le commer-
ce les retire des Sciences.) Mais
de toutes les Nations , les Fran-
çois sont les plus ardens , & les
plus entêtés : C'est donc pour
cette raison que j'ai mis ce petit
Examen en François , pour être
lui-même examiné de tout le
monde,



APPROBATION.

**J'i lu par l'ordre de Monseigneur
le Chancelier, ce manuscrit inti-
tulé, *Examen des Principes des Al-*
chymistes, sur la Pierre Philosophale;
& je l'ai trouvé digne de l'impression.
F A I T à Paris ce dernier jour d'Octo-
bre mil sept cent dix. A N D R Y
Docteur Regent de la Faculté de
Medecine de Paris, Lecteur & Pro-
fesseur Royal.**



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu , Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nostre Cour de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans & à tous autres nos Justiciers qu'il appartiendra ;
SALUT. nostre amé le Sieur **** Nous a fait exposerr qu'il desireroit faire imprimer un Livre qui a pour titre *Examen des Principes des Alchymistes sur la Pierre Philosophale*, S'il nous plaisoit de lui en accorder nos Lettres de Permission sur ce necessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui permettons & accordons par ces Presentes, de faire imprimer, vendre & debiter dans tous les lieux de nostre Royaume ledit Livre par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, de telle marge, caractere & autant de fois que bon lui semblera, pendant le temps de cinq années consecutives, à compter du jour & datte des Presentes; pendant lequel tems nous faisons très-expres des fenses à toutes sortes de personnnnes d'en introduire dans nôtre Royaume aucun Exemple d'impression étrangere , à condition

qu'il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre
Bibliotheque publique, un dans celle de nô-
tre Cabinet du Louvre, & un dans la Bi-
bliothèque de nôtre très-cher & feal Che-
valier, Chancelier & Garde des Sceaux de
France, le Sieur Phelyppeaux Comte de Pont-
chartrain, Commandeur de nos Ordres; a-
vant que de l'exposer en vente; à la char-
ge aussi que l'impression sera faite en beaux
caracteres, sur de bon papier, dans nôtre
Royaume & non ailleurs, conformément aux
Reglemens de la Librairie & Imprimerie, à
peine de nullité des Presentes; lesquelles se-
ront registrées sur le Registre de la Com-
munauté des Imprimeurs & Libraires de
nôtre bonne Ville de Paris, dans trois mois
du jour de leur datte. SI VOUS MANDONS
& enjoignons, que du contenu en Icelles,
vous fassiez jouir pleinement & paisiblement
ledit Exposant, ou ceux qui auront droit de
lui, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ni empêchement: Voulons aussi que
la copie desdites Presentes, qui sera imprimee
au commencement ou à la fin dudit Li-
vre, soit tenuë pour dûëment signifiée, &
qu'aux copies qui en seront collationnées par
l'un de nos amez & feaux Conseillers Se-
cretaires, foi y soit ajoutée comme à l'origi-
nal. COMMANDONS au premier nôtre Huif-
fier ou Sergent sur ce requis, de faire pour

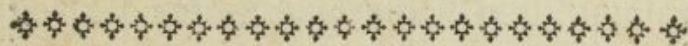
l'exécution d'Icelles, tous actes neccessaires,
sans demander autre permission, nonobstant
clameur de Haro, Charte normande & Let-
tres à ce contraires : C A R T E L E S T
NOSTRE PLAISIR. Donné à Ver-
sailles le vingtième jour de Decembre l'an
de grace mil sept cent dix; Et de nôtre
Regne le soixante-huitième. Par le Roy en
son Conseil. LAUTHIER.

*Registré sur le Registre N° 3. de la
Communauté des Imprimeurs & Librai-
res de Paris, page 119. N° 125. confor-
mément aux Reglemens & notamment
à l'Arrest du 12. Aoust 1703. A Paris
le 24 Decembre 1710.*

DE LAUNAY, Syndic.



EXAMEN
DES PRINCIPES
DES
ALCHYMISTES
SUR
LA PIERRE
PHILOSOPHALE.



De la Pierre Philosophale.

CHAPITRE I.

TOUS les Alchymistes ont entendu par la Pierre Philosophale, un sujet dans lequel reside une vertu capable de fixer & teindre le mercure des métaux im-

A

2 *Exam. des Princip. des Alchymistes*
parfaits. Ils ont appelé cette vertu
souffre, disant que le *souffre* est un
composé de feu & d'air; ce qui con-
vient à la vertu de fixer & de teindre;
car la fixation du mercure ne se fait
que par une forte digestion; ce qui
n'est qu'au pouvoir des élémens ac-
tifs, tels que sont l'air & le feu, aussi-
bien que la teinture, qui est un épan-
chement de feu fixe dans toute la
substance du mercure; ce qui fait l'or
& une effusion d'air pour la compo-
sition de l'argent; car ils nous disent,
qu'il n'y a que trois élémens pour la
lune, & quatre pour le soleil.

Il ne faut pas cependant s'imagi-
ner qu'ils n'admettent point de feu
dans l'argent; ils sçavent bien que
sans son secours ce métal ne pourroit
avoir sa perfection; mais il n'y do-
mine pas comme l'air, qui en fait la
blancheur.

Comme ils ont regardé, avec assez
de vérité, le mercure comme la ma-
tière de l'or & l'argent, ils se sont
imaginé pouvoir faire ces deux mé-

sur la Pierre Philosophale. Chap. I. 3
taux avec le mercure des métaux imparfaits, en lui donnant la fixité & la teinture qui lui manquent.

Ils ont remarqué que ces deux qualitez essentielles à l'or & l'argent lui viennent de la nature par des circulations réitérées & des dépurations & digestions que cette sage mere entretient en fournissant une chaleur propre à exciter & continuer ses mouvemens, jusqu'à la fixation du mercure ; c'est-à-dire, à la perfection du métal.

Cette remarque les a flatté, & leur a fait croire que ce métal auroit pû être encore plus parfait, si la nature avoit entretenu ses mouvemens, qui auroient dépuré davantage la matiere, & auroient tellement atténué la terre & l'eau, que ces deux éléments grossiers auroient été presque convertis en air & feu ; d'où il s'en feroit suivi un composé si pénétrant, si chaud & si abondant en teinture, que jeté dans le mercure des mé-

A ij

4 *Exam. des Princip. des Alchymistes,*
taux, il l'auroit fixé & teint presque
dans un moment.

Voilà ce que ceux que l'on appelle
Philosophes ont dessein de faire,
quand ils parlent de *Pierre Philoso-*
phale, de *Magistere des Sages*, *Elixir*
complet, *grande œuvre*; car ils don-
nent plusieurs noms à cette chose.

Il faut donc examiner pourquoi la
nature n'a pas continué ses mouve-
mens dans la matiere métallique, &
voir si elle ne l'a pas fait, pouvant &
devant le faire; d'où il faudra con-
clure contre le sentiment de tous les
Grands Hommes, que la nature est
imparfaite.

Enfin il faut examiner s'il est possi-
ble, de reparer par l'Alchymie les
deffauts qu'on prétend être dans les
ouvrages de la nature.



CHAPITRE II.

*Où l'on examine si la nature auroit pû
porter plus loin ses mouvemens.*

LA creature a reçu du Createur des bornes qu'elle ne peut passer. Ces bornes sont moins des obstacles qui arrêtent sa puissance, que le terme où reluit la perfection de ses ouvrages.

Dans les animaux peut-on attendre de la generation autre chose que la production d'un animal de l'espece de ses parens ?

Si nous voyons naître l'animal avec des deffauts de parties, pour la réparation desquels il fallût employer l'industrie & le travail de l'art, nous aurions raison de dire, que la nature seroit bornée.

Si l'animal naît parfait, le vegetal jouit du même avantage.

Un arbre, ou une herbe qui vient de graine, possède aussi-bien que la plante qui l'a produite, des racines,

A iij

6 *Examen des Princip. des Alchymistes*
un tronc, des branches, & porte du fruit de même que le vegetal, d'où elle est sortie; un fruit qui renferme les mêmes propriétés.

Ces exemples si familiers nous font voir que ce que les Alchymistes rapportent mille fois, est très-veritable; sçavoir, que *la nature est une*; c'est-à-dire, qu'elle agit toujours par les mêmes voyes, & pour une même fin, qui est la perfection de la chose dans laquelle elle fait ses opérations.

Ainsi nous pourrons donc raisonnablement conclure, que ce qu'elle produit dans le genre métallique, a la perfection qui lui est destinée par l'Auteur de la nature; supposant que la procreation des métaux soit de l'intention de la nature; ce que nous examinerons ailleurs.

Si cette conclusion est juste, pourquoi chercher un moyen de faire plus que la nature ne fait, qui fait tout ce qu'elle peut faire de mieux?

Object. On répond à cela, que nous fai-

sur la Pierre Philosophale. Chap. II. 7
fons tous les jours ce que la nature
ne fait point ; par exemple nous fai-
sons porter au même tronc plusieurs
branches de différentes especes ; ce
que l'on ne voit point faire à la na-
ture.

Mais avec cet artifice , faisons- Repon.
nous plus que la nature ? N'est-ce
pas elle qui produit ces especes ! Si
nous faisons porter à un arbre un
fruit plus excellent que celui qu'il
donne naturellement , ce seroit faire
quelque chose de plus que ne fait la
nature.

Ne le fait-on pas , dira quelqu'un , Objec.
quand on greffe un bon fruit sur un
mauvais arbre ?

Pour sçavoir si ce mauvais arbre Repon.
porte ou produit par lui-même ce
bon fruit , laissez quelques branches
de ce mauvais arbre sur son tronc , &
vous les verrez porter du fruit de l'es-
pece de l'arbre qui les produit. Que
fait donc vôtres greffe ? Elle donne son
caractere ou espece au suc nourri-
cier qu'elle reçoit , & de qui elle re-

A iiij

8 *Examen des Princip. des Alchymistes*
çoit son accroissement ; mais elle ne
communiqué rien à ces branches que
vous avez laissées, qui ont leur ca-
ractere particulier , qui s'imprime
aussi sur le suc qui les nourrit, & se
convertit dans leur espece.

Tout ce que l'art fait ici, n'est
rien autre chose que de fournir à
cette greffe un suc plus abondant,
& par ce moyen cette greffe ou
branche rapportée, prend plutôt son
accroissement, & produit plutôt du
fruit qu'elle n'auroit fait en la lais-
sant sur son tronc naturel, où il y
avoit plusieurs branches comme elle
à nourrir; & il en est de toutes ces
sortes de greffes, antes & transplan-
tation de parties d'arbres, comme
d'un petit chien qui est nourri du
lait de sa mere, avec plusieurs au-
tres. Si vous prenez un d'eux pour
le donner seul à nourrir à une autre
chienne, il deviendra plus gros &
plus fort en moins de temps qu'il
n'auroit fait, s'il avoit resté avec les
autres, parce qu'il prend lui seul plus

sur la Pierre Philosophale. Chap. II. 9
de nourriture qu'il n'en pouvoit prendre étant avec sept ou huit autres à qui la mere en fournissoit également.

Ce sep de vigne par exemple que vous couchez en terre, reçoit beaucoup plus de suc qu'il n'en recevoit auparavant, parce qu'il jette de nouvelles racines, qui sont autant de bouches par où lui est porté le suc nourricier; c'est pourquoi il doit porter plus de fruit que si on l'avoit laissé droit sur son pied; ce qui ne doit pas être regardé pour une nouvelle multiplication, & differente de la nature.

On dit encore que la nature fait la fougere & ne fait pas le verre; ce que fait l'art: c'est un des grands argumens des Alchymistes, rapporté même dans l'extrait du Roman de la Rose: d'où ils concluënt que l'art fait & peut faire plus que la nature.

Je ne sçai comment ces Philosophes vont mettre au-dessus des forces de la nature ce qui est infiniment au-dessous, puisqu'elle fait le crys-

A v

tal & les pierres precieuses, qui sans doute sont plus parfaites que le verre, qui n'est qu'un foible crayon que l'art employe, pour donner une idée de ce que fait la nature; & il n'est pas necessaire de fougere pour faire du verre, puisque le sable en fait: Et ce n'est point parce que la fougere est un vegetal, qu'elle est propre à faire du verre, mais parce qu'elle a une cendre fixe, qui approche de la nature du sable.

Si la fougere servoit à faire le verre, parce qu'elle est un vegetal, il s'ensuivroit deux choses que nous ne voyons pas.

La premiere, qu'il ne faudroit point détruire la nature vegetale dans la fougere, comme cela arrive en la brûlant, puisque, selon les Philosophes, *un feu violent détruit*; ce que nous sçavons assez sans leur sentence, car ce qui n'est plus ce qu'il étoit auparavant, est détruit. Or la fougere n'est plus une herbe après sa calcination, & elle ne peut se reproduire.

sur la Pierre Philosop. Ch. II. 11
par sa semence , qui a été détruite &
consumée par le feu.

La seconde , toutes les herbes ser-
viroient à faire du verre , ce qui n'est
pas vrai.

Ces explications , diront-ils , ne
nous font pas voir que l'art ne fait pas
quelquefois plus que la nature , com-
me quand il fait la toile , ouvrage où
la nature ne sçauroit arriver.

Cette foible objection ne merite
gueres qu'on y réponde : Car de quoi
s'agit-il ici ? De vous montrer que ,
*l'art joint à la nature peut faire des cho-
ses infiniment plus parfaites , que celles
que la nature fait seule.*

Comment pouvez-vous sçavoir si
ces choses sont imparfaites ? En ne les
voyant , direz-vous , que dans le che-
min qui conduit à la perfection , c'est-
à-dire , au terme que Dieu a destiné à
chaque chose , comme quand nous
voyons un fruit demi-meur , nous di-
sons qu'il est imparfait , parce que
nous sçavons par experience qu'il est
porté naturellement à une plus gran-

A vj

12 Exam. des Princ. des Alchymistes
de perfection , qui est sa maturité.

Je dis donc sur ce principe que quand la nature a fait ce qu'elle doit faire dans un regne , on doit regarder son ouvrage comme parfait, quelque chose après cela que l'art fasse sur cet ouvrage ; qui bien loin de donner une nouvelle perfection , fait perdre celle que la nature avoit donnée. Car en quoi consiste la perfection d'une chose ? Dans la puissance de faire ce à quoi elle est destinée, qui est la multiplication dans les regnes , animal & vegetal : puissance que sans doute vous faites perdre à ce lin , quand vous le faites pourrir dans l'eau , que vous le faites ensuite seicher , & que vous le broyez pour en faire du fil & votre toile.

Mais si dans cet état il étoit capable de produire un vegetal d'une espece plus parfaite que n'est la sienne, vous auriez raison de dire que l'art fait plus que la nature.

Vous remarquerez que j'entends par le mot de plus grande perfection,

sur la Pierre Philosop. Ch. II. 13
utilité ou nécessité Car comme la nature a tout produit pour le bien de l'homme, ce qui est le plus nécessaire à la vie, comme le bled, doit passer pour le plus parfait.

Pour résoudre par un même principe toutes les mauvaises difficultez que fait faire une ignorance de la nature, il faut donc sçavoir que ce qu'on appelle nature, est pris en deux sens; dans l'un, pour la cause qui produit; & en l'autre pour les choses produites, dont il y en a qui sont plus nécessaires les unes que les autres pour la subsistance & l'ornement de l'Univers. Ajoutons même avec les Theologiens, pour la commodité de l'homme considéré dans l'état d'innocence, comme il avoit été créé, ou de pure nature; car il ne faut pas croire que le crime de desobeïssance de l'homme contre son Createur ait mérité que Dieu ait ajouté quelque chose à la nature, pour rendre ce rebelle plus heureux.

Sur ce fondement, nous voyons

14 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
d'un coup d'œil tout ce qui peut contribuer à la perfection de nature, & à l'utilité de l'homme, toujours considéré dans l'état de pure nature.

Puisque donc toutes les choses de la nature ont un terme de perfection, au-delà duquel elles ne vont point, pourquoi prétendre trouver par le moyen de l'art une chose qui soit infiniment plus parfaite, que ce qu'a fait la nature dans les métaux, & qui fasse dans le mercure, *en l'espace d'une demie heure, ce que la nature ne fait qu'après plusieurs siècles.*

Voilà ce que répondent les Alchymistes, & le raisonnement qu'ils font.
Objet. Il n'y a qu'un vrai métal dans la nature, ou deux tout au plus, qui sont l'or & l'argent, qui ne different l'un de l'autre que par leur different souffre ou teinture blanche dans l'un, & jaune ou rouge dans l'autre: Tous les autres métaux ne sont que comme des avortons de la generation métallique, dont la perfection a été empêchée par un mélange de souffre

sur la Pierre Philosop. Ch. II. 15
impur , matiere terrestre , ou faute
d'une plus grande digestion , d'où est
venue la difference des formes mé-
talliques.

Je réponds que l'or & l'argent ne Répon:
sont point plus parfaits que les autres
métaux , pour deux raisons.

La premiere , que n'étant point
une création de l'intention de la na-
ture, ils ne doivent avoir de préférence
les uns sur les autres , que par l'utilité
que l'homme y a trouvée ; en quoi
nous faisons consister la perfection
d'une chose , la suposant créée selon
l'intention de nature.

La seconde , en accordant même
aux Alchymistes , que l'or soit une
production naturelle , & non pas ac-
cidentelle , comme nous le dirons
ailleurs : Il est moins utile que les mé-
taux qu'on appelle imparfaits ; d'où
(suivant nos principes) on doit con-
clure qu'il n'est pas plus parfait que
les autres métaux , qui nous fournis-
sent des choses plus nécessaires à la
vie naturelle que l'or & l'argent.

En effet , le fer (qui chez les Alchymistes est le plus imparfait de tous les métaux) ne donne-t'il pas ce qu'il faut pour servir aux besoins de la vie naturelle ? Ferez-vous avec l'or tous les instrumens necessaires à labourer la terre , comme avec le fer ? Non sans doute , & les Americains ont compris tout d'un coup l'utilité du fer preferable à l'or , quand ils ont connu ce qu'on en faisoit , & ce qu'on en pouvoit faire : aussi échangeoient-ils avec empressement une grande quantité d'or pour une petite de fer avec les premiers Européens , qui allerent s'emparer de leur Pays , pour y conquerir une chose moins precieuse à leurs yeux , que le fer que ces Européens y portoient.

Et comme tout ce qui est utile ne doit point être regardé comme défaut & imperfection , nous pouvons conclure que les métaux qu'on appelle imparfaits , ne le sont point , ou s'ils le sont , ils le seront encore moins que les choses qui ne donnent rien, ou

sur la Pierre Philosop. Ch. II. 17
beaucoup moins pour les necessitez
de la vie naturelle , comme l'or &
l'argent.

Le fer qui nous fournit tant de
commoditez pour la vie, en se laissant
manier & figurer en tout autant de
façons que nous en avons besoin ,
nous donne encore des remedes ex-
cellens pour les maladies les plus opi-
niâtres ; ce que nous voyons , tant par
les Préparations chymiques , que par
les Eaux Minerales , qui s'en trouvant
chargées , font des guerisons surpre-
nantes & inopinées.

Où sans doute le fer a plus d'avan-
tages pour la vie naturelle que l'or
même , tout précieux qu'il paroisse.

Car ferez-vous avec ce beau mé-
tal tout ce que l'on fait avec le fer ?
Non , l'or n'a point assez de dureté
pour donner une pointe fine & infle-
xible , ni un tranchant roide & vif ,
non plus qu'une masse qui puisse dom-
pter les autres corps , sans en souffrir
presque d'alteration.

Un marteau d'or ne seroit gueres

18 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
propre à casser des pierres : Une lancette d'or feroit bien souffrir un malade , avant de lui ouvrir la veine : Et une coignée de ce précieux métal fatigueroit bien un bucheron , avant qu'il eût renversé une forest : Et le laboureur feroit obligé de changer souvent de soc de charuë , avant que d'avoir labouré toutes ses terres.

L'or est trop mol pour servir à ces grands usages. Un Alchymiste parleroit bien autrement , & diroit que ces usages bas & serviles sont trop au dessous de la noblesse de l'or qui est le *Roy des métaux* , & qu'un bon Philosophe en sçait tirer des utilitez infiniment au dessus de celles-ci ; comme de rendre, *sûrement, sans dégoust & très promptement la santé perduë , rajeunir la vieillesse , en retabliissant l'humide radical , renouveler la nature au milieu de l'hyver , & lui faire porter les fruits les plus tardifs dès le mois de May ,* comme ils le font faire à la vigne ; mais laissons ces histoires pour un autre lieu.

Si l'on convient donc que le fer a toutes ces utilitez, il n'est pas difficile de comprendre qu'il n'est pas plus imparfait que les autres métaux.

Quelqu'un pourroit nous dire que l'or étant un métal fusible & malleable, on pourroit faire de lui tout ce que l'on fait du fer & des autres métaux.

Il est vrai qu'il est fusible & malleable, & même il possède ces deux qualitez plus pleinement que tous les autres métaux, à cause de la quantité de son mercure: Mais comme les métaux n'empruntent pas leur rigidité de leur mercure, mais plutôt des parties terrestres qui entrent dans leur composition, ce qui les rend plus aigres, comme parlent les ouvriers; au contraire l'or n'a point de ces parties terrestres, ce n'est qu'un *pur mercure cuit, teint & fixé*; ainsi il ne peut être roide ni dur, comme il faut que soient les métaux qu'on employe aux usages communs.

L'or est si mol, qu'il n'a point de

20 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
son, & l'on le manie comme le plomb,
pourvu qu'il soit très-pur, comme
approchant du vingt & quatrième
carat. C'est par cette raison qu'il s'é-
tend facilement; car la division ne se
fait que par contrariété ou diversité
de substance. Or comme ce métal
très-pur n'est qu'une même substan-
ce, ou pur mercure, il s'étend pres-
qu'à l'infini; d'autant que le mercure
est l'eau des métaux, qui par con-
séquent les rend capables de s'é-
tendre, ou de fluer; car l'extension
sous le marteau, est une fusion froi-
de.

C'est donc pour cette raison que
les Tireurs d'or le raffinent; c'est-à-
dire, ôtent & séparent tout l'alliage
qui peut y être entré.

Il en est tout au contraire des Or-
fèvres qui travaillent l'or, pour en
faire des ouvrages légers, car ils sont
obligés d'y faire entrer quelque peu
d'alliage; autrement leur ouvrage
n'auroit point de corps, ni de soli-
dité, & à la moindre résistance ou

sur la Pierre Philosophale. Ch. II. 21
impression, il s'affaîsseroit & ployeroit comme le plomb.

Après donc avoir fait voir que la nature à ses bornes, où elle fait voir la perfection de ses ouvrages dans les deux regnes animal & vegetal : & ayant fait connoître que les métaux, que les Alchymistes appellent imparfaits, sont d'une utilité plus grande que n'est l'or même, pour les usages & nécessité de la vie naturelle. Nous allons examiner ce qui peut avoir engagé ces Philosophes à regarder les métaux, autres que l'or & l'argent, comme imparfaits ; c'est ce que nous allons faire dans le chapitre suivant, où nous tâcherons de prouver que ces métaux sont aussi parfaits dans leur espece, que ceux qu'on appelle parfaits, le sont dans la leur ; & nous ferons voir leur erreur sur la consequence qu'ils ont tirée du mercure de tous les métaux.

CHAPITRE III.

*De la perfection de chaque métal dans
son espece.*

*Et de l'erreur des Philosophes touchant
le mercure des métaux.*

LA perfection d'une chose se con-
noît par la cessation du mou-
vement qui faisoit la nutrition ou
augmentation.

Cela paroît dans les vegetaux.
Quand le grain de bled est meur, le
mouvement cesse de lui porter la
nourriture.

Tant qu'une chose est en mouve-
ment, elle n'est que dans la voye de
sa perfection; car le mouvement est
un moyen qui conduit à une fin qui
est le repos.

L'animal même arrivé à un cer-
tain point, ne passe pas outre. Sa gran-
deur, sa force, & enfin sa vie, sont
bornez.

Quand il est parvenu à cet état de
consistence, il est comme en repos;

sur la Pierre Philosophale. Ch. III. 23
je veux dire que la nature ne fait plus que reparer autant qu'elle peut les pertes qu'il fait tous les jours.

D'où vient que l'animal qui dans l'état de consistance a tout ce qu'il faut pour faire une parfaite digestion ; c'est-à-dire, qu'il est capable de recevoir plus de nourriture & d'accroissement ; n'en reçoit qu'autant qu'il en faut pour l'entretenir dans cet état, sans augmentation ? c'est le terme prescrit par l'Auteur de la nature, qui a voulu borner nos jours. C'est, pour parler avec les Alchymistes, la fin du cercle de la nature.

Nous voyons donc dans les animaux & vegetaux, que la nature borne & fixe leur mouvement à un certain état de perfection, au-delà duquel ils ne vont point.

D'où vient donc que cette nature, qu'on dit être unique en tout, ne gardera pas la même regle dans les métaux, qui sont très-utiles dans l'état qu'elle nous les donne.

Un Alchymiste dira sans doute,

24 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
que la nature est aussi-bien la même
pour les métaux, que pour les autres
regnes, & qu'elle travaille à leur per-
fection par les mêmes voies; mais qu'é-
tant empêchée dans ses mouvemens
par des accidens insurmontables,
elle ne sçauroit faire aller cette ma-
tiere qu'elle travaille jusqu'au degré
de perfection, à laquelle elle est des-
tinée.

Ces accidens, continuëra-t'il, sont
un deffaut de chaleur & le mélange
de quelque partie heterogene au mer-
cure, qui est la vraye & unique ma-
tiere des métaux.

Voilà cette grande difficulté qui
fait peur dans la bouche de ces sça-
vans.

Voyons si nous la trouverons telle
dans l'examen que nous en ferons.

Si le mélange de la terre qui en-
tre dans le mercure est un accident :
elle doit être separable du sujet où
elle reside ; car un accident n'est
point de l'essence de la chose. On
ne doit donc pas avoir grande peine
à

sur la Pierre Philosophale. Ch. III. 25
à en faire la separation par les voyes
même les plus ordinaires , comme
nous voyons qu'il se pratique dans
le départ , pour separer de l'or les
matieres heterogenes qui s'y trou-
vent mêlées , & qui en sont des ac-
cidents ; c'est cependant ce que nous
ne voyons pas à l'égard des mé-
taux imparfaits ; car vous aurez beau
les faire passer par le feu, les faire
dissoudre par les corrosifs , après tou-
tes ces épreuves vous les trouverez
les mêmes qu'auparavant ; c'est à-
dire, unis inseparablement avec leur
mercure ; au lieu que si ces parties,
qu'ils appellent *heterogenes* , n'étoient
qu'accidentelles, elles se separeroient
du sujet, qui est ce mercure : & ainsi
le métal seroit *décomposé* , pour par-
ler comme eux ; car ils sçavent bien
vous dire, que *natura amat naturam* ,
nature se plaît avec nature ; maxi-
me qu'ils repetent & placent par tout :
d'où ils concluent eux-mêmes que,
ou tout fuit , ou tout demeure.

Ainsi puisque nous voyons que
B

tout demeure , nous devons donc dire comme eux , que ce n'est qu'une même nature qui ne souffre point de division , & non pas un tout composé de parties heterogenes.

On pourroit encore leur dire quelque chose sur ce sujet , pris de leurs propres principes , comme ce qui suit.

Tous les differens métaux , disent-ils , ne sont que différentes formes métalliques , les unes plus parfaites que les autres , selon leur degré de dépuracion & de digestion.

Si je leur demande ce que c'est que forme , ils répondront , que c'est le souffre spécifique de chaque chose ; ce qui fait que cette chose n'en est pas une autre ; comme le souffre spécifique du cheval , fait que cet animal differe d'un autre , comme du bœuf ; ou bien c'est un certain caractere qui est propre & particulier à une chose , qui fait qu'on la distingue d'une autre : & l'on peut même ajouter , que tous ces differens caracteres ont été imprimez sur cha-

sur la Pierre Philosophale. Ch. III. 27
que espece, par la main de Dieu,
pour éviter la confusion, qui sans
cela se trouveroit dans les differen-
tes choses de la nature.

Puis donc que cette forme est
quelque chose de propre & particu-
lier à cette espece, il faut convenir
que le sujet sur lequel elle est em-
preinte a été fait pour être dans une
telle espece, & n'être pas confondu
avec les autres; & même nous voyons
que le fer & le cuivre des païs diffé-
rens & éloignez considerablement
les uns des autres, ont un même ca-
ractere ou mêmes proprietéz, par
lesquelles on les distingue des autres
especes ou formes métalliques; quoi-
que le fond de terre qui les a portez
& le degré du soleil soient differens.

Quoiqu'il paroisse assez, par tout
ce qui a été dit, que les métaux ont
leur souffre spécifique, ou forme mé-
tallique, cependant quelque Alchy-
miste pourroit n'en pas convenir, en
parlant même contre sa conscience,
afin d'écarter tout ce qui peut faire

B ij

28 *Exam. des Princ. des Alchymistes.*
contre la doctrine Hermetique : c'est-
pourquoi nous rapporterons quel-
ques passages de leurs Auteurs les
plus renommez , comme Raymond
Lulle dans son chapitre seizième de
la Théorie où il dit : *Sçachez donc ,*
mon très-cher fils , que nôtre pierre ne
peut s'améliorer dans sa nature sans di-
gestions , ou décoctions , & certainement
nous trouvons un art avec lequel nous
suivons la nature , parceque la nature
a pu multiplier en informant la matiere ,
comme la digestion de nature vous l'en-
seignera. Nous appellons la premiere
Pepentique , &c. d'où il paroît que
puisque chaque digestion donne une
forme , & que la nature en a plu-
sieurs , il doit y avoir plusieurs for-
mes métalliques.

C'est ce que dit Trevisan dans la
troisième partie de son Livre d'Al-
chymie , en ces termes : *Les diversifi-*
tez des métaux arrivent par les diffé-
rens degrez de décoctions : Comme aussi
Flamel dans son Sommaire Philoso-
phique , en ces vers,

Car de plomb il n'est nulle mine
En lieu où elle se confine,
Que le vray grain du fix n'y soit,
Ainsi que chacun l'apperçoit.

Il paroît de tout ceci qu'il y a plusieurs formes métalliques, puisqu'il y a plusieurs digestions qui font nécessairement la coagulation: car le même Flamel dit au même endroit:

La prime congelation
Du mercure est mine de plomb.

Il est donc vrai qu'il y a plusieurs formes métalliques qui font la différence des métaux; & comme nous avons dit que la forme tire une chose de l'indifférence pour la spécifier, on peut conclure que tous les différens métaux sont des especes différentes, puisqu'ils ont différentes formes inseparables de leur matiere ou mercure.

Un Alchymiste ne convient pas que la forme du plomb par exemple soit inseparable; parceque, dit-il, la poudre de projection lui en donne

B iij

30 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
une autre, qui est celle de l'argent, si
l'élixir est au blanc, ou de l'or, s'il est
au rouge.

Mais ce fait est supposé, & fait l'état de la question dont il s'agit.

Ils rapporteront sans doute ce que ont laissé par écrit Vigenaire & Isaac Hollandois; sçavoir que l'on a trouvé dans de vieilles couvertures de plomb des grains de bon argent, qui venoient d'une digestion plus parfaite, que le mercure du plomb avoit reçûe par la longueur du temps qu'il avoit été exposé à l'air. Il est surprenant qu'Isaac Hollandois qui passe pour Philosophe, ait avancé une absurdité comme celle-ci. Il faut qu'il soit bien peu instruit de la nature des mines où se fait l'argent, pour croire que la couverture d'un édifice exposé à un air crud, puisse en tenir lieu: il n'est pas le seul qui ait rapporté cette histoire: de plus ignorans que lui l'ont fait à qui l'on le pardonne, n'étant pas Philosophe, comme ce fameux Isaac, qui

sur la Pierre Philosophale. Ch. III. 31
est (s'il m'est permis de parler ainsi)
l'Evangeliste de beaucoup de Philo-
sophes.

Si ce fait étoit vrai , il seroit assez
surprenant qu'à Paris où il y a plus
de plomb que par tout ailleurs , ce
miracle ne fût point arrivé.

Quand on en auroit trouvé , Isaac
& tous ses Sectateurs doivent regar-
der cet argent comme quelques
grains d'argent mêlez dans les mi-
nes par quelque hazard avec ce
plomb , dont on ne se fera pas ap-
perçû en le fondant , à cause de la
petite quantité qu'il y en avoit : &
comme le plomb est plus facile à se
calciner que l'argent , il ne faut point
être surpris si ces vieilles lames de
plomb se sont trouvées comme ré-
duites en poussiere , parmi lesquelles
on aura trouvé ces grains d'argent ,
qui avoient été cachez jusques-là ,
pour avoir été fondus avec le plomb :
ce qui est très-possible.

Si c'étoit ici le lieu de parler de la
formation des métaux , on verroit

B iiij

32 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
que l'air n'est point le lieu de cette
prétenduë generation ; & je ne sçai
comment on pourra faire agir ce feu
central que les Philosophes disent être
si nécessaire pour la digestion du mé-
tal ; c'est sur des toits que les Alchy-
mistes auroient raison de dire , que
l'air crud peut refroidir la matiere , &
l'empêcher qu'elle n'acquiere cette per-
fection , où ils veulent que la nature
aspire : mais laissons ces fables , &
disons , que s'ils nous faisoient voir
ce que certains Auteurs rapportent ,
nous croirions aisément que cette
forme du plomb n'est qu'accidentel-
le & superficielle.

Mayer dit , qu'un homme à la sol-
licitation d'un Prince Allemand re-
duisit de l'or en mercure.

Si ce fait étoit véritable , il ne fau-
droit plus douter de la possibilité de
la Pierre Philosophale ; car je sou-
tiens qu'il est moins difficile de don-
ner au mercure son souffre , que de
lui ôter quand il l'a acquis : car qu'est-
ce que ce souffre ? Rien autre chose

sur la Pierre Philosop. Ch. III. 33
que la digestion du mercure par un feu qu'il tient caché.

C'est ce que dit Trevisan en ces mots *Le souffre n'est rien autre chose qu'un pur feu caché dans le mercure, qui par succession de temps est excité dans la mine par le mouvement des corps celestes.*

Si je demande s'il est possible de réincruder un métal aussi cuit que l'or.

On me répondra que cela se peut, en faisant sortir le feu qui a fait la digestion du mercure.

Mais les Alchymistes nous disent que ce souffre est fixe dans l'or, & qu'il ne se dissipe point par le feu le plus violent, qui ne détruit pas, ni ne fait non plus fuir son mercure.

Ils repliqueront que le feu élémentaire n'a point d'action sur le feu interne & naturel de l'or, parce qu'ils ne sont point de la même nature; au lieu que le feu philosophique renfermé dans le sujet qui fait cette dissipation, est de sa nature; c'est pourquoi ils se joignent l'un à l'autre, parceque, *nature se plaît avec nature*: Et

B v

34 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
d'autant que le feu philosophique est
plus degagé, & en plus grande quan-
tité, il le surmonte, *nature surmonte*
nature, & l'attire à soi, c'est-à-dire,
le renferme en soi; & ainsi *nature con-*
tient nature.

Voilà, ce me semble, une applica-
tion de ces trois grandes sentences,
sur quoi roulent toutes les recher-
ches des Philosophes, faite contre
moi dans toute la rigueur; & je ne
sçai si quelqu'un d'eux auroit été assez
rigoureux pour me la faire.

Mais quand on est bien instruit que
le souffre n'est point une chose distin-
guée ni différente du mercure, puis-
que ce n'est rien que la domination
des élemens actifs dans le sujet mer-
curial, qui ont pris le dessus par le
mouvement, & comme ils disent; de
puissance où ils étoient, ont été mis
en acte, il doit nécessairement suivre
de l'addition d'un grand feu: non
pas une dissipation du feu naturel &
inséparable du mercure, mais bien
une digestion encore plus parfaite de

sur la Pierre Philosop. Ch. III. 35
ce même mercure ; en sorte qu'il se-
roit propre , comme ils disent , à ser-
vir de medecine aux métaux impar-
faits , c'est-à-dire , à convertir le mer-
cure en or : Ainsi bien loin d'être
une reduction ou reïncrudation de
mercure , ce seroit une digestion , qui
même ôteroit à l'or sa malleabilité ,
& le rendroit friable , parce que dans
cette digestion excessive , le mercure
qui est l'eau des métaux , qui les rend
ductiles & malleables , changeroit de
nature par la conversion de ses éle-
mens passifs en actifs ; en sorte que
d'eau & de terre qu'il étoit aupara-
vant cette augmentation de feu , il
seroit après tout air & tout feu , puis-
que , suivant leurs maximes déjà rap-
portées , *nature se plaît avec nature ,*
& la surmonte.

Ne pouvant soutenir la reduction
de l'or en mercure par la dissipation
ou consommation du feu naturel , ils
prendront une voye & une explica-
tion toute opposée , & nous diront
que cette reduction est possible par

Bvj

36 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
les raisons contraires à celles que
nous avons apportées.

Ils diront donc que comme les éléments actifs dominans dans le mercure, en font la digestion, (ce qui lui donne la teinture & la fixité) de même les éléments passifs venant à prendre le dessus, feront perdre cette fixité & teinture au métal, dont ils feront perdre la digestion, *en réincrudant la matiere.* Ainsi donc, si l'on fait entrer dans l'or des éléments passifs, on le pourra infailliblement réincruder; & pour preuve de sa réincrudation & de sa possibilité, ils nous rapportent l'exemple du vegetal, dont la *semence*, disent-ils, *se réincruce en terre*; c'est-à-dire, de seiche qu'elle étoit, est renduë humide, afin que la nature y puisse faire ses mouvemens.

Je veux bien supposer avec eux, & sans tirer à consequence, que dans le vegetal il se fasse une réincrudation de principes; faudra-t'il conclure de cet exemple qu'il s'en fasse

sur la Pierre Philosop. Ch. III. 37
dans le métal , ou qu'il s'en puisse
faire , puisque c'est un regne different
de l'autre , comme nous le ferons voir
dans la suite : C'estpourquoi on ne
peut tirer de consequence juste de
l'un applicable à l'autre , puisque c'est
toujours l'état de la question. Mais
quand cette prétendue réincruda-
tion de l'or seroit possible , se feroit-
elle en peu de temps , comme cela
doit être arrivé dans l'exemple rap-
porté.

Ne voyons-nous pas que celle qui
se fait dans les vegetaux , est des mois
entiers à se faire , selon la compactibi-
lité & dureté de l'écorce qui envelo-
pe la semence , comme dans les fruits
à noyau , ce qui vient d'une decoction
& digestion plus parfaites , parceque
ces sortes de semence ont reçu un suc
ou mercure plus depuré , à cause de
la longueur des vaisseaux qu'il faut
qu'il parcoure , pour arriver à son
point ; & si ce suc n'est bien depuré ,
s'il n'est bien subtilié , il ne sçauroit
se sublimer. C'est dans cette depura-

38 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
tion que se fait un mélange plus ou moins exact des principes, selon qu'ils sont plus ou moins alterez par les différentes circulations par où ils passent : C'est ce mélange exact & intime des principes d'un composé, qui en fait la tenacité & la compactibilité. C'est par cette raison que nous voyons que l'or, qui reçoit des depurations, que les autres métaux ne reçoivent pas, est plus compacte qu'eux, & résiste au feu qui ne peut desunir ses principes, que la nature a si intimement unis par la multitude d'opérations que nous venons de rapporter.

S'il est donc vrai que les principes de l'or soient si bien unis, que le feu n'y puisse porter aucun coup, ni faire aucune division; comment donc l'eau qui n'est penetrante que par le feu qu'elle peut contenir, pourra-t'elle en peu de temps entrer & percer dans le centre de ce métal, en rompre les liens, pour se joindre à son mercure, qu'elle convertira dans sa propre nature, c'est-à-dire, qu'elle remettra

sur la Pierre Philosop. Ch. III. 39
dans l'état où il étoit auparavant qu'il
eût passé par une infinité d'operations
de la nature ?

Mais disons encore que cette eau
ne sçauroit être une eau simple ou
élémentaire ; car ils veulent que *le*
dissolvant soit de la nature du dissoluble ,
qui par consequent aura plus de corps
que l'eau simple , à cause de la terre
qui entre dans sa composition ; ce qui
doit la rendre moins propre à entrer
dans le corps de l'or ; que si elle y en-
tre , ce ne peut être subitement , par-
ceque les Alchymistes nous disent ,
qu'une chose ne passe point d'une extre-
mité à une autre , sans auparavant pas-
ser par un milieu , qui tiennne de la nature
des deux extremittez. Or ce passage ne
peut être prompt , parceque , com-
me ils disent , *c'est une conversion d'élé-*
mens , c'est un changement de qualitez ;
& pour qu'une chose prenne la nature
d'une autre , elle doit être quelque
temps avec elle, pour en être ferment-
tée.

Ceux qui se donneront la peine de

40 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
lire les Alchymistes, verront là-dessus leur conformité ; ce qu'on trouvera en mille endroits que je ne cite point, pour y être trop repeté, & même trop sensible par tout ce que nous voyons.

Au reste, comme ce sont des *qualitez passives* (pour parler avec eux) qui doivent alterer les actives ; on ne doit pas attendre un changement & un effet aussi prompt, que si les principes actifs faisoient cette alteration ; & l'on conviendra que ce qui n'agit qu'en resistant, est plus lent à produire ses effets, que ce qui agit par sa propre action & mouvement.

On doit donc être persuadé, par ce que nous venons de dire, que la reduction de l'or en mercure dans un petit espace de temps est une fausseté : Je suis même convaincu que ceux qui lisent les Philosophes avec reflexion, regardent cette histoire comme une imposture, qui ne peut ébloüir que des ignorans qui croient tout ce qu'on leur dit, quand cela leur semble

sur la Pierre Philosop. Ch. III. 41
prouver la verité de l'Alchymie ;
mais je dirai en passant qu'il faut en-
tendre tous ces contes avec scrupule ,
& en examiner la possibilité sur les
principes de ceux qui ont de la reputa-
tion dans cette science, en y joignant
de serieuses reflexions prises d'une
bonne connoissance de la nature. Ils
verront sans doute par la doctrine de
quelques-uns de ces Auteurs, la fauf-
seté de tous ces faits extraordinaires ;
& je dirai à la louange de quelques-
uns, qu'ils apprennent certaines cho-
ses vraies & infaillibles, que l'on ne
trouve pas même établies, ni prou-
vées ailleurs, que dans leurs Livres.
Et il seroit tres-avantageux que tout
ce qu'ils ont laissé par écrit, enseignât
la verité ; je conseillerois à tout le
monde d'en cultiver la lecture. Mais
reprenons nôtre sujet, & tâchons
à decouvrir ce qui a pû faire croi-
re aux Alchymistes que les bas mé-
taux sont des mixtes imparfaits, dans
lesquels reside une matiere que la
nature travailloit, pour en faire

42 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
un ouvrage parfait , qui est l'or.

Les Alchymistes ayant remarqué que tous les métaux étoient fusibles & malleables , ont recherché la cause de ces deux propriétés.

Ils ont reconnu que la malleabilité , la liquéfaction , fusion & ductilité , ne pouvoient être que l'effet d'une eau dans laquelle la terre & les autres éléments ou principes étoient dilatez , dissous & étendus.

Mais comme ils ont vû que cette eau étoit inseparable des autres principes , ils ont conclu que cette eau n'étoit point simple ou élémentaire , mais mêlée avec une terre pure , dans une proportion si admirable , que l'eau ne domine point sur la terre , ni celle-ci sur l'eau ; au contraire elles sont toutes deux dans un accord si parfait , que l'une ne quitte point l'autre ; en sorte que l'eau qui coule & mouille naturellement , ne peut mouiller , parce que cette terre ne la quitte point , & empêche qu'elle ne s'insinuë , & demeure dans un sujet ;

sur la Pierre Philosop. Ch. III. 43
si bien que la gravité de l'eau jointe
à celle de la terre, entraîne toujours
ce sujet qui roule & coule à raison de
son eau.

La terre de son côté ne peut de-
meurer fixe, malgré sa pesanteur,
parce qu'elle est mêlée, dissoute &
étendue dans l'eau, qui de sa nature
est fluide.

Ce mélange si surprenant de ces
deux élémens grossiers s'est fait par
l'action des élémens subtils : Car le
feu agissant dans l'air, & celui-ci dans
l'eau, cette eau ainsi animée, a tra-
vaillé sur la terre, l'a atténuée, puri-
fiée & subtilisée ; en un mot, l'a tel-
lement approchée de sa nature, que
de deux, il s'est fait un tout insépara-
ble, qui visiblement contient l'eau
& la terre, & insensiblement l'air &
le feu.

Ils ont donc vû que cet admirable
composé étoit un Prothée, qui pre-
noit toutes sortes de formes, les unes
plus belles que les autres.

Et comme ils ont été prévenus que

44 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
la nature tend toujours à la perfection, ils ont conjecturé que cette eau qui se trouve dans les bas métaux, étant la même que celle qu'on remarque dans l'or & l'argent, ne devoit point être terminée à cette espèce de métal imparfait, mais à celle de l'or ou de l'argent.

Nous avons déjà examiné en partie la perfection des métaux, chacune dans son espèce; ainsi il ne nous reste qu'à faire voir leur erreur sur l'idée du mercure des métaux par l'exemple de l'eau élémentaire dans les végétaux.

Object. Puisque le mercure des métaux imparfaits est semblable, ou pour mieux dire, est le même que celui de l'or, il faut croire; diront-ils, que la nature le destinoit à en faire de l'or, parcequ'elle tend toujours à la perfection.

Repon. Nous ne disconvenons pas que ce mercure du métal imparfait, n'eût pû dans son indifférence, & avant sa spécification, devenir or, puisque

sur la Pierre Philosophale Ch. III. 45
nous avouons que l'or n'est qu'un
mercure bien digéré; mais il ne faut
pas pour cela conclure, que quoiqu'il
eut pû recevoir le souffre de l'or,
celui qu'il a reçu soit imparfait.

Il en est de même de ce raisonne-
ment comme de celui-ci, puisque
l'eau élémentaire est la même dans
les arbres que dans les herbes : les
herbes sont imparfaites, parce que
l'arbre est une espece plus parfaite
que l'herbe, à cause des dépurations
& digestions qui se font dans l'arbre
plus parfaitement que dans l'herbe.

Il faudroit donc sur le même prin-
cipe conclure, que le passage d'une
espece moins parfaite, seroit possi-
ble dans une espece qui seroit plus
parfaite.

Mais ils ne manqueront pas de
dire, que la perfection d'une chose
se prend (comme nous le disons nous-
mêmes) de sa puissance à se multi-
plier, & que chaque plante ayant
cette vertu, elle peut être regardée
dans son espece comme parfaite; au

46 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
lieu que les métaux imparfaits , ni même l'or , n'ont point cet avantage , d'où ils nieront la comparaison rapportée.

Mais qu'ils se souviennent que deux choses font la perfection ; la multiplication pour l'une , & l'utilité pour l'autre , comme nous l'avons fait voir plus haut.

Il faut donc examiner ce que c'est que la multiplication ou generation dans tous les regnes & faire voir qu'elle est absurde & impossible dans les métaux , même les plus parfaits.



CHAPITRE IV.

*De la Multiplication ou Generation
dans tous les regnes.*

*Et de l'absurdité & impossibilité de la
Multiplication dans les métaux.*

*Et de l'ignorance des Philosophes Her-
metiques, touchant la generation du
vegetal & animal.*

LA Generation est la production d'une chose par le moyen des semences, dans l'une desquelles la chose, ou l'individu est contenu en racourci, quoique tout entier.

La semence est donc absolument nécessaire pour la generation, puisque c'est elle qui contient & renferme les individus qui doivent être engendrez.

On pourroit définir la generation plus clairement, en disant, que c'est l'extension de toutes les parties de l'individu imperceptible aux yeux, contenu dans la semence par l'action de l'esprit seminal du mâle qui le pé-

48 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
netre , le dilate & le dispose à recevoir l'aliment propre , qui se change en sa substance , & en augmente toutes les parties dans toutes leurs dimensions.

Les Alchymistes entendent bien autrement la generation , & disent , qu'elle se fait par le mélange & la corruption des semences du mâle & de la femelle dans une matrice appropriée , comme on le voit dans les vers de Jean de la fontaine , où il dit :

Même la semence de l'homme ,
Que pour probation te nomme ,
Se pourrit au corps de la femme
Et devient sang & puis prend ame.

Ils disent , que le genre *animal* se multiplie en son espece , & se divise en trois differences ; sçavoir , en semence active , qui est la naturelle ; en passive , qui est l'innaturelle ; & en contre-nature , qui est le sang menstrual. Tout ceci est de Raymond Lulle , au chapitre cinquième de sa Théorie.

La semence active est celle de l'homme ,

sur la Pierre Philosoph. Ch. IV. 49
me, & la passive celle de la femme.

Dans cette idée ils veulent que toutes les generations se fassent de la même manière : & comme ils ne trouvent point de mâle & de femelle dans les vegetaux, qui puissent s'approcher, comme font les animaux ; ils ont recours à une fiction rapportée par R. Lulle, au même endroit.

Le genre vegetal, dit-il, est dans les semences & racines qui sont naturelles, contenant les non-naturelles ; & de cette manière leur complexion est hermaphrodite.

Il y a dans cette imagination de quoi satisfaire très-specieusement les Sectateurs de ce grand Philosophe. En effet, s'ils n'avoient pas renfermé dans la semence vegetale les deux sexes, ils étoient bien embarrassés ; car comment expliquer cette action du mâle.

Mais ils ont encore été plus loin ; car ce n'étoit pas assez de dire, qu'il y avoit mâle & femelle, il falloit outre cela les faire agir : c'est ce qu'ils

C

50 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
font, en disant qu'il y a corruption
& putrefaction ; parce que dans ces
alterations, il se fait un mouvement
qui délie ces amans enchaînez , &
leur donne la douce liberté de s'em-
brasser ; & c'est de ces tendres em-
braissemens que sort un *filz de la mê-
me espece que ses parens.*

Il est fâcheux pour tous ces vene-
rables Philosophes, que des hommes
curieux & inquiets sur ce qu'ils en-
tendent dire, quand la verité n'y est
pas bien éclaircie, n'ayent pas voulu
s'en tenir à cette belle imagination ,
car peut-être qu'on les admireroit
encore aujourd'hui , comme on a
fait autrefois : mais grace à Dieu pour
l'avancement des Sciences, quelques
esprits solides & penetrans , après
avoir examiné les choses de plus près
& sans prévention , ont connu que
la nature étoit tout autre que ces
gens-là nous la vouloient faire voir :
& après avoir raisonné profondé-
ment , ils ont joint une heureuse ex-
perience à leur admirable découver-
te.

Ils ont apperçû à l'aide du mycroscope, que la semence vegetale contenoit la plante tout entiere.

Ils ont compris par cette découverte si fidele, que l'œuf de la poule contenoit un germe qui renferme le poulet tout dessiné, & ont jugé de quelle necessité pouvoit être la compagnie du coq pour rendre ces œufs feconds.

Tout a répondu à leur juste idée; & convaincus de la verité & de l'uniformité de la nature, ils ont conclu, que dans chaque semence, tant animale que vegetale, étoit contenu en racourci l'individu de l'espece.

S'il est donc vrai que l'animal soit tout formé dans la semence de la femelle, il ne faut pas croire qu'il s'y fasse de putrefaction, qui détruiroit sans doute l'arrangement de toutes les parties.

A quel usage, répondront-ils, destinerez-vous la semence du mâle? elle qui est la plus noble, la plus parfaite, qui est active, & qui fait la

C ij

52 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
specification de l'animal ; en un mot
c'est le souffre, au lieu que celle de
la femelle n'est que *cruë, passive*, &
qui attend sa digestion & sa forme
de la semence du mâle, comme fait
le mercure de la part du souffre dans
les métaux.

Il faut regarder la semence du
mâle comme le reservoir & le vehi-
cule d'une partie extrêmement sub-
tile, laquelle venant à tomber dans
la matrice de la femelle, se dégage
par la nouvelle chaleur, qu'elle y
trouve, & qui l'excite, des envelopes
qui la couvroient, & étant mise en
liberté, s'insinuë par sa grande sub-
tilité dans le petit animal qu'elle ren-
contre, dont elle dilate les parties &
les fait mouvoir.

Cette semence du mâle est un es-
prit qui cherche à s'incorporer avec
le sujet pour lequel il est destiné par
la nature : c'est l'ame de ce sujet, qui
tout organisé qu'il est demeure mort
sans lui.

Ce sentiment tout different qu'il

est de celui des Anciens, ne diminuë rien de la haute idée qu'ils avoient de la perfection de la semence du mâle; puisque nous disons que celle de la femelle demeure comme morte, tant que cet esprit seminal ne l'anime point.

Quoiqu'il ne donne que le mouvement à cet individu, c'est assez pour le faire vivre; car la vie de ce petit animal ne lui vient que de la dilatation & ouverture de toutes ses parties: ce qui les met en état de laisser entrer & recevoir la nourriture que la mere lui prepare, en quoi consiste sa vie, qui finit avec ce mouvement.

Mais pourquoi cette nourriture que la mere lui fournit après l'action de cet esprit seminal, ne lui servoit-elle pas auparavant?

Parcequ'elle étoit trop grossiere pour faire la premiere ouverture de ces parties si petites, si délicates, & comme affaïssées: & pour peu qu'on fasse reflexion sur la structure des parties qui dans le mâle servent à la

C iij

54 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
generation , je veux dire à la preparation de cet esprit seminal , on conviendra aisément que la longueur des vaisseaux spermatiques , retrecis & reployez pour former le corps des testicules , est très propre à dépurer & subtilier une liqueur qui ne scauroit enfler , ni parcourir cette longue & étroite route , si différemment contournée , à moins d'être déjà bien subtile , laquelle subtilité s'augmente à mesure que cette liqueur parcourt différentes parties , où elle dépose dans les vaisseaux excrétoires , qui se rencontrent par tout , les parties grossieres qui pourroient l'empêcher de continuer sa route.

On ne trouve point dans le corps de la femelle ces sortes de parties.

On doit regarder la semence du mâle comme l'esprit universel spécifié , qui de sa nature est toujours en mouvement , pour faire & procurer les productions propres à l'espece où il entre.

L'Auteur de la nature l'a mis dans

un corps different de celui qui porte l'animal tout formé ; parcequ'en le mettant dans le même , il s'en seroit suivi une infinité de generations en même-temps , qui toutes auroient été imparfaites , l'animal n'ayant pû fournir en même-temps à tous ces individus , la nourriture necessaire , ils seroient demeurez imparfaits.

Tout ce que nous avons dit de l'animal , se trouve dans le vegetal.

Le grain de froment renferme un germe qui est la plante en racourci. Le mycroscope le fait voir distinctement ; ce qui paroît encore mieux dans le gland de chêne , que dans tout autre vegetal.

Ainsi l'on peut dire que la semence du vegetal contient la plante de son espece , aussi-bien que l'œuf de l'animal , renferme un animal de son espece.

La difficulté à present est de trouver la semence du mâle ; car nous ne voyons point de distinction de sexe dans les plantes , quelque chose

C iiij

56 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
qu'ayent voulu dire là dessus les An-
ciens; nous sçavons aussi qu'elles ne
sont point hermaphrodites.

Pour connoître ce que c'est que
l'esprit seminal dans la plante & le
lieu où il peut être, il faut se sou-
venir que nous avons dit, que la se-
mence du mâle, ou l'esprit seminal
dans les animaux, n'étoit rien autre
chose que l'esprit universel spécifié.

Puis donc que dans l'animal cet es-
prit fait l'office de mâle, & que la
nature est unique & la même en tout,
il faut croire que ce même esprit
fait la même chose dans le vegetal.

Nous n'aurons pas de peine à nous
le persuader, après être assurez que
la plante n'est point hermaphrodite,
& que dans sa semence, la plante se
trouve tout entière & de son espece,
sçachant bien au reste qu'il ne se fait
point de putrefaction, qui comme
nous avons dit, renverseroit ce bel
arrangement de parties, que la na-
ture a si merveilleusement ordon-
nées.

Toute la difficulté ne feroit donc que d'assigner un lieu à cet esprit universel, comme on le fait dans l'animal.

Mais nous disons qu'il est par tout, & plus particulièrement dans la terre, qui est comme son reservoir, pour fournir aux minéraux & vegetaux.

Je conviens, dira quelqu'un, que cet esprit est par tout dans la terre pour y travailler les minéraux & porter la nourriture aux vegetaux & dans l'air, pour exciter & augmenter la chaleur naturelle dans les animaux : mais il faut le specifier, comme nous sommes convenus qu'il l'étoit dans les animaux.

Pour éclaircir cette verité, il faut remarquer deux parties différentes dans la semence des vegetaux. Une qu'on appelle germe, qui est la *plante* : & l'autre, qui est tout ce qui environne ce germe, & qui est sa premiere nourriture, quand il est en terre & qu'il commence à vegeter.

C v

Cette seconde partie de semence est sans doute de la nature du germe, puisqu'ils ont été formez ensemble dans un même lieu, par les mêmes opérations & de la même matière, qui est le suc de la terre animé de l'esprit universel.

C'est dans cette partie nourriciere que l'esprit universel se specifie dans le commencement qu'il agit sur la semence; car il seroit trop crud, c'est-à-dire trop éloigné de la nature du germe pour pouvoir s'y joindre, ou pour mieux dire, le penetrer, le dilater, & en parcourir toutes les parties: mais après avoir été préparé dans la partie nourriciere, il est propre à faire l'office de semence masculine, ou d'esprit seminal; & quand une fois il y est entré, il perd son universalité ou indifférence, & devient propre & particulier à l'espece.

La preparation que lui donne cette partie nourriciere, l'ayant mis en état d'entrer dans le germe, il en ouvre tous les canaux, qui, ainsi di-

latez, offrent passage à un autre esprit universel, qui suit ce premier sans interruption; & le premier étant devenu spécifié, par le moyen de la partie nourricière, spécifie lui-même l'esprit qui lui succede, en lui servant pour ainsi dire, de ferment.

Voilà l'idée que l'on doit avoir de la multiplication du vegetal, qui n'est, à proprement parler, qu'une nutrition des parties de l'individu renfermé dans le germe; en quoi l'on voit l'uniformité de la nature, qui dans les regnes vegetal & animal n'a qu'une même voie pour la generation.

On ne voit donc pas dans la generation ces sortes de putrefactions, tant vantées par les Alchymistes.

Je crois que leur erreur sur la putrefaction est venuë parcequ'ils ont vû le grain s'amolir quand il est mis en terre, chose qui est absolument necessaire pour le rendre propre à couler dans les canaux de la plante: mais s'ils avoient regardé de plus près, ils n'auroient pas vû la même

Cvj

60 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
chose dans le germe; car il ne devient point laiteux comme le sperme ou la partie nourriciere.

Il ne faut pas regarder dans cette operation l'esprit universel, comme une substance chaude & seiche, comme le feu, ni même pure ou simple; c'est à-dire, d'un seul élément; mais comme une substance très-subtile, contenant tous les éléments, si bien proportionnez, qu'il n'y a rien d'excessif, ni de qualité sensible; en sorte qu'il est en état de s'accommoder à tout: je veux dire capable de se charger de toutes les qualitez ou caracteres qui lui sont presentez.

C'est comme disent les Alchymistes, l'oiseau d'Hermès, qui n'a repos ni jour ni nuit, & qui cherche à s'arrêter, en recevant quelque forme & entrant dans quelque espece, dont il prend le caractere.

On peut regarder cet esprit universel comme l'ame de toute la nature, qui s'accommode à tous les corps où elle entre.

Cet esprit ne sçauroit tomber sous les sens, à cause de sa tenuité, à moins qu'il ne soit spécifié, & encore n'en voyons nous que l'enveloppe. C'est lui que nous voyons sortir en forme d'eau claire & diaphane, de la branche d'un arbre nouvellement coupé. Cette liqueur toute pure qu'elle soit n'est que son vehicule & non pas sa substance. Ce vehicule emprunte sa fluidité du mouvement de l'esprit qu'il porte.

Les Anciens nous ont encore dit des absurditez touchant la nourriture du fœtus : ils s'imaginoient que le sang menstrual étoit son aliment ; parce qu'ils le voyoient supprimé dans les femmes grosses, sans en rechercher les causes, & sans examiner si un sang d'une qualité très souvent veneneuse peut servir de nourriture.

Le fameux Raymond Lulle a tenu cette opinion, comme il paroît sur la fin du sixième chapitre de la Théorie, où il dit : *De même que la chose menstruelle, qui étant fermentée & blan-*

62 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
chie dans l'humidité des deux spermes ,
nourrit le fœtus , de même que l'enfant
né est nourri à la mamelle , parceque par
la force des deux spermes , le sang mens-
truel par la vertu de sa nature , est
changé en humidité radicale. Rien n'est
plus clair que ce qu'il dit en cet en-
droit.

Ce seroit ici le lieu de faire voir la fausseté de cette opinion, en décrivant les parties qui font le commerce de la mere au fœtus, d'où il faut necessairement conclure, que la nourriture lui vient de sa mere, par une route differente de celle qu'ont imaginée les Alchymistes & prise d'une matiere bien plus benigne que ne peut jamais être le sang menstruel, qui est un excrement (comme disent les Medecins) inutile, & même souvent malin ; comme il paroît, quand il ne sort pas dans son temps par tous les dérangemens qu'il les fait dans le corps où il reste. Mais cet examen regarde les Médecins Anatomistes, qu'on peut lire pour y

sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 63
trouver la verité entierement éclair-
cie : Je me contenterai seulement de
rapporter quelques experiences pour
convaincre les plus opiniâtres Secta-
teurs de la Doctrine Hermetique,
qui ne veulent pas entendre donner
un démenti à leurs maîtres, & qui
regardent les découvertes faites par
le mycroscope, comme une belle vi-
sion propre à amuser des gens en-
têtez & prevenus contre l'Alchy-
mie & les Anciens.

Nous avons dit, que les vegetaux
n'étoient point hermaphrodites, &
que leur semence contenoit la plante
de son espece, comme l'œuf contient
le poulet. Pour en être donc persua-
dez, si vous coupez un grain de blé
horizontalement par son milieu, il
germera comme s'il avoit été semé
tout entier

Si au contraire vous en coupez un
autre longitudinalement par son mi-
lieu le long de la petite rénure qui
le divise en deux parties : en sorte que
l'on touche le germe, il ne vegetera
point.

La même expérience a réussi sur plusieurs autres semences, qui toutes nous ont fait voir que ce que nous avons dit est véritable ; d'où nous pouvons croire que toutes les expériences de cette nature que l'on fera sur toutes les semences, feront voir la même chose.

Ces expériences prouvent, aussi bien que fait le mycroscope, l'existence de l'individu tout formé.

Vous n'empêchez point la germination dans la première, parceque vous ne coupez que la semence, sans alterer le germe : & cette semence n'est que pour servir de première nourriture au germe, & pour spécifier l'esprit universel. Or pour quelque peu qu'on en laisse, il en reste toujours assez pour produire ces deux effets : car nous sçavons par expérience qu'un grain de froment fort sec, fort menu & dans lequel il n'y paroît presque pas de nourriture, ne laisse pas de germer & de multiplier comme le grain le mieux nourri.

Dans la seconde , au contraire , vous rendez le grain sterile , parce qu'en coupant la semence par son milieu longitudinalement , vous coupez le germe , vous séparez les parties de cette petite plante , qui , ainsi divisées , ne font plus ce tout , qui compose ce mixte , qui dans cet état n'est plus capable de contenir cet esprit universel , qui n'y demeure que parce qu'il trouve un arrangement & une continuité dans le sujet.

Si ce germe n'étoit point organisé , & qu'il fût comme la semence , il ne s'ensuivroit point de sterilité.

Et si les plantes étoient hermaphrodites , je veux dire que leurs semences fussent un soufre & un mercure , cet inconvenient ne suivroit point la division de leurs substances , non plus qu'il arrive dans la division d'une piece de métal , qui est toujours aussi bien métal que le tout dont elle a été tirée.

Il paroît par ce que nous venons de dire , que l'erreur des Anciens &

66 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
sur tout des Alchymistes, est incontestable ; & que c'est assez improprement qu'ils se donnent le nom de *Philosophes* & de *Grands*, comme le fait Hermez, sur la fin de sa Table d'Emeraude, en ces termes : *Et pour cela je m'appelle Mercure*, ou Hermez *Trismegiste*, ou trois fois tres-grand, parceque je sçai les trois parties de la Philosophie de l'Univers.

Estre Philosophe, c'est de connoître la nature dans ses causes, ses moyens & effets, ce qu'on ne peut pas dire d'un homme qui ne sçait ce que c'est que la generation, & qui comme le plus grossier de tous les payfans, ne la connoît que par ses effets.

Voilà cependant toute la connoissance qu'en ont les Alchymistes ; & je dis plus ; leur idée est plus grossiere & fausse que celle d'un Payfan, parceque voulant découvrir la verité, & la reveler, ils ne la cherchent pas, comme il faut ; ils perdent le filet d'Ariane ; ils s'égarent dans la faus-

sur la Pierre Philosoph. Ch. IV. 67
feté & le mensonge dont ils sont Pro-
fesseurs & Auteurs dangereux , pour
ceux qui sur quelque chose d'appar-
ent, les croient comme des Philo-
sophes. Un paysan ignorant n'en im-
pose point , & son peché n'est que
pour lui.

Ces erreurs si grossieres & si sensi-
bles devroient rendre fort scrupuleu-
ses les personnes qui étudient ces Phi-
losophes; car qui peche en une chose,
dit le Proverbe , peut pecher en plu-
sieurs : Et nous avons déjà fait voir,
& nous le ferons encore, que ce n'est
pas en une seule chose qu'ils se sont
trompez, & ont trompé les autres.

Après avoir parlé assez au long de
la generation des animaux & vege-
taux, il faut examiner ce que l'on dit
de celle des métaux , & voir si l'on
peut regarder leur formation, com-
me une veritable generation.

Les métaux s'engendrent conti-
nuellement dans les entrailles de la
terre , par l'action des élemens les
uns contre les autres, d'où viennent

68 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
des alterations & changemens, qui
produisent le mercure & le souffre,
qui sont les principes prochains des
métaux.

On peut voir tous les Alchymistes,
& particulièrement Albert le Grand
dans son Livre des Minêres.

Cette production ou formation
des métaux, n'est pas tant une gene-
ration, qu'une procréation, par les
raisons que nous avons établies, en
parlant de la generation des ani-
maux & vegetaux; c'est pourquoi les
plus delicats lui donnent ce nom.

Qu'il y ait une generation de mé-
taux dans ce sens, nous ne croyons
pas que personne n'en convienne,
puisque tous les jours on trouve des
métaux dans des lieux, ou quelques
années auparavant il ne s'en étoit
point trouvé. Tous ceux qui travail-
lent aux mines, nous l'assurent, &
même disent que souvent ils ouvrent
des lieux, où venant à appercevoir
certaines vapeurs condensées, ils
font fermer ces endroits, pour quel-

sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 69
ques années après les r'ouvrir, & y
prendre le métal cuit & parfait, dont
ces vapeurs n'étoient que la matiere
& le commencement.

Ainsi nous ne sommes pas de l'opi-
nion de ceux qui veulent que ces mix-
tes n'ayant point de semence pour
se multiplier, ayent été créés tels
qu'ils se trouvent, & se trouveront
dans la suite, quand Dieu créa l'U-
nivers; fondez sur ce que l'on dit
qu'il le créa parfait; & que si les mé-
taux n'avoient pas été créés dans
leur perfection, les ouvrages de Dieu
n'auroient pas été tels, qu'on devoit
les attendre d'un Dieu, qui donna
tout l'éclat & la perfection à la na-
ture.

Ce que nous avons dit au second
Chapitre, en parlant des choses con-
sidérées par leur utilité dans l'état de
pure nature, fait assez voir que quand
les métaux auroient été de manque
dans la nature, sa perfection n'en
auroit pas moins éclaté.

Et je ne sçai même s'il n'y auroit

70 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
pas plus de raison de regarder la pro-
création des métaux , comme un ac-
cident de nature , que comme une
chose qui lui soit essentielle.

Et quand même nous aurions dit
ailleurs que les métaux imparfaits
sont de l'intention de nature , il ne
faudroit entendre cette proposition ,
que comme respectueuse, & non pas ab-
solue , c'est-à-dire , supposant que
l'or fût une production de l'intention
de la nature , les bas métaux le se-
roient aussi , pour les raisons rappor-
tées & prises de leur utilité pour la
vie naturelle.

Car nous ne prétendons pas que la
nature , ou pour mieux dire , Dieu
les ait créés , comme les animaux &
végétaux , puisque leur existence n'é-
toit d'aucune utilité dans l'état d'in-
nocence , pour lequel tous les hom-
mes avoient été destinés.

Ce sentiment ne paroîtra ridicule
qu'à ceux qui ne jugent des choses ,
qu'en les entendant prononcer , sans
y faire toute l'attention nécessaire :

Je dirai donc que cette opinion n'est point si éloignée de la raison, qu'elle paroît ; puisque dans la Sainte Ecriture même, il y a quelque chose qui semble l'approuver.

Quand la Genese parle de la Création, elle fait un détail assez ample de ce qui compose ce vaste Univers ; qu'elle fait consister dans la *Lumiere*, le *Firmament*, ou le *Ciel*, les *eaux*, la *terre*, les *herbes*, & les *arbres* ; les *lumières* pour partager les *jours* & les *nuits*, les *poissons*, les *oiseaux*, toutes sortes de *bêtes à quatre pieds*, les *reptiles*, & autres sortes de *bêtes qui sont sur la terre*, & enfin *l'homme*, pour qui tout le reste étoit fait : Mais elle nous dit rien des *minéraux*.

Nous avons donc quelque raison de regarder la procréation des métaux & minéraux, comme un accident de nature ; & voyons si nous trouverons dans ce raisonnement quelque chose qui puisse nous appuyer, comme ce que nous avons rapporté de la Sainte Ecriture.

On appelle une chose nécessaire ou essentielle , celle sans qui un sujet ne peut subsister , ou ce qui par des moyens assurez , arrive à une fin fixe & déterminée : Un accident au contraire , ce qui n'est point nécessaire à la subsistance de la chose ; ou bien, ce qui n'a, ni moyens assurez , ni fin fixe & déterminée.

Les métaux sont un accident dans le premier sens , puisque la nature peut bien subsister sans eux ; ce qui n'est pas de même des vegetaux qui sont la nourriture des animaux.

Ils le sont encore dans le second sens ; car ils n'ont point de moyens assurez , puisque , selon la doctrine hermetique , la difference des métaux arrive par la difference de leur soufre , qui n'a pas été séparé dans la digestion ; & c'est pour cela qu'ils disent que , si l'on peut separer tout le soufre de l'or , on en fera leur véritable élixir.

La matiere ou principes prochains des métaux , sont mercure & soufre ,
qui

sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 73
qui , pour être unis inseparable-
ment , afin d'en former un métal
parfait , demandent des dépurations
& des digestions accomplies.

Par les dépurations , les matieres
heterogenes , les souffres impurs sont
évacuez , ou separez du composé.

Par les digestions , ce souffre essen-
tiel bien purifié , & ce mercure bien
purgé , sont cuits , teints & fixez dans
un corps métallique.

Ces préparations , dépurations &
digestions ne sont point des moyens
assurez , puisque nous voyons des
métaux , dans lesquels ces effets ne
paroissent gueres , comme dans le fer
& le cuivre ; & cependant ce qui est
nécessaire ou essentiel , est assuré , &
arrive toujours , comme nous voyons
dans le vegetal , dont la semence
mise en terre , reçoit toujours les mê-
mes préparations ; sçavoir , le suc de
la terre bien depuré , qui fait qu'il a
des moyens assurez pour se multi-
plier.

La fin ou le terme de la production
D

74 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
métallique est encore moins fixe & déterminée, que ne sont tous les moyens pour y arriver, puisqu'il y a plusieurs métaux plus parfaits les uns que les autres, & que l'or même, qui l'est le plus de tous, ne l'est pas autant qu'il auroit dû l'être, comme le veulent tous les Alchymistes, ce que nous ferons voir ailleurs.

On peut donc juger delà que les métaux sont plutôt un accident de nature, qu'une chose qui lui soit nécessaire ou essentielle.

On peut encore ajouter que les métaux parfaits, sont moins des choses essentielles, que ne le sont les métaux imparfaits; parceque ceux-ci sont d'une plus grande utilité pour la vie naturelle, que ceux-là. De plus, une dépuration grossière, comme celle qui se fait dans le fer & le cuivre, est plus certaine, que celle que demandent les métaux parfaits, & par conséquent la fin plus assurée.

N'est-ce pas un hazard de trouver dans la terre une voûte que la nature

sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 75
ait formée, pour faire reverberer sur
la matiere la chaleur centrale, & qui
empêche la penetration d'un air
froid.

Une eau pure sans mélange, une
terre vierge, comme ils disent, dont
la pureté soit si grande, que la blan-
cheur en sorte semblable à un pur
sel, font d'heureux effets dont nous
ne voyons gueres de causes infailli-
bles.

Tout ce qui n'est point du regne
animal ou vegetal, & qui se produit
en terre, n'a point de part à cette ad-
mirable harmonie, que Dieu établit
dans la Création du Monde.

Les pierres les plus precieuses sont
aussi bien des effets du hazard, que
les plus viles.

Dans les unes, une eau pure à la-
quelle s'est mêlée une terre subtile,
& si bien dissoute, qu'il n'y en est en-
tré que pour faire corps, sans donner
d'opacité, a fait cette belle compo-
sition.

Dij

Dans les autres , une terre grossière , qui n'a reçu qu'une eau limoneuse , pour seulement en faire la liaison , a formé cette masse pierreuse.

Les unes & les autres sont des productions d'un hazard plus ou moins avantageux , selon qu'il se trouve des lieux propres , & des matieres convenables.

Il est bon aussi de remarquer que le feu central , les influences , & le feu même de la matiere , ont contribué à ces sortes de productions , dont ils sont les causes actives ou efficientes ; mais nous ne disons pas , comme beaucoup de gens , qui veulent que tel astre ait un pouvoir absolu , fixe & particulier sur certaine chose ; & c'est ce qu'ont pensé presque tous les autres , témoin Hermez dans son Pimandre , qui regarde les Astres comme des Divinitez , qui fournissent les semences des choses qu'elles dominent.

Le mouvement ou la chaleur sont tout , de quelque principe qu'ils par-

tent ; ce sont des ouvriers capables de faire tout ce qui se presente , & qui d'une matiere precieuse , en font un ouvrage de haut prix ; & au contraire , d'une matiere vile , ne nous donnent qu'une piece de peu de valeur.

La procreation des métaux n'étant , comme nous l'avons vû , qu'un pur hazard , il y a lieu d'être surpris que les hommes aient cherché les moyens d'imiter la cause incertaine qui produit un effet si douteux : Car il paroît moins raisonnable de vouloir faire ce qui ne se fait que par certaines causes fortuites , que ce qui a une cause & des moyens infailibles.

Mais aussi les Alchymistes ne pensent pas comme nous , quand ils veulent faire la Pierre Philosophale.

Quelle est leur idée ? C'est de faire par l'art une semence qui convertisse en bon or le mercure des métaux.

Demandez-leur si cette conversion est une generation , ils nous répondront que non , mais seulement

D iij

78 Exam. des Princ. des Alchymistes
une coction du mercure qui le rend
or.

Quelques-uns des plus fameux Alchymistes ont regardé cette conversion, comme une vraie generation, ce qui paroît par ce qu'a dit Jean de Mehung. *Le métal est engendré & multiplié par le métal, & dans la Turbe. De l'homme s'engendre l'homme, & pareillement du métal s'engendre le métal, parceque la nature ne s'amende que dans sa nature.*

Quoiqu'ils en aient voulu dire, je prétends que c'est une generation aussi complete, que celle qui se fait par la nature dans les entrailles de la terre; d'où je conclus que les Philosophes Hermetiques, qui regardent la procréation des métaux, comme une generation de l'intention de la nature, font par leur élixir que l'art fournit un second moyen, pour faire ce que fait la nature; chose qui ne se trouve que dans le regne métallique; ainsi donnent plus d'avantages aux métaux, qu'aux autres regnes, puis-

sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 79
qu'ils les font sortir , pour ainsi dire ,
du neant par deux voyes ; aulieu que
les animaux & vegetaux n'en ont
qu'une , que la nature leur fournit.

Cette conversion de mercure en or
n'est point une generation , disent-
ils , mais seulement une dépuration ,
coction & fixation de mercure.

Quoique toutes ces choses arriva-
sent dans leur prétenduë transmuta-
tion métallique , il ne les faudroit
regarder que comme les moyens &
degrez pour parvenir à la generation
de l'or ; car ce mercure n'est plus
après sa fixation & teinture , ce qu'il
étoit auparavant , puisqu'il a changé
de forme , & a acquis des proprietéz
essentiellles qu'il n'avoit pas , qui sont
la solidité ou fixité , & teinture &
malleabilité.

Quelques-uns voulant soutenir que
c'est le même mercure , rapportent
la comparaison du pain , qu'ils disent
être toujours la même chose que la
pâte , & qu'il n'y a de difference que

D iiij

80 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
dans la coction qui est dans le pain ,
& n'est pas dans la pâte.

S'ils disoient que le pain est la même chose que le blé dont il a été fait, & qu'ils nous fissent voir que le pain peut produire du blé , nous trouverions leur comparaison juste , parceque nous parlons ici de choses naturelles & sans alteration ; ce que l'on ne peut dire de la pâte , qui est un blé très-alteré par le broyement qui l'a réduit en farine , & dont l'alteration a été si grande , qu'il n'est plus propre à se multiplier.

Nous avons fait voir au Chapitre second ce qui fait l'essence d'une chose ; c'est pourquoi nous ne le repetons pas ici. Au reste, ces sortes de comparaisons sont si peu judicieuses, qu'elles font honte à ceux qui les proposent , & dispensent d'y répondre, ceux à qui on les apporte.

Ce (qu'ils disent donc) qui se fait dans la projection sur le mercure , se fait dans la vegetation : car la production du chêne par le gland , n'est

sur la Pierre Philosoph. Ch. IV. 81
qu'une dépuracion, coction & fixation, fermentation ou specification de l'eau vegetale.

Mais quelqu'un dira, il n'en est pas ainsi dans la projection; car il n'y entre point de nouvelle matiere. Le mercure est le seul corps qui est converti ou purifié, au lieu que dans la production du chène nous remarquons des parties bien differentes les unes des autres.

Je réponds que si l'eau qui se convertit, ou nourrit le chène, étoit aussi bien ramassée dans un lieu, comme l'est le mercure, sur lequel on fait la projection, on n'y remarqueroit point autre chose, que ce que l'on observe dans le mercure; mais comme cette eau est dispersée dans la terre, & mêlée d'impuretez, elle ne vient que successivement au point qui la doit convertir, & ne s'y rend qu'à proportion de sa grandeur, qui en augmentant, en reçoit davantage.

S'il y a des parties differentes dans

Dv

le chêne , c'est qu'il est un corps organisé , & cependant ses différentes parties ne demandent point de différentes eaux pour leur nourriture : Que si ces eaux sont différentes , ce n'est point par leur nature ou essence , mais par quelque mélange qui se trouve , sur tout dans les parties qui reçoivent les premières ce suc , parceque comme dans ce genre la nature tend à la generation , & qu'il faut une portion d'eau vegetale très-pure pour cette operation , les parties de l'arbre servent toutes à cribler cette eau , & ne laissent monter que la plus pure , qui à cause de sa ténuité & pureté , passe sans obstacle au plus haut degré de la vegetation , ou après ses circulations , sublimations & dépurations , elle trouve , pour parler en Alchymiste , le soufre spécifique du vegetal , qui la fixe , & lui donne sa teinture , c'est-à-dire , lui imprime le caractère que Dieu lui a donné , pour multiplier telle espece.

Il n'en est pas autrement dans les

sur la Pierre Phylosop. Ch. IV. 83
animaux ; & toute la difference des
uns & des autres ne vient que de ce
que leur mercure, ou suc nourricier
ne se trouve pas en un même endroit,
& n'y est pas homogene , comme il
doit être , pour se changer dans la
substance de la chose qu'il nourrit.

C'est pour cette raison que les ani-
maux ont tant d'organes differens ,
qui tous concourent à la preparation
de ce mercure qui doit être specifié.

S'il est donc vrai , comme il paroît
par ce que nous avons dit , que la
conversion du mercure en or soit une
generation , vous donnez aux mé-
taux deux voyes pour leur produc-
tion.

L'une que la nature donne , qui
est la procreation par l'action des
élemens ; & l'autre , qui vient de l'art
par l'addition d'un souffre , qui speci-
fiera ce mercure dans la projection.

Je veux bien convenir que ces
deux voyes sont la même chose , puis-
que dans celle de l'art , on y recon-
noît une imitation de la voye de na-

Dvj

84 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
ture : Mais pourquoi pourra't'on plû-
tôt le faire dans le métal , que dans
le vegetal , qui sans doute est plus ne-
cessaire dans la nature , que ne l'est le
métal.

Object Ils répondent que cela se fait tous
les jours en greffant une partie d'un
arbre sur le tronc d'une autre arbre
d'une espece differente.

Répon- Cet exemple ne fait pas voir que
l'art puisse faire ou produire une es-
pece, & c'est ce qu'ils ont à prouver.

Si l'art joint à la nature , faisoit une
petite partie d'un vegetal, ils auroient
raison de nous rapporter cet exem-
ple ; mais cette branche qu'on ante,
cette partie qu'on greffe est elle-mê-
me une plante , un arbre entier ; puis-
que sur son tronc naturel elle auroit
produit des fruits ; & c'est la nature
qui l'a produite, sans la participation
de l'art.

Tout ce qu'on peut retirer de bon
de cet exemple, c'est qu'il vous fait
voir que le suc de la terre est homo-
gene, simple & indéterminé , & par

sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 85
consequent propre à recevoir tous
les souffres qui se presentent, je veux
dire, à se changer dans la substance
de tous les vegetaux qu'il rencontre,
pourvû qu'il soit dépuré. On a déjà
répondu en partie à toutes les foi-
bles objections qu'ils nous font; mais
en voici une qui merite qu'on y ré-
ponde en particulier.

Ils disent que la fixation du mer-
cure par la poudre de projection, est
comme le caillage ou coagulation
du lait par la presure.

Cette comparaison est trop souvent
citée par ces Philosophes, & rappor-
tée par leurs Sectateurs, qui n'en
apperçoivent pas le faux, pour ne pas
l'examiner & en faire voir le ridicule,
par les propres principes de ces sages
infaillibles.

Cet exemple qui devoit faire voir
que l'art fait ce que fait la nature,
c'est à dire porte à la perfection une
chose imparfaite, fait voir tout le
contraire: car jamais la nature n'eut
dessein de faire du caillé dans le

86 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
corps de l'animal. Si la nature faisoit du fromage dans les mamelles de l'animal, & qu'on prît du lait, pour, à l'imitation de la nature, en faire du fromage, cet exemple seroit excellent.

Au reste, ces sages disent tous, qu'il n'y a qu'une seule chose qui puisse donner la fixité au mercure; & nous voyons que les choses qui ne sont point du regne animal, coagulent le lait, comme fait le vinaigre, l'esprit de vitriol, & les autres acides. Une certaine espece de chardon fait la même chose. La chaleur seule le fait encore cailler.

Il s'ensuit donc de cette comparaison, si elle est juste (comme il faut qu'elle le soit pour éclaircir une chose) que la Pierre des Philosophes, étant supposée possible, se fait de choses heterogenes & differentes, puisque le vitriol & toutes les choses qui caillent le lait, ne sont point du regne animal, d'où est sorti le lait, ce qui est contraire à leurs sentences.

Qu'ils sçachent encore l'invalidité de cette comparaison par la difference qu'il y a entre une chose qui se fait pour la perfection de nature , comme la fixation du mercure en or , & celle qui se fait contre la même perfection, telle qu'est la coagulation du lait ; car certainement le fromage n'est point propre à nourrir l'animal , comme l'est le lait ; & il faut regarder cette coagulation , comme une dégénération ou imperfection , & non pas comme une perfection , à quoi tend toujours la nature.

De plus , ils comparent un tout avec une partie ; car le mercure est un tout , pour si petit que soit son volume , & le lait n'est point un tout , puisqu'il n'engendre point : car qu'ils sçachent qu'il n'y a que le tout qui engendre. Il ne sçauroit donc tout au plus passer que pour une partie de l'animal , qui seroit encore un nom ou une définition impropre , puisque l'animal n'est pas rendu parfait , parcequ'il a du lait : Et pour parler comme

les Medecins, le lait est un excrement utile, destiné à la nourriture du fruit de l'animal : Ainsi de quelque côté qu'on le considere, on ne lui peut trouver les mêmes qualitez qu'au mercure, qui est d'être un tout, qui n'attend sa perfection que de la coagulation que lui donne son souffre.

Pour faire valoir la sentence, qui est le fondement de leur science, ainsi qu'ils le disent, ils nous veulent faire voir que la nature étant une & invincible, ils trouvent aussi-bien dans les animaux que dans les vegetaux cette voye artificielle, qui fait la generation.

C'est à faire éclore des poulets independamment, & sans l'aide de la poule, qu'ils prouvent cette seconde maniere d'engendrer.

Cet exemple devoit faire mépriser la Science Hermetique. Si dans ce qu'elle avance, on n'y trouvoit pas quelque chose de meilleur sens, je suis persuadé que jamais homme d'un peu de discernement, ne se se-

sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 89
roit donné la peine de les lire.

Il en est de leur raisonnement ,
comme de celui-ci :

La generation du fruit se fait en
deux manieres.

La premiere est , quand vous laissez
meurir le fruit sur son arbre.

La seconde , quand vous cueillez
le fruit un peu avant sa maturité , &
que vous le mettez sur la paille , &
dans un lieu où une chaleur douce le
puisse faire meurir.

Rapportez pour preuve d'une double
voye de generation cet exemple
au plus grossier payfan , il en verra
bien la fausseté , & sçaura bien vous
dire que ce fruit étoit tout formé &
tout engendré , & qu'il n'avoit besoin
que de maturité , qui ne peut lui man-
quer , en le laissant sur son arbre.

En effet , cette maturité ou diges-
tion vient de l'esprit universel , qui
s'introduit dans le fruit , & y exerce
son mouvement , jusqu'à ce que la
chose soit parfaite , & dont la perfec-
tion est bornée à un certain point.

Cet esprit universel se trouvant par tout , il ne faut pas être surpris si le fruit acquiert sa maturité , quoique détaché de son arbre.

Il faut cependant observer que si ce fruit manquoit de nourriture , je veux dire qu'il fût arraché trop verd & trop jeune, il ne se meuriroit point, parceque cet esprit universel qui lui porte la nourriture, ne sçauroit plus le faire , quand le fruit n'est plus sur son arbre ; car le lieu de la nourriture , est celui de la generation.

Au reste quand il se trouveroit dans l'air une eau propre à lui servir de nourriture , elle ne pourroit y entrer qu'après avoir été préparée par les differentes parties de la plante ; car ces Philosophes sçavent bien nous dire , comme Raymond Lulle dans son Art intellectuel au chapitre neuvième , que *les extremes ne peuvent s'approcher sans avoir passé par un milieu*. Ici ces extrêmes sont d'un côté, l'eau vegetale impregnée de l'esprit universel, & de l'autre , ce fruit. Le

sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 91
milieu , est l'arbre qui doit preparer ,
c'est-à-dire , dépurer cette eau nour-
riciere , pour la faire approcher de la
nature de ce fruit.

Mais quand le fruit a atteint sa
perfection , quant à la nourriture , &
qu'il ne lui manque plus que la matu-
rité , la chaleur naturelle de ce fruit
excitée & aidée par la terre , en fait
l'affaire.

C'estpourquoi nous voyons qu'en
certains Pays , où l'on veut faire
mourir le raisin excessivement , pour
en faire des vins de liqueur , on tord
le pedicule ou queue de la grape ,
pour empêcher le suc nourricier de
s'y porter , ce qui empêche la matu-
rité , parceque l'esprit universel & la
chaleur naturelle du grain de raisin ,
font , pour ainsi dire , submergez par
cette liqueur , qui n'étant plus absor-
bez par de nouveau suc , se dégagent ,
& prennent le dessus , en sorte qu'ils
procurent la perfection ou maturité
à ce fruit , en digerant & cuisant ,
comme il faut , le suc nourricier. Le

92 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
soleil , qui est la chaleur externe ,
contribuë à cette digestion , en exci-
tant & renforçant la chaleur natu-
relle.

C'est là ce que fait la chaleur de la
poule , c'est ce qu'imite la chaleur ar-
tificielle des athanors ou des fours.
C'est ce feu excitant qui est seul au
pouvoir de l'art , & non pas celui de
nature , qui ne se prend que dans son
propre sein.

Si ces habiles gens prenoient
l'œuf d'une poule qui n'eut point été
approchée du coq , & que par certain
artifice ils en fissent sortir un poulet ,
je dirois que leur comparaison est
juste ; & je soutiendrois avec eux qu'il
y a deux voyes de generation.

Quand ils donnent dans la projec-
tion la teinture & la fixité au mercu-
re , ils ne donnent pas seulement le
feu externe , comme font la poule &
les athanors qui font éclore des pou-
lets , mais ils donnent encore le feu
naturel , qui est ce souffre , cette se-
mence mâle qui cuit , digere & teint
ce mercure.

C'est là ce que donne le coq, quand il approche la poule : Car on auroit beau donner à une poule des œufs à couvrir , si ces œufs n'ont été rendus feconds par l'action de l'esprit seminal du coq , ils ne donneront jamais de poulets , mais demeureront toujours clairs , comme parlent les femmes.

Il seroit à propos qu'on se donnât la peine d'examiner les exemples & comparaisons qu'ils apportent , afin d'en connoître la fausseté , sans quoi les personnes qui lisent leurs écrits avec trop de prévention , ou celles qui ne sont pas assez penetrantes , se laissent surprendre ; car je dirai en passant , que rien n'impose tant comme les exemples & les comparaisons , parceque l'on y trouve quelque chose de sensible , & que peu de gens sont en état de voir en quoi elles sont fausses : il faudroit que les personnes qui ne sont pas lettrées , comme il s'en trouve beaucoup parmi les curieux de cette science , donnassent ces sortes de comparaisons à

94 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
examiner à des gens sçavans & des-
interessez dans cette science.

Ils citent encore la prétendue ge-
neration artificielle des Abeilles ,
rapportée par Virgile au quatrième
livre des ses Georgiques.

Geber au chapitre onzième , dans
lequel il refute les raisons de ceux
qui nient absolument la science , dit :
*Ils ne disent pas vrai , quand ils veu-
lent qu'une espece ne puisse se changer
en une autre espece ; car une espece se
change en une autre , lorsque l'individu
d'une espece se change dans l'individu
d'une autre ; car nous voyons qu'un
ver se change naturellement , & même
par artifice en une mouche , laquelle est
d'une espece differente du ver ; d'un tau-
reau qu'on suffoque il en naît des mou-
ches à miel. Le blé degenerate en yvroie ,
& d'un chien mort il se forme des vers
par la fermentation de la putrefaction.*

Augurel dans sa Chrysopée :

Ainsi qu'on voit croître en un champ fertile ,
Souvent l'yvroie ou l'avoine sterile ,
Ou comme au ventre & aux côtes rompuës
d'un bœuf font bruit mouches à miel repuës ,

Il ne seroit pas d'un grande necessité que je donnasse l'explication de toutes ces prétenduës generations artificielles, ausquelles l'art n'a pas plus de part qu'à celles dont nous avons déjà parlé; car il n'y a personne de bon sens qui ne découvre la fausseté de cette opinion; & je ne crois pas que Virgile ait voulu dire, qu'il croyoit qu'il se fist des generations artificielles, ou des changemens d'espece, comme ceux qui sont venus après lui se le sont imaginé, en voyant qu'un grand homme comme Virgile l'avoit avancé: & si c'est cet endroit qui l'a fait passer pour Philosophe dans l'esprit de certains Alchymistes, qui mettent dans leur parti tout ce qu'ils croient leur faire honneur & donner plus de poids à leur science; ce sera celui-là même qui me fera croire qu'il ne l'a jamais été. Et en effet, si par le Vers d'une de ces Ecloques,

Infelix lolium & steriles dominantur avenæ,

il a entendu ce qu'on lui fait dire, on peut assurer qu'il étoit fort peu instruit des regles de la nature ; car ces Philosophes veulent que ce Vers signifie, qu'au lieu de bon grain qu'on a semé, on ne recueille que de l'yvroie & de mauvaise avoine, comme si ces deux mauvais grains étoient les fruits de la semence d'un bon froment.

Cette substitution d'espece est fautive absolument, & les Alchymistes qui la rapportent ne font gueres d'attention à ce qu'ils disent ; car en voulant prouver leur science par cet endroit, ils en détruisent les principaux fondemens, qui sont dans leurs bouches & leurs écrits à chaque mot qu'ils proferent. *Nature se perfectionne en sa nature ; NATURA, NATURA EMENDATUR* ; ils disent sur ce principe, que dans la dissolution des métaux, il faut toujours conserver l'espece : Quelle contradiction !

Neanmoins comme l'Ignorant lit aussi-bien que le Sçavant, l'un pour s'instruire,

sur la Pierre Philosoph. Ch. IV. 97
s'instruire, & l'autre pour juger par
ses connoissances ou préventions, il
faut expliquer ce que Virgile a vou-
lu nous dire, ou au moins a dû nous
faire entendre.

Il arrive quelquefois pour la perte
du Laboureur, que de mauvaises
herbes croissent à la place du bon
grain qu'il avoit semé. C'est à cette
occasion qu'il dit, que son blé n'a
poussé que de mauvaises herbes, &
que pour une bonne semence qu'il a
employée, il ne recueillera que de
mauvais grain.

Cela est vrai sans admettre de sub-
stitution ou de changement d'espe-
ce; car ce n'est point cette bonne
semence qui a produit ce mauvais
grain: mais une mauvaise semence
de cette espece qui étoit demeurée
dans la terre, & s'y trouvant en
quantité, & ayant un tems propre à
germer plutôt que le bon grain; (ce
qui n'est pas surprenant, puisqu'elle
étoit dans la terre avant lui, & a pû
par consequent recevoir plutôt cette

E

98 Exam. des Princ. des Alchymistes
vapeur germinative) prend le suc
de la terre qu'elle reçoit abonda-
ment, s'en nourrit, augmente, & par
cette augmentation ou accroisse-
ment en prend davantage, & en
prive ce bon grain, qui ne fait que
languir à mesure que son ennemi
prend des forces, par la nourriture
qu'il lui vole; en sorte que vous ne
voyez que très-peu de bon blé, en
comparaison de mauvaise avoine, d'y-
vroye, de nielle & autres especes
qui ont étouffé, pour ainsi dire, cet
enfant legitime dans son berceau.

Le terme dont se sert Virgile pour
marquer cet accident, est très-pro-
pre à nous faire croire qu'il l'a en-
tendu comme nous; car sans être
embarrassé pour les regles de la poë-
sie, il pouvoit mettre le mot de
nascuntur, au lieu de *dominantur*,
qui auroit signifié litteralement
que l'yvroye & l'avoine naissent; ce
que ne signifie pas *dominantur*, qui
veut dire que l'yvroye & l'avoine
prennent le dessus; ce qui fait con-

sur la Pierre Philosoph. Ch. IV. 99
clure & suppose, que les semences
de ces deux mauvais grains étoient
dans le champ qui les produit.

C'est donc faute de nourriture que
le bon grain ne vient pas, & non point
par sa dégeneration en une mauvaise
espece.

Tout ce qu'on dit encore de cer-
taines fleurs qui dégènerent n'est
point vrai : & ce qu'on y trouve de
different ne consiste que dans quel-
ques feüilles ou fleurons de plus ou de
moins ou differemment colorés ; ce
qui ne fait pas l'essence de l'espece.
Mais la graine est toujours la même,
& c'est en cela que consiste son es-
sence.

S'il en étoit autrement, il y auroit
un desordre dans la nature qui fe-
roit douter, & tout craindre ; puis-
que rien ne seroit de certain, &
qu'un homme en semant la subsis-
tance de sa vie, pourroit apprehen-
der de ne moissonner que les semen-
ces de sa mort.

La nature est l'image de Dieu
E ij

100 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
qui l'a formée. Elle est simple, uni-
que & infallible.

C'est sur ce principe que l'on doit
juger de ce que l'on entend dire tous
les jours des prétendues diversitez &
égaremens de la nature.

C'est par cette verité que l'on voit
comment on doit expliquer ce que
des personnes curieuses ont décou-
vert depuis peu dans les vegetaux, en
nous y faisant voir du fer; d'où un
ignorant conclura, que le passage
d'une espece dans une autre espece,
n'est pas seulement possible, mais
encore celui des regnes.

Quelques autres ne le diront pas
positivement, mais indirectement,
en regardant ces parties métallines
comme le principe ou la matiere de
la vegetation, & feront ainsi un abus
dangereux de cet exemple, par leurs
mauvaises applications.

Ces sortes d'accidens font errer
beaucoup de gens faute de bons
principes; qu'ils voyent un animal
devenir dur & fragile comme la pier-

sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 101
re, pour avoir été jetté dans de cer-
taines eaux salines, ils croiront que l'a-
nimal a passé dans le regne mineral :
de même qu'ils le diront du vegetal,
s'ils voient qu'une branche d'arbre
devienne plus pesante & plus aisée à se
casser, après avoir été quelque temps
dans ces sortes d'eaux.

Nous avons examiné ce que c'est
que la generation dans les regnes
animal & vegetal, & avons fait voir
l'erreur des anciens Philosophes,
nous avons encore prouvé que la
conversion du mercure en or, seroit
une veritable generation, en quoi
les métaux auroient deux voies de
se produire à l'exclusion des deux
autres regnes, qui cependant sont
plus nécessaires dans la nature que
les métaux & tous les mineraux, &
nous croyons avoir suffisamment ré-
pondu aux objections & comparai-
sons qu'ils apportent pour faire voir
que l'art fait dans les autres regnes
ces sortes de generations artificielles.

Il faut maintenant examiner si les

E iij

102 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
métaux ont de la semence, qui est
la cause unique de la multiplication,
afin de nous convaincre plus sensi-
blement de la possibilité ou impossibi-
lité de la transmutation métallique.

CHAPITRE V.

Si les Métaux ont une semence.

TOut le monde sçait que la mul-
tiplication se fait par la semen-
ce dans les animaux & les vegetaux:
l'experience & la raison ne nous lais-
sent aucun doute sur ce sujet; non plus
que l'autorité prise même dans l'E-
criture sainte au premier chapitre de
la Genese, qui le dit formellement
en ces paroles: *Que la terre produise
une herbe verdoyante, & qui ayt sa se-
mence & un bois fruitier portant des
fruits selon son genre, qui ayt sa semen-
ce en soi sur la terre.*

Hermez dans son Pimandre dit:
*Et toutes sortes d'herbes recevoient en
elles de la semence pour renaitre.*

Nous ne voyons point les animaux se multiplier par d'autres moyens que celui de la semence : c'est pourquoy puisque selon même les Alchymistes, *la nature est toujours unique*, il faut croire que les métaux ne peuvent se multiplier, que par la même voye, qui est la semence.

Quelques-uns parmi eux peut-être penetrer de cette verité, conviennent que l'or a sa semence, par laquelle il peut se multiplier. Augurelle dit dans sa Chrysopoée en ces Vers :

Donques afin qu'en peine coutumiere
De l'or la source & semence premiere :
Ne soit par toi cherchée vainement
Ce point tu dois croire certainement,
Qu'encluse en l'or de l'or est la semence,
Combien qu'avec grand peine & diligence,
Cette semence en ses secrets cachée
S'acquiert par nous quand elle est bien cherchée.

D'autres veulent qu'il n'en ayent point, faute d'une plus grande digestion dans la mine.

Pour connoître si l'or a de la semence, ou peut en avoir, il faut se souvenir que la semence dans les re-

E iij

104 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
gnes animal & vegetal, est ou la partie de l'individu la plus dépurée, dans laquelle se trouve en racourci l'individu de l'espece, comme on le voit dans les vegetaux & dans la femelle des animaux, ou le sujet le plus dépuré dans lequel est renfermé l'esprit seminal, ou la vertu mouvante, par laquelle l'individu est informé, je veux dire mis en action; ce qui se trouve dans le mâle.

Cette semence tant dans les deux regnes que les deux sexes, ne se fait, ou pour mieux dire, ne se développe que par une multiplicité d'operations.

Ces operations nombreuses se font par diverses parties differemment organisées.

Ces parties differentes font voir que la matiere qui les compose est un tout de nature heterogene.

L'or au contraire est un tout homogene de l'aveu même de presque tous les Alchymistes, qui disent; que *ce n'est qu'un pur mercure cuit, digéré,*

sur la Pierre Philosop. Ch. V. 105
teint & fixé par la vapeur de son souf-
fre, qui n'est rien qu'un pur feu, com-
me nous l'avons dit ailleurs après
Trevisan.

Si donc l'ore est un tout homogene,
comment pourra-t'il donner de la
semence, puisque ce n'est que par la
diversité des parties organisées de
telle ou telle maniere que se fait la
préparation ou le développement de
la semence?

Quelqu'un d'eux pourroit objec- Object.
ter que la diversité des parties ne
développe point la semence, puisque
les animaux impuberes & les jeunes
arbres ont aussi-bien ces parties or-
ganisées, que les animaux & les ar-
bres parfaits, & qu'il faut par con-
sequent que ce soit une autre cause
qui la produise, comme la chaleur.

On est assuré que l'enfant porte Répon.
sa semence, aussi bien que l'homme
parfait, quoiqu'elle ne paroisse pas:
la raison en est, qu'il est de l'ordre
de la nature de prendre sa perfection
avant de la donner aux autres.

E v

Cette perfection consiste dans le degré des proportions geometriques, qui sont la grandeur, largeur, & profondeur. Ces proportions ne peuvent s'accomplir dans un moment, parcequ'elles viennent de choses qui ne sont point naturelles, comme l'aliment, qui doit être alteré, pour, de qualitez en qualitez, passer à la nature de l'individu qui s'en nourrit. Ce passage de qualitez en qualitez ne se fait pas pour charger l'aliment ou le suc nourricier de plusieurs caracteres ; au contraire pour lui faire perdre ceux dont il peut être specifié ; car il faut le rendre simple & homogene, sans quoi il ne seroit point propre à se convertir en la substance de la chose qu'il nourrit, ainsi que nous l'avons déjà fait voir.

Toutes ces alterations sont donc longues & lentes, & ne se font que peu à peu, & par degrez & selon la grandeur de l'individu, qui prend plus de nourriture, à mesure qu'il prend accroissement.

Mais d'où vient, répondra-t'on, que cette semence ne paroît pas, & qu'elle demeure absorbée & ensevelie ? Parceque dans l'état d'imperfection, elle est mêlée de beaucoup de parties cruës qui la retiennent : c'est ce qu'ont voulu dire ceux qui ont assuré qu'elle n'étoit qu'en puissance : mais si-tôt que l'animal ou le vegetal ont atteint à leur perfection, qui consiste dans la vigueur des organes. Cette semence aidée de la chaleur, qui toute s'occupoit à la nourriture de l'individu avant sa perfection, se degage de cette matiere aqueuse ou cruë qui l'absorboit, & devenue ainsi libre, paroît, selon les mouvemens de la nature, pour perpetuer son espece.

Par cette explication il paroît que l'or n'a point de semence ni n'en peut avoir, puisque c'est un tout homogene, en qui une partie n'est pas plus parfaite que l'autre, à moins de dire qu'il est tout semence; ce qu'on ne scauroit raisonnablement assurer,

E vj

108 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
puisque nous n'appellons semence
que ce qui peut se multiplier. Or nous
aurions beau jeter de l'or dans le
mercure ou vif-argent, nous ne ver-
rions point de generation, ou con-
version de vif-argent en or.

Les Alchymistes ont le champ
beau, quand, comme nous faisons ici,
on les met dans leurs principes, qui,
comme nous avons fait voir ailleurs,
sont toujours de supposition. Cepen-
dant afin qu'ils n'ayent rien à nous
reprocher, il faut tâcher à dévelo-
per ici ce qu'ils cachent comme de
vrais mysteres.

Ils diront, nous convenons que
l'or est un tout homogene, qui n'a
de semence que dans l'industrie & la
science du Philosophe, qui par cer-
taines operations; sçavoir dissolu-
tions, digestions & coagulations,
sçait faire dans la substance métalli-
que, ce que la nature fait dans le
vegetal & animal, en leur donnant
la nourriture, & faisant paroître leur
semence.

Cette réponse ne peut rien résoudre, parceque nous remarquons dans les vegetaux & animaux toutes les operations que rapportent & peuvent imaginer les Alchymistes, outre lesquelles nous trouvons des parties organisées, qui ne sont point dans les métaux.

Ils pourront encore dire que la dissolution des alimens & leur digestion se font par ces mêmes organes, auxquels suppléent leurs operations.

Si l'on leur demande si leur élixir se fait de plusieurs choses? ils diront que non, & même en cela ils conviennent assez, disant tous que *ce n'est qu'une seule chose qui a plusieurs noms, tant à cause des choses différentes avec lesquelles elle a quelque rapport, que des operations où l'on la considere.*

Qu'on leur demande quel est l'instrument qui fait toutes ces operations? ils répondent que c'est le feu dont les uns parlent d'une manière, & les autres d'une autre: Car il y en a qui veulent qu'il n'y ait point d'au-

110 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
tre feu , que celui de la matiere ,
comme il semble que Pontanus l'insinué , en disant que *le feu est mineral* ,
quoiqu'il dise qu'il soit *pris d'ailleurs*
que de la matiere , ce qui n'est pas difficile à comprendre.

Les autres , comme Trevisan ,
semblent admettre un feu externe , à
l'exemple de celui qui excite dans les
mines le feu naturel du mercure.
Mais sans examiner ce que l'on en
pourroit croire , puisque cela ne nous
regarde point , nous disons (pour ne
point hazarder de decision , qui don-
neroit occasion à nous faire une
mauvaise chicanne) que soit qu'il
y ait diversité de matieres , soit
qu'il n'y en ait qu'une , soit qu'il
y ait plusieurs vaisseaux , ou qu'ils
n'en reconnoissent qu'un , soit en-
fin qu'ils admettent le feu externe
avec celui de la nature , ou qu'ils en-
tendent , comme ils voudront , les
trois feux de R. Lulle , qui sont le
contre-naturel , le non naturel , & le
naturel ; nous disons donc que tout

sur la Pierre Philosop. Ch. V. III
cela se trouve dans les animaux indé-
pendamment des organes.

Les alimens sont, ou de differente
nature, comme chauds ou froids, secs
ou humides , ou bien ne sont que
d'une seule , scavoir après leur disso-
lution dans l'estomach , les intestins
& les autres parties , où ils reçoivent
encore quelques alterations.

Le vaisseau est unique , si vous vou-
lez l'entendre par celui de nature, qui
est tout le corps de l'animal , dans le-
quel se font les operations.

Il sera double encore , ou triple ,
si vous voulez regarder les deux ven-
tricules du cœur , comme differens
vaisseaux , aussi-bien que l'estomach,
qui sera le vaisseau où se fera la pre-
paration de la matiere ; & ainsi se
trouveront les trois vaisseaux que de-
mande Aristote , quand il dit , *qu'il*
faut cuire le mercure en triple vaisseau ,
&c.

Si vous voulez tous les feux de
Raymond Lulle , vous les trouverez
dans l'animal , aussi-bien que dans son

112 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
aliment , à qui l'on ne peut refuser
son feu naturel : Et enfin en trouvant
dans l'animal tout ce que l'on veut
qu'il y ait dans *l'Oeuvre des Sages*.
Vous y voyez encore des organes in-
dependamment de toutes ces choses,
qui sans doute ne sont pas dans l'inac-
tion : Car nous sommes assurez qu'ils
ont tous leur usage , qui concourt à
dépurer cette semence , pour qu'elle
puisse avoir la liberté de faire son de-
voir pour la multiplication de son es-
pece : car on ne croit pas qu'ils disent
que les testicules dans les hommes,
soient des parties qui ne fassent rien.

On peut donc encore une fois con-
clure que l'or ne peut avoir de semen-
ce ; & afin de ne point laisser d'équi-
voque sur le nom d'or , nous assu-
rons que toute substance métallique ,
& pour parler avec eux , la racine des
métaux, est incapable de porter de la
semence , parcequ'elle est un tout ho-
mogene , qui n'a point de parties ,
pour preparer cette semence qui de-
mande plus de dépurations que le

sur la Pierre Philosop. Ch. V. 113
ste du sujet. Et disons qu'elle ne
peut devenir par l'art une semence,
parceque l'art ne sçauroit donner les
organes necessaires à cette prépara-
tion, & que toutes les operations
qu'ils supposent, ne peuvent suppléer
aux organes necessaires, ce qui paroît
dans les animaux, où nous remar-
quons tout autant d'operations de
vaisseaux & de feux qu'ils peuvent en
imaginer, outre les organes particu-
liers, que l'on sçait par experience
servir à la préparation de la semence.

Il y en auroit peut-être d'assez opi-
niâtres, ou assez ignorans, qui, pour
ne pas se rendre à ces raisonemens,
pourroient dire que le sujet duquel
les Alchymistes tirent leur Or Philo-
sophique, n'est ni or, ni autre matiere
métallique : & pour donner quelque
poids à leur opinion, citeroient un
grand nombre d'Auteurs, qui disent
que, *la pierre est par tout*. Quoique
cette objection ne puisse être dans la
bouche de personnes un peu initiées
dans les Principes Hermetiques,

114 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
neanmoins pour ne rien omettre qui
leur donne prise sur nous , il faut rap-
porter quelques autoritez des plus ce-
lebres Philosophes , par lesquels on
pourra être assuré que ce ne peut être
qu'une substance métallique.

Arnauld de Villeneuve dit : *Si vous
voulez faire une medecine pour guerir les
métaux , vous devez en chercher l'origine
dans les métaux ; car nous n'avons point
d'autre intention , que de multiplier la
teinture métallique , parceque chaque
chose engendre son semblable.*

Roger Bacon. *Rien ne s'attache aux
métaux , ni ne s'y joint , ni ne les trans-
mue , que ce qui est sorti d'eux.*

Dastin. *Il faut que les élemens de
l'eau soient de la même nature que les
élemens du métal que vous voulez trans-
muer , autrement vous degenez , parce-
que des parties différentes font un tout
différent ; de même que les choses qui sont
d'un même genre, & d'une même racine ,
font une chose semblable.*

Jean de Mehung, dans son Testa-
ment. *Chaque arbre porte son fruit : Le*

sur la Pierre Philosop. Ch. V. 115
poirier des poires , le pommier des pommes ; semblablement le métal est engendré & multiplié par le métal , & non par autre chose que ce soit.

Morien. Mêlez & jetez la médecine sur les corps imparfaits , laquelle n'est rien autre chose , que l'argent vif exalté par l'art.

Senior. Il ne faut pas joindre les corps des métaux , mais leur belle & bonne matière substantielle.

Trevisan. Laissez aluns , vitriols , sels , & tous atramens , borax , eaux fortes , animaux , & tout ce qui en sort ; & toute chose minérale. Laissez aussi les métaux seuls ; car quoique ce soit avec eux qu'on entre dans l'œuvre & que notre matière , comme disent tous les Philosophes , doive se faire d'argent vif , qui ne se trouve pas ailleurs que dans les métaux , ils ne sont pas cependant notre Pierre , tandis qu'ils sont en forme métallique.

Raymond Lulle en son Livre de la Préparation du Mercure vulgaire : Quoiqu'on introduise naturellement la

116 Exam. des Princ. des Alchymistes
forme simple dans les métaux , elle ne
peut venir d'elle-même , si l'agent univer-
sel ne transmuë formellement en corps
simples les corps solides.

Nosus dans la Turbe des Philo-
sophes. De l'homme s'engendre l'homme ,
du volatil le volatil ; semblablement il
ne s'engendre de l'animal brute qu'une
bête brute , parceque la nature ne se per-
fectionne que dans sa nature.

Au même Livre. Nous ne travail-
lons que de matiere métallique , & le
métal ne peut être teint que par le métal.

Au second des Sept' Chapitres
d'Hermez. Le sage commande à tous
les hommes , car le mediocre est le meil-
leur ; parceque , quelque nature que ce
soit , s'associe & s'unit beaucoup mieux
avec son semblable.

Il n'y a point d'Auteur en cette
science , qui ne dise la même chose ;
& ceux qui parlent autrement , ne le
font , que pour jetter dans l'erreur ,
comme ils en avertissent eux-mêmes.

Puis donc que les métaux , même
les plus parfaits , comme l'or , n'ont

sur la Pierre Philosop. Chap. V. 117
point de semence actuelle , ni même
imaginée , comme quelques Alchy-
mistes se le sont imaginez , tels que
Sendivogius , de quelle maniere , &
avec quoi feront-ils leur *Sacré Ma-*
gistere ?

Comme ils sont les directeurs de la
nature , ils ne sont pas fort embaras-
sez , Elle a dans ses tresors une *quinte-*
essence qu'elle leur garde dans le be-
soin : C'est avec ce present du Ciel
qu'ils dissipent les tenebres de l'igno-
rance de ceux qui ne les croient pas ,
& les confondent , en leur faisant
voir que ce que la nature ne fait pas
pour le reste des hommes , qui sont ,
selon eux *des indignes & des profanes* ,
elle scait le faire pour eux , qui sont
ses enfans , & par des moyens parti-
culiers , & contre les regles même
que lui a prescrites son Créateur.

Mais afin que personne ne soit
surpris par le mot de *quinte-essence* ,
nous allons examiner dans leurs pro-
pres écrits ce qu'ils entendent par ce
mot si souvent prononcé par leurs

118 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
Sectateurs, après quoi, nous laissons
à juger si ces Philosophes, possesseurs
d'un si grand bien, ont eû raison de
se dire, *les Maîtres de la Nature, les*
Rois de la Terre, les Medecins des
malades abandonnez, les Prorogateurs
de la vie humaine, ou pour mieux
dire, les Reparateurs du peché du pre-
mier homme, & les Chefs des Anges
qui leurobeïssent en vertu de cette admi-
rable quinte-essence..

Les Alchymistes entendent par le
mot de *quinte-essence*, deux choses.

Par la premiere, ils entendent la
substance ou matiere dont toute la
nature a été formée, comme Ray-
mond Lulle le dit au Chapitre troi-
sième de sa Théorie, en ces termes.
Dieu créa par sa pure liberalité & vo-
lonté la nature d'une pure substance qui
s'appelle quinte-essence, dans laquelle
toute la nature est comprise. De la meil-
leure & plus pure partie de cette substan-
ce divisée en trois parties, le Très-Haut
créa les Anges; de la seconde, les Cieux,
les Planettes & les Etoiles; & de la troi-

sur la Pierre Philosop. Ch. V. 119
sième moins pure, il fit le Monde inférieur. Et plus bas il dit: Le Souverain Créateur divisa cette dernière partie en cinq. De la partie la plus pure, il fit la quinte-essence des éléments, participante des choses célestes; & de celle-ci, il fit quatre autres parties. De la première & plus pure, il fit le feu, qui est le premier élément.

Par la seconde, ils n'entendent rien autre chose, que cette quinte-essence des éléments, participante des choses célestes.

Il est bon de remarquer que Raymond Lulle, & son fidèle Disciple ou Interprète, Pierre Vicot Prêtre Normand, qui dit avoir fait le Magistère avec les nommez Grosparmy & Vallois, au commencement du quatorzième siècle, & qui pour cette raison sont connus sous le nom des trois Adeptes, sont les seuls qui commencent la création par la quinte-essence.

La Turbe des Philosophes commence par la création des quatre

120 Exam. des Princ. des Alchymistes
élemens , où Pythagore dit. Dieu
étoit avant toutes choses ; & comme il
étoit seul , il créa quatre choses simples ,
qui sont les quatre élemens de même essen-
ce ou matiere , cependant de différentes
formes , ou qualitez simples convertibles
les unes dans les autres , desquelles cho-
ses déjà créées il créa dans la suite toutes
les choses , tant supérieures , qu'inférieu-
res , parce qu'il falloit tirer les creatures
d'une certaine racine , de laquelle elles
fussent multipliées , pour habiter le monde.
Ainsi Dieu créa avant toutes choses les
quatre élemens , desquels il fit ensuite ce
qu'il voulut , sçavoir : différentes natu-
res , dont il en créa quelques-unes d'un
seul élément , comme les Anges qu'il créa
du seul feu , &c.

Le Son de la Trompette dit la mê-
me chose que R. Lulle ; mais l'Auteur
de ce Livre n'est qu'un Copiste de R.
Lulle , qui a mis cet endroit mot
pour mot , comme il l'a trouvé dans
Lulle.

Hermez dans son Pimandre ne
parle point de quinte-essence , en
traitant

sur la Pierre Philosop. Ch. V. 121
traitant de la creation ; il dit seulement que les élemens furent mis en bas , pour servir de matiere , de laquelle furent faites les choses que nous voyons.

Quoiqu'il en soit , quand ils ont parlé de la *quinte-essence* , ils ont compris cette partie pure qui reside dans les élemens , & qui leur donne la force qu'ils ont , & qui est comme leur ame , étant très-utile , puisqu'elle participe des choses celestes : c'est pourquoi quelques-uns la nomment *Ciel*.

Ce sera donc cette ame universelle selon eux qui leur servira de semence.

Je dis que la *quinte-essence* telle qu'ils l'entendent , ne peut servir de semence aux métaux , autrement il faudroit qu'elle fût elle même métallique , puisque la semence est , comme nous avons fait voir , l'individu en racourci de son espece.

Or la *quinte-essence* , de leur aveu , est indifferente à toutes choses. Elle est noble , quand elle entre dans un

E

122 *Exam. des Princ. des Alchymistes.*
noble sujet , vile , quand elle n'infor-
me qu'un sujet vil.

Elle ne peut donc être regardée
comme semence , mais seulement
comme la vertu qui l'a fait mouvoir.
C'est le feu de nature , & l'instru-
ment qui agit sans cesse , & avec fide-
lité , & sans jamais rien déranger de
ce que la nature a ordonné : C'est
son ministre , c'est cet agent univer-
sel qui fait mouvoir l'Univers. Il a son
principe dans le feu , & il est lui-mê-
me feu , non pas destructif , comme
celui que nous connoissons , mais au
contraire il engendre & conserve
tout.

Les Alchymistes les plus judicieux
voyant que l'or n'a point de semen-
ce , ont recours à cet esprit universel ,
pour lui faire faire l'office de semen-
ce dans le mercure ; & pour parler
avec plus de vérité , ils disent qu'ils
n'en ont pas tant besoin , comme se-
mence particuliere & spécifiée , que
comme feu naturel , & propre à cuire
& digerer , & teindre le mercure ,

sur la Pierre Philosop. Ch. V. 123
pour en faire un métal plus que parfait ; car ils regardent bien l'or comme parfait, mais cette perfection n'est que pour lui , & ne peut donner de celle qu'il possède , sans s'alterer , & diminuer sa bonté ; c'est pourquoi il leur faut un or *plus que parfait* , qui par un feu & une teinture abondante puisse cuire & teindre presque dans un moment le mercure.

Nous avons fait voir la fausseté de cette idée , en parlant du pouvoir de l'art , qui jamais ne peut faire ce que fait la nature , & encore moins ce qu'elle ne fait pas : Et comme dans tous leurs exemples ils ne nous font point voir quelque production plus parfaite que celle que fait la nature aidée du secours de l'art , nous pouvons conclure que leur quinte-essence regardée, ou comme semence masculine , telle que nous l'entendons ; je veux dire , comme l'agent propre & particulier à l'espece métallique ; qui puisse cuire & teindre son mercure , soit qu'ils la prennent pour l'agent

Fij

124 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
universel, elle ne peut jamais faire ce qu'ils en attendent, car elle est toujours sous les loix de la nature, au-delà desquelles l'art le plus industrieux ne peut aller; & pour parler avec plus de probabilité, je dis que la même cause agissant sur la même matière par les mêmes moyens, doit produire les mêmes effets. Or s'il est vrai que la Pierre Philosophale soit possible, elle ne peut se faire que par la même cause, par les mêmes moyens, & sur la même matière; & par conséquent ce ne sera tout au plus que de l'or, ce que ne veulent pas les Alchymistes qui prétendent aller plus loin.

Il n'est pas difficile de prouver que c'est la même matière, puisque tout se fait des élémens proportionnez; & il n'y a que la nature qui sçache leur donner la proportion nécessaire; ainsi l'art sera obligé de prendre ces élémens dans la proportion que la nature leur aura donnée, c'est-à-dire, cette matière, ou substance, ou raci-

sur la Pierre Philosop. Ch. V. 125
ne métallique ; à laquelle ils ne peuvent donner que ce que la nature lui donne, c'est-à-dire, la digestion par le moyen de la chaleur, qui à la vérité peut être donnée par l'art plus abondamment, que par la nature ; & en ce cas il arriveroit tout au plus ce que nous voyons qui arrive aux fruits que l'on échauffe artificiellement, qui se meurissent un peu plutôt qu'ils n'auroient fait par la seule chaleur naturelle.

Ainsi supposant que l'art trouvât cette véritable racine des métaux, & qu'il sçût lui administrer un feu convenable, il ne feroit que prévenir, ou avancer de quelque temps la maturité du métal, qui ne feroit toujours que de l'or, & peut-être même pas si bon que celui que la nature seule produit, de même que nous sçavons par expérience, que les herbes & fruits dont l'art avance la maturité, ne sont point si excellens que ceux que l'on abandonne au seul soin de la nature.

La même cause est le feu celeste,

F iij

126 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
ou materiel, ou encore si vous vou-
lez, le feu externe; & ces trois sont
d'une même nature, puisqu'ils sortent
tous d'une même source.

Ce sont les mêmes moyens, car
l'art ne peut faire sur, ou dans la ma-
tiere, que des dépurations & diges-
tions, chose que fait la nature seule.

L'imagination de la quinte-essence
a causé parmi les Alchymistes des he-
refies bien couteuses; car les uns l'ont
cherchée dans une chose, les autres
dans une autre; & il n'y a presque
chose dans la nature où ils n'ayent
fouillé, comme on le peut voir dans
leurs propres Ecrits.

Ce qui les a fait tant errer, a été la
diversité des noms qu'ont donné les
premiers Auteurs à la chose qui con-
tient cet esprit universel non spécifié.

Sans entrer dans le long détail de
toutes leurs recherches, qui pour la
plûpart sont si ridicules, qu'elles lais-
sent une mauvaise impression de l'Au-
teur à ceux qui les lisent.

Examinons celles qu'ont faites ceux

qui ont passé pour les mieux sensez ;
parce qu'ils ont crû qu'il falloit cher-
cher cette quinte-essence dans le su-
jet le plus parfait de la nature.

Parmi ceux-ci, les uns l'ont cher-
chée dans l'or , parceque l'on leur
apprend que c'est le mixte de la na-
ture le plus parfait, comme on le con-
noît par sa resistance au feu le plus
violent, dans lequel il ne souffre au-
cune alteration ni diminution, d'où
l'on conclud que c'est un sujet très-
pur , dans lequel la nature a mis un
feu très pur & fixe, une terre bien
purifiée, bien clarifiée, & une eau si
pure , qu'elle participe de la nature
de l'air , qui l'a renduë capable de se
joindre, & de retenir le feu & la terre :
enforte que de tous ces élemens bien
purs , & comme *spiritualisez* , il s'est
fait un mélange inseparable, qui rend
le corps impenetrable au feu destruc-
tif.

Ils veulent donc la tirer de ce beau
sujet , dans lequel elle est emprison-
née ; c'est , disent-ils , *cette eau prison-*

F iiij

128 Exam. des Princ. des Alchymistes
*niere qui crie sans cesse qu'on la délivre ;
c'est cette Evrydice retenue dans les en-
fers , qui ne peut être délivrée que par
Orphée.*

Pour la faire sortir , il faut *dissou-
dre & mortifier le corps* , en quoi ils
trouvent des difficultez insurmonta-
bles , à cause de la compactibilité de
ce métal ; ce sont *les travaux d'Her-
cules.*

Ces grands obstacles ont paru in-
vincibles aux autres ; & ceux-ci ,
ont crû qu'il étoit plus aisé de pren-
dre cette quinte-essence , quand elle
est encore dans sa liberté , qu'elle
n'a point encore été spécifiée & qu'
elle est encore *vierge.*

Pour en venir à bout , les uns
cherchent *une terre vierge* , qui n'ait
point été souillée d'aucune semence ,
dans laquelle ils prétendent faire en-
trer & *insérer cette quinte-essence répân-
due par tout.*

Les autres ayant encore de la
difficulté à trouver *une terre vierge
& pure* , & ne pouvant concevoir

sur la Pierre Philosoph. Ch. V. 129
comment on peut *infiger* & rendre
permanent cet esprit universel dans
cette terre ou *sel de nature*, se sont
persuadez que le soleil dont l'or
porte le nom, étoit la vraie source
de *l'or Philosophique*, & qu'en trou-
vant le moyen de *rassembler, concen-*
trer & corporifier ces rayons, on a ce
grand secret.

C'est cette belle recherche qui
leur a donné occasion d'inventer
mille machines de verre & autres
matieres polies, pour rassembler les
rayons du soleil, comme dans un
point, & les faisant passer par des
trous imperceptibles & figurez de
maniere qu'ils puissent rompre &
briser la rectitude du rayon, qui se
trouvant ainsi embarrassé, coupé &
détaché de son corps, y perde son
mouvement, & demeure dans la
machine comme un or fondu.

Quand il seroit vrai que cette
quinte-essence pût être captivée au
gré de ces Philosophes, il n'y a gue-
res d'apparence qu'ils pussent en

F v

130 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
faire ce que la nature en fait continuellement, & il seroit ennuyeux de repeter ce qu'on a déjà rapporté contre ce sentiment, & comme leurs principes n'établissent aucunement la possibilité de la chose; mais au contraire la supposent, la croyant veritable par de mauvaises comparaisons qu'ils apportent, & des exemples défectueux qui leur en imposent à eux-mêmes. Il seroit inutile d'agiter davantage la question; & quelque moyen qu'on leur donne d'expliquer un peu raisonnablement ce qu'ils cherchent & ce qu'ils veulent faire, le nœud de la difficulté se trouve toujours dans leur chemin, qui est que l'art ne peut faire de generations, & que c'est le seul droit de la nature.

Nous avons fait voir dans le chapitre precedent, par raisonnemens & comparaisons prises des deux autres regnes, que convertir le mercure en or, étoit une generation aussi parfaite que celle que fait la nature

sur la Pierre Philosop. Ch. V. 131
dans les mines, & même pour qu'ils
ne traitent point nôtre explication
d'une fiction ou imagination, il faut
leur citer quelques passages de leurs
grands Philosophes, qui ont déjà été
rapportez.

*Trevisan dit; l'homme & l'or sont
engendrez par l'art de la même maniere,
mais leurs semences ne peuvent être fai-
tes par l'art, parce qu'ils ne peut sça-
voir les proportions necessaires du mélan-
ge pour la production des semences.*

*Le métal, dit Jean de Mehung,
est engendré & multiplié par le métal.*

*La Turbe, de l'homme s'engendre
l'homme, & pareillement du métal s'en-
gendre le métal, &c.*



CHAPITRE VI.

*Des raisons qui ont donné occasion aux
hommes d'imaginer l'Alchymie.
Et des absurditez de la prétendue imi-
tation de nature dans l'œuvre
philosophique.*

Certains hommes faisant réflexion sur la nature, ayant observé que les animaux & vegetaux portent en soi le moyen de se reproduire, pour perpetuer leur espece jusqu'à la fin du monde, & voyant que la nature est l'ouvrage d'un Dieu, se sont assez raisonnablement persuadez, que toutes choses partant d'un même principe, elles devoient être semblables; & par consequent avoir les mêmes moyens, pour arriver à une même fin, qui est la conservation de l'individu, & la perpetuation de l'espece.

C'est ce qui a fait dire à Hermez dans sa Table d'Emeraude, que *le haut est comme le bas, pour faire les miracles d'une chose.*

Ils ont trouvé que les métaux n'avoient point le même avantage, dont jouissent les animaux & vegetaux pour se multiplier; & sans penser que ce qui se produit d'une maniere n'a pas besoin d'une autre moyen pour le faire, puisque c'est un supplément dont la nature se sert pour faire des productions qu'elle ne pourroit faire autrement, & oubliant encore que la nature n'a qu'une seule voie, pour faire une chose, ils ont voulu donner aux métaux plus de prerogatives qu'aux autres regnes, en voulant les multiplier.

Ils ont donc dit, que la multiplication des métaux étoit aussi bien de l'intention de la nature, que celle des animaux & vegetaux, & que s'ils n'étoient pas venus à ce point, c'étoit par des accidens auxquels l'art peut bien remedier.

Il faut remarquer ici la contradiction des *Philosophes* sur l'état de l'or; car l'un dit, qu'il est parfait, comme Raymond Lulle au chapitre

134 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
quatrième de l'Art intellectuel, en
ces termes : *L'or est créé par nature*
exemplairement, au lieu de l'instrument
final & de perfection, combien donc que
l'or qui est le plus noble & le plus pré-
cieux de tous, soit la fin de la pierre &
la perfection de l'œuvre de nature par
son accomplissement en l'œuvre mineral,
&c.

Ces paroles nous font entendre
que l'or est parfait, puisqu'il a ac-
compli l'œuvre mineral par la per-
fection de nature.

Un autre au contraire, prétend
qu'il est imparfait, n'ayant pû être
porté à un plus haut degré ; c'est ce
que dit Vallois en son premier Li-
vre par ces paroles : *La nature a bien*
tâché de pousser cette semence à un très
haut degré ; mais elle a manqué de force
à cause de l'air crud qui y est entré &
a empêché son action.

Flamel est dans le même senti-
ment, ainsi qu'il paroît par son Som-
maire Philosophique, où il dit :

Par ce moyen donc faut entendre ,
Que le mercure il convient prendre ;
Le replanter en autre terre ,
Plus près du soleil pour acquerre ,
D'icelui merveilleux proufit ,
Où la rosée lui suffit ;
Car là où planté il étoit ,
Le vent incessamment battoit ,
Et la froidure en telle sorte ,
Que peu de fruit faut qu'il rapporte.

Le Cosmopolite compare l'or aux
orangers , qui dans les pays froids ne
poussent que des feuilles , comme en
Pologne ; & dans les pays chauds ,
comme l'Italie , donnent fleurs &
fruits ; nous faisant comprendre par
là que l'or n'est pas devenu élixir ,
ou n'a pas porté de semence , à cau-
se du peu de chaleur qu'il a trouvé
dans les mines.

C'est pourquoi les Alchymistes
comparent l'or à la glace qui n'est
qu'une eau congelée par le froid ,
qui se dissout ou resout en eau très
promptement par une eau chaude :
semblablement l'or se dissout par une
eau chaude minerale , comme le dit
Arnauld de Villeneuve dans son Ro-

136 Exam. des Princ. des Alchymistes
faire : Nôtre Eau est plus forte que
le feu, parceque du corps de l'or elle en
fait un pur esprit : Et dans un autre
endroit ; C'est, dit-il, un esprit tout
de feu ; Et Calid, le feu fait moins
que nôtre eau qui dissout le corps, ce
que le feu ne peut faire.

Ces accidens qui ont empêché que
l'or ne soit devenu élixir, sont donc
le froid qui a saisi la matiere.

Mais si le froid étoit la cause de
la congelation de l'or, il s'ensuivroit
que l'on pourroit trouver de l'or
semblable à celui que veulent faire
les Alchymistes ; car depuis qu'il se
procrée des métaux, il se seroit peut-
être trouvé quelque voute inaccessi-
ble à cet air froid ; ainsi cette ma-
tiere métallique n'auroit point perdu
son mouvement, au contraire l'au-
roit entretenu & augmenté pour fai-
re un or si exalté, qu'il auroit été
une vraie semence de l'or.

On ne peut disconvenir de cette
verité, si c'est l'air froid qui ait em-
pêché cette perfection ; car cela ne

doit être regardé que comme un accident : en effet ce qui n'est qu'accident, n'est point commun, propre & inseparable de la chose. Or nous ne voyons point d'or plus parfait, par exemple, que celui qui approche du vingt & quatrième carat ; & l'on peut même assurer qu'il n'est point plus parfait l'un que l'autre, & si l'on voit quelque or impur ; ce défaut ne vient que de quelques parties heterogenes, dont on ne l'a pas bien purgé, ou de quelque alliage qu'on y a fait entrer.

Si les Alchymistes nous faisoient voir un or produit par la nature, porté à un degré de perfection au-delà de celui que nous voyons, ils auroient raison de conclure que leur œuvre seroit possible, par plusieurs exemples qui nous sont familiers, dans lesquels nous aidons la nature, en lui fournissant une chaleur douce, pour avancer la maturité d'un vegetal, mais par malheur on n'en a jamais vu.

Cette erreur des Alchymistes jointe à leur contradiction sur la nature & l'état de l'or, a fait que beaucoup de personnes qui ont voulu lire leurs livres, en ont trouvé d'abord les principes défectueux, & ont jugé peu favorablement de tout le reste.

Dire que c'est un *deffaut de nature*, une *impuissance*, n'est-ce pas accuser son auteur d'avoir manqué à quelque chose ? c'est ce que nous font entendre les *Philosophes*, qui ne regardent pas, comme nous faisons, la production des minéraux, qu'ils prétendent être un ouvrage de l'intention de nature & de son createur : d'où l'on doit conclure, que les métaux étant des ouvrages sortis de la main de Dieu, ainsi que les animaux & vegetaux, & n'étant qu'imparfaits, les ouvrages de Dieu ont été créés imparfaits ; ce qu'on ne peut dire sans une espece de blasphême, puisque la Genese nous dit, que *Dieu vit que ce qu'il avoit fait étoit bon*. A moins qu'on ne veuille dire,

sur la Pierre Philosop. Ch. VI. 139
que la nature a degeneré, comme il
semble que nous en ayons quelque
preuve par l'abbregement de la vie
de l'homme, que quelques-uns at-
tribuënt à la degeneration des ali-
mens, causée par la perversion de
la terre, que le croupissement des
eaux du déluge sur sa surface a pro-
curé : Quoiqu'il en soit, c'est la vo-
lonté du Créateur, qui a voulu pu-
nir les hommes, en restreignant leurs
jours à un petit nombre, puisque une
longue vie les rendoit si méchans,
& l'on n'en peut douter après le té-
moignage que l'Ecriture sainte ap-
porte au chapitre cinquième de la
Genese, où il est dit, que *Dieu re-*
duisit l'âge de l'homme à six vingt ans.

Il ne faudroit pas encore regar-
der l'alteration ou la dépravation
d'une chose, comme un dégenere-
ment de nature ; car ce sont des ac-
cidens ausquels elle n'a point de part,
comme nous voyons par exemple au-
jourd'hui des terres porter peu de
fruits, & même beaucoup moins bons

140 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
qu'elles faisoient autrefois ; ce qui
est l'effet de quelque accident, soit
par les eaux qui les auront trop long
temps inondées, soit par des grêles
abondantes & malignes, ou des tor-
rens qui entraînent une partie de la
surface de la terre qui étoit la meil-
leure & la plus grasse partie du fonds
de ces terres.

Mais la nature n'a point pour cela
dégeneré ; elle est parfaite comme
auparavant.

Vous ne voyez point dans ces
mauvaises terres un pommier porter
des poires, ni un cheval engendrer
un bœuf.

Car encore une fois la perfection,
ou integrité de la nature consiste
dans sa fidelité à produire un fruit
selon son espece.

On ne peut donc pas rejeter le
prétendu deffaut de semence dans
l'or à l'imperfection de la nature, ni
on ne peut croire que ce soit un ac-
cident, puisque tout l'or du monde
est le même.

Mais disons plus, quand il seroit vrai que le deffaut de semence dans l'or, seroit l'effet de l'impuissance de la nature, comment est-ce que l'art pourroit y remedier, puisque l'art ne fait qu'imiter la nature, comme ils le disent tous, & particulièrement Zachaire dans la définition qu'il donne de l'Alchymie? où il dit, que *c'est une certaine partie de Philosophie naturelle, qui enseigne la maniere de perfectionner sur la terre les métaux, à l'imitation des operations naturelles, aussi prochainement que faire se peut;* car ils ne disent pas pouvoir imiter la nature en tout, comme Geber en convient dans ses Réponses aux Objections faites contre l'Art.

Je dis que l'Art ne pouvoit y remedier, parceque l'Art ne scauroit faire ce que la nature fait; c'est-à-dire, en l'imitant. Or comment pourra-t'il l'imiter, puisque jamais elle n'a fait de cet or d'Alchymie? car imiter une chose, suppose un modèle, un exemple present ou passé; en

142 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
un mot , il faut qu'il ait existé.

Nous imitons bien la chaleur de la poule , en faisant éclore des poulets par un feu doux & modéré , parceque nous avons devant les yeux une telle operation dans la nature ; & encore , comme nous avons dit ailleurs , ce que nous faisons est très-peu de chose.

Nous faisons sortir de terre des asperges avant leur saison naturelle ; mais nous avons des exemples , l'un dans l'asperge , que nous avons déjà vûë , ce qui nous assure que la chose est dans la nature , & par conséquent possible ; l'autre dans la chaleur , dont nous sçavons à peu près le degré , pour le sentir dans le temps que poussent naturellement les asperges.

Mais dans l'*œuvre Philosophique* nous n'avons rien qui nous regle , ni rien qui nous assure que la chose soit ; car nous ne voyons point dans la nature de cet or , par lequel nous pourrions nous assurer de la possibilité de la science , s'il y en avoit ,

sur la Pierre Philosop. Ch. VI. 143
nous pourrions, en faisant comparai-
son des lieux où il se trouveroit,
peut-être y découvrir une regle &
un degré pour le feu qu'il faudroit
que l'art y employât.

C'est donc sans raison que les Al-
chymistes nous vantent & proposent
la nature pour modele, puisque ja-
mais elle n'a fait ce qu'ils veulent
que l'on fasse à son imitation.

Voyons encore si nous ne trouve-
rons pas quelque chose dans leurs
livres qui nous fasse croire que la
Pierre Philosophale n'est pas aisée
à trouver dans une science dont les
principes sont ou faux ou supposez,
& les consequences pleines d'absur-
ditez, comme nous le dirons au cha-
pitre suivant, en parlant des contra-
rietez des Alchymistes.



CHAPITRE VII.

*Des contrarietez des Alchymistes & des
absurditez de leurs Principes.*

LA Philosophie est connuë par l'idée d'une science qui connoît la nature dans ses causes, moyens & effets.

Les *Philosophes* Hermetiques se vantent d'être les seuls possesseurs de ces grands avantages. Neanmoins à juger de leur science par ce qu'ils disent, on ne les croira jamais les *Dépositaires* de tous ces admirables secrets de la nature.

Ce qui peut en faire douter davantage, ce sont certaines contradictions, que l'on trouve frequemment dans leurs écrits : mais ils ont soin de nous dire par avance, qu'elles ne sont qu'apparentes, & pour mieux cacher la science aux indignes & aux ignorans, & en même temps pour servir de pierre de touche & d'épreuve pour discerner ceux qui les entendent. Cela est

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 145
est si vrai, disent-ils, que tous les Auteurs en ont prevenu, en disant : *Ne prenez pas nos écrits au son des syllabes, mais au sens des paroles ; car vous trouverez des contradictions, qui ne seront cependant telles, que parceque vous ne nous entendez pas.* Ils disent aussi qu'il y a une certaine verité qui se trouve dans tous les Auteurs, où ils s'accordent.

C'est donc par ces avertissemens que toutes les contradictions & contrarietez que vous trouverez dans leurs Livres, si vous les regardez telles, vous font passer pour des *ignorans indignes & profanes*, car ce sont les noms dont ils punissent ceux qui ne veulent pas les croire, ou ne peuvent les comprendre, ni convenir que ce qui est blanc, soit en même temps noir.

Mais on peut trouver des contradictions plus qu'apparentes, & très-essentiellles à la science, puisqu'elles roulent sur les principes les plus incontestables de la nature.

Trevisan dit que le soleil n'échauffe
G

146 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
point les mines , & traite d'insensez
Aristote & R. Lulle , qui disent le
contraire.

Cette contrariété de sentiment me
paroît plus qu'apparente , car c'est un
Auteur grave & approuvé de tout le
monde , qui même , pour avoir ,
dit-on , parlé plus sincèrement que
les autres , a mérité le nom du *Bon
Philosophe* ; & les Auteurs qu'il re-
prend avec injure , sont deux grands
Philosophes , l'un , le plus estimé de
tous les Anciens , & l'autre , le plus
admiré parmi les Modernes , par tous
ceux qui s'attachent à l'Alchymie.

Comment donc concilier ces enne-
mis ? La contradiction, dira quelqu'un,
n'est pas de conséquence , parcequ'il
est indifférent pour l'œuvre , que ce
soit le *soleil qui échauffe le mercure dans
les mines* , ou bien , *le mouvement des
corps celestes*. Si nous avons besoin de
chaleur externe , nous sçaurons bien
la prendre au degré de la nature ,
comme nous le faisons , pour faire
éclore des poulets , pour avancer la

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 147
maturité des fruits , sans pour cela
nous mettre en peine de la cause qui
l'a produit.

Cette réponse seroit d'une plus
grande consideration , s'il s'agissoit
ici de l'œuvre dont on ne parle point,
si ce n'est par application.

Ce sont des Auteurs qui veulent
sçavoir quel est l'agent de la nature ;
ce qui assurément regarde des Philo-
sophes , puisque l'agent de la nature
est la cause de la production des cho-
ses naturelles , dont la connoissance
est absolument necessaire à un hom-
me qui veut passer pour Philosophe.
sans quoi c'est un titre usurpé , que le
nom de Philosophe qu'il prend ; ainsi
cette question ne doit point être re-
gardée dans ces *Philosophes* , comme
un incident indifferent à la science ,
mais au contraire comme un principe
essentiel , d'où l'on peut conclure que
celui de ces *Sçavans* qui l'a ignoré, est
indigne du nom de Philosophe.

Zachaire dit que la perfection des
métaux vient de la separation de leur

G ij

148 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
soufre ; & c'est par cette raison que
l'or , dont le soufre a été presque
tout séparé , est le plus parfait de
tous les métaux.

La raison qu'il en donne , & qu'il
emprunte d'Aristote , est que *l'agent*
ne peut être une partie matérielle du
composé.

Qu'on ne m'aille point objecter
qu'il entend parler du *soufre impur &*
combustible ; car cela est faux , puisque
il appelle le soufre *incombustible* , le
propre agent que la nature donne à la ma-
tière , ou mercure ; & il le regarde com-
me certaine espèce de terre minérale
épaissie dans les cavernes de la terre ,
par longue decoction , qui sert à coagu-
ler le mercure , comme la presure sert à
cailler le lait.

Trevisan au contraire dans sa Let-
tre écrite à Thomas de Boulogne ,
Medecin de Charles VIII. dit
que , *l'or n'est rien autre chose que mer-*
cure & soufre , c'est-à-dire , coagu-
lant & dissolvant , à quoi rien d'étran-
ge n'est ajouté , sinon une pure digestion ,

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 149
qui se fait par les élemens actifs, qui
sont air & feu, qui ne sont qu'en puis-
sance dans le mercure, mais aidez de la
chaleur externe & de l'interne; les éle-
mens sont subtiliez: Et les Philosophes,
continuë. r'il, ont appelé soufre, l'air
& le feu: & voilà tout ce que la nature
ajoute au mercure dans les entrailles de
la terre.

Et plus haut, il lui dit qu'il n'en est
pas de même de la semence du mâle, qui
se retire, & qui ne demeure pas dans
l'embryon, que du soufre qui a coagulé
le mercure, parceque, dit-il; l'or n'est
rien qu'un mercure digéré également dans
les entrailles de la terre.

Je ne sçai lequel de ces deux hom-
mes vous regarderez à present pour
Philosophe: Tous deux passent pour
tels; & l'on n'auroit pas raison ici de
dire que cette question est indifferen-
te, & ne regarde point l'œuvre; car
elle regarde & la nature & l'œuvre,
qui en est la copie. Dans le sentiment
de Zachaire, si l'on se servoit de mé-
taux imparfaits, il faudroit faire la

G iij

150 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
separation de deux soufres , l'un , *impur & combustible* , & qui sans doute se feroit dans la *preparation* ; & l'autre *incombustible* , ce qui regarderoit une autre partie de l'œuvre.

Au contraire , dans le sentiment de Trevifan , s'il n'y a qu'un soufre qui soit même heterogene , vous n'aurez point de peine à le separer de la matiere , supposant que vous prenniez des métaux imparfaits , ou autre matiere métallique ; & si vous travaillez sur l'or , vous n'avez point ce travail ni cet embarras à effuyer.

On voit donc bien que cela regarde entièrement l'œuvre , & même que cette contrariété évidente d'opinions jette les curieux dans une inquietude sur le choix de l'Auteur , & dans un grand doute sur la réussite , & même sur la verité de cet art : car enfin l'un ou l'autre s'est trompé. Qui des deux ? Vous n'en sçavez rien.

Au reste cette question regarde précisément la Philosophie. C'est une demande à faire sur toutes les

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 151
choses de la nature. *L'agent reste-t'il*
dans la matiere, après qu'elle a été in-
formée ? La vertu qui fait mouvoir
sort-elle du mobile, quand son mou-
vement cesse ? En est-il de cette cause
qui informe la matiere par son action
ou mouvement, comme d'un bras
qui ne fait que déterminer, & impri-
mer le mouvement à un corps spheri-
que, & qui n'entre aucunement dans
cette boule qu'il fait rouler ? Cette
sentence du grand Aristote est-elle
donc vraie ? Sçavoir, que *l'agent n'est*
point une partie materielle du composé,
& si elle se trouve veritable, comme
il y a de l'apparence : Comment
doit-on entendre *cet agent*, & cette
partie materielle.

Voilà les questions & mille autres
qu'on peut faire sur ce sujet ; & cer-
tainement rien ne regarde plus la
science, que cette diversité d'opi-
nions, qui fait comprendre qu'il y a
de l'erreur, ou dans la science, ou
dans les Auteurs.

Si les Auteurs sont les seuls dan le
G iij

152 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
tort, il semble qu'on pourroit plutôt
l'imputer à Zachaire qu'à Trevifan;
car assurément il n'a jamais enten-
du la sentence d'Aristote: & c'est une
grande ignorance dans ce prétendu
Philosophe, qui se vante d'avoir ap-
pris la science par la lecture des Li-
vres, de ne pas concevoir, comme
Trevifan, que la coagulation du mer-
cure, se fait par la seule digestion,
sans faire intervenir une terre grasse,
pour après la faire sortir, comme inu-
tile.

Je demanderois à cet homme
comment il peut concevoir qu'une
partie terrestre puisse sortir d'un
corps fixe; car elle n'en peut sortir
qu'après avoir coagulé le mercure.
Je lui demanderois encore, si la pre-
sure se separe du lait, après l'avoir
caillé; ce qui seroit encore plus facile,
que la separation du soufre dans l'or.

Ces sortes d'absurditez font mépri-
ser la science: Mais comme celle-ci
n'est pas dans la bouche de tous
les Auteurs, il ne faut l'imputer qu'à

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 153
l'ignorance de ceux qui l'avancent.

Ils disent encore que *la chose d'un regne n'entre point dans la composition de celle d'un autre regne* : comme qui diroit , que l'eau minérale ou métallique ne sert point à la composition du regne vegetal ou animal : Nous voyons néanmoins le contraire de cette sentence tous les jours dans les choses les plus communes. N'est-il pas vrai que l'eau qui sert à nourrir le vegetal , est la même qui nourrit l'animal.

Quelqu'un dira que ce n'est point l'eau qui nourrit le vegetal , & qu'elle ne sert que de dissolvant , pour ramollir la terre seiche , dure , & devenue trop ferrée , qui dans cet état , tient emprisonné l'esprit universel ; qui seul fait , & est la nourriture de toutes choses.

Ou quelqu'autre l'expliquera encore mieux , & tout autrement , disant que par la seicheresse , la terre devenue poreuse & fendue (comme on voit dans les grandes chaleurs de

G v

154 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
l'Esté) laisse échaper l'esprit universel, qui se trouve arrêté par l'eau qu'on jette dans la terre, parcequ'elle dissout & étend cette terre, qui bouche ainsi toutes les ouvertures qui permettoient à cet esprit universel de s'échaper.

De quelque maniere qu'ils expliquent l'effet que produit l'eau, nous disons que c'est elle qui nourrit, & que l'esprit universel n'y contribue, que parce qu'il est l'ame des élemens, qu'il les conserve dans leurs propriétés, & qu'il leur donne le mouvement, qui ne vient point d'ailleurs.

Pour être persuadé que c'est l'eau qui nourrit, on n'a qu'à faire reflexion sur la distillation d'une plante que l'on voit se refoudre presque toute en eau: Et pour être convaincu que cette eau peut servir de boisson à l'animal, on n'a qu'à la dépurér, la filtrer, & en séparer les féces, & lui faire perdre les qualitez de la plante d'où vous la tirez, elle sera parfaitement bonne à boire. Le suc du raisin, & ce-

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 155
lui des pommes & poires , ne sert-il
pas de boisson , & même de nourri-
ture à l'homme; c'est cependant l'eau
d'un vegetal , c'est donc une chose
d'un regne qui passe dans celle d'un
autre regne.

Ils pourront repliquer que cette
sentence des Philosophes n'a point
lieu pour la nourriture , mais seule-
ment pour la generation, comme s'ils
disoient que la semence d'une chose
d'un regne , ne peut servir à la pro-
duction d'un autre regne, ou d'une
autre espece; en quoi leur explica-
tion paroîtra plus veritable , & mê-
me tous leurs Auteurs ont affirmé,
que non seulement la generation se
faisoit dans le genre , mais encore
dans l'espece, surquoi nous avons rap-
porté leurs passages dans le Chapitre
cinquième , en parlant de la semence
des métaux.

Sans nous arrêter à prouver que ce
qui nourrit , engendre , puisque ,
comme nous avons déjà dit , la gene-
ration n'est qu'une extension de par-

G vj

156 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
ties, qui ne se fait que par la nutri-
tion. Il faut faire voir que cette sen-
tence sur la generation n'est pas la re-
gle inviolable des sentimens de ces
Philosophes, puisque quelques-uns
d'eux reconnoissent qu'une espece
peut en produire une autre, comme
le disent le celebre Geber dans ses
Refutations, & Augurel dans son
premier Livre, qui admettent la ge-
neration des Abeilles dans le senti-
ment de Virgile, & la métamorpho-
se du froment en yvroie.

Nous ne dirons rien davantage de
la prétenduë substitution du mau-
vais grain à de bonne semence, mais
la generation des Abeilles & autres
insectes que l'on voit s'engendrer par
la putrefaction du corps d'un ani-
mal, merite qu'on l'examine, pour
connoître si les Alchymistes ont rai-
son de l'admettre, après même nous
avoir dit que la generation se faisoit
dans l'espece.

Nous avons déjà dit que toutes
choses naissent de semence; pour

Sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 157
preuve de quoi, nous avons rapporté
l'autorité de la Genese; après laquelle,
pour faire plaisir aux Alchymistes,
nous citerons celle d'Hermes
dans son *Pimandre*, où il dit, parlant
à son fils: *Tat, & chacun des Dieux*
a produit par sa puissance particu-
liere ce qui lui avoit été commandé; &
alors nâquirent quadrupedes, repti-
les, poissons, volatiles, & toutes sor-
tes d'especes de plantes provenuës de
semence, & toutes sortes d'herbes rece-
voient en elles de la semence pour renai-
tre.

Puisqu'il est donc constant par ex-
perience & par autorité, que chaque
chose se multiplie par sa propre se-
mence, & dans son espece, pour-
quoi vouloir faire sortir du corps
pourri d'un taureau des abeilles?

C'est, diront-ils, que les insectes
ne sont pas compris dans la perfec-
tion de la nature, dont ils ne sont
que des accidens.

Pour que cette réponse fût bonne,
il faudroit que ces insectes, comme

les abeilles , ne s'engendraient que par des accidens : Car si l'on remarque que ces insectes se multiplient dans leur espece , comme le reste des animaux , & par les mêmes voyes , on ne doit plus les regarder , comme des accidens de nature , mais comme des productions de son intention.

Personne ne doute que les mouches à miel se multiplient par les mêmes voyes , que les autres animaux ; nous le voyons assez dans nos ruches , sans l'autorité de ceux qui en ont écrit.

Vous tombez donc encore dans l'inconvenient de donner deux voyes de generation à ces animaux , aussi bien que vous en donnez deux aux métaux , en supposant la poudre de projection.

Au reste , des accidens qui donneroient toujours les mêmes configurations , le même mouvement , les mêmes organes , que la Providence donne , ne passeroient gueres pour des effets du hazard ; car le mouvement

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 159
& l'organisation demandent absolument une intelligence , qui sçache mettre & donner les justes proportions.

Si le dégagement de la matiere faisoit ce que nous n'attribuons qu'au Créateur , il auroit été inutile qu'il eût créé toutes les semences , puisque le mouvement de la matiere pourroit y suppléer : Ce sentiment est très-dangereux, & n'a pris ses fondemens, que dans le Paganisme le plus condamnable.

Mais aussi , direz-vous , qu'est-ce que cette generation de mouches ?

C'est la même que celle qui se fait dans la ruche ; c'est la même semence qui s'est trouvée dans le ventre de cet animal , qui l'avoit avallée avec les plantes , dont il se nourrissoit , & votre putrefaction sert à développer ces semences , & à leur donner la chaleur & le mouvement que leur auroient donné le lieu , où naturellement la mere les dépose. C'est-là cet athanor que vous employez , pour faire éclore des poulets.

On ne peut voir ces sortes d'erreurs dans ces Philosophes, qu'avec mépris : L'homme le plus grossier voit que les mouches à miel s'engendrent, comme les autres animaux : Le Philosophe le voit aussi. Pourquoi donc, lui qui dit que *la nature est unique, qu'elle n'a qu'une voye*, ne se distinguera-t'il pas du peuple grossier, quand il lui semblera voir le contraire ?

Geber qui passe pour un très-sçavant homme, croit encore, comme le plus ignorant, que le froment degene en yvroie. Mais comment peut-il accorder ce Phenomene avec cette sentence de la Turbe si souvent repetée : *Nature se perfectionne dans sa nature*, NATURA EMENDATUR NATURA. Et Trevisan s'est donc bien trompé, lui qui dit si positivement, que *la nature ne peut introduire dans la matiere une autre forme, que celle à laquelle elle est encline & disposée finalement*. N'est-ce donc pas à produire du froment, que la nature est encline

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 161
dans le froment. Mais à quoi bon
tant d'autoritez, où la raison & l'ex-
perience se trouvent si clairement.

Une sentence des anciens Alchy-
mistes mal entendüe, & qui ne re-
gardoit que leurs prétenduës opera-
tions, a donné lieu à cette erreur sur
la generation des insectes, & peut-
être encore à quelque chose de pire.

Les ignorans croyant que quand
ils ont dit que la *matiere* acquiert
une nouvelle & plus noble for-
me par les différentes putrefactions
par où elle passe (comme l'a dit R.
Lulle & d'autres, avant & après lui)
cela devoit s'entendre dans la nature,
aussi-bien que dans leur œuvre, qui
est le portrait du grand monde.

Mais nous disons que quand il se-
roit vrai que la putrefaction donne-
roit dans la nature un nouveau degré
de perfection, il ne faudroit la re-
garder que comme un moyen propre
à développer les semences contenuës
& enfermées dans la matiere, ce qui
se feroit par le mouvement de l'esprit

162 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
universel , qui suppose toujours une
semence dans le sujet qui se putrefie ;
& ce n'est que dans cette idée que
l'on doit dire , que chaque putrefac-
tion donne un nouveau degré de per-
fection.

Quand l'esprit universel ne trouve
point de semence , il ne laisse pas d'a-
gir sur la matiere , en la resolvant
dans ses principes , afin que chacun
retourne à sa source pour faire son
devoir dans la nature , selon l'occa-
sion.

Nous ne differons donc d'avec les
Philosophes sur l'idée de la putrefac-
tion , que parceque nous ne la regar-
dons que comme un moyen capable
de mettre les semences en liberté , au
lieu qu'ils la regardent comme la
cause , qui produit & engendre ces
mêmes semences.

Il s'ensuivroit de leur opinion , que
le mouvement seroit quelque chose
de réel ; car ce qui donne & pro-
duit , doit réellement exister , ce que
l'on ne peut dire du mouvement qui

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 163
ne subsiste que dans un autre, n'étant
qu'un simple accident, ou mode,
comme parlent les Logiciens.

En effet, nous ne pouvons com-
prendre le mouvement sans fixer nô-
tre idée sur quelque corps qui se
meuve, de l'essence duquel le mou-
vement n'est point, puisque ce mê-
me corps peut subsister sans mouve-
ment, & que quand nous concevons
un corps, nous n'y attachons aucu-
ne idée de mouvement ou de repos
qui n'en font que les accidens; car
ce même corps qui étoit en mouve-
ment, peut être en repos, sans cesser
d'être corps.

Or la putrefaction n'est qu'un
mouvement de l'esprit universel spe-
cifié, qui cherche à se débarasser
de ses liens, aidé de l'esprit univer-
sel libre, qui se trouve dans l'air,
parceque, comme disent ces Philo-
sophes, *nature se plaît avec nature,*
s'y joint & la surmonte.

On pourroit demander pourquoi
cet esprit universel spécifié, renfer-

164 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
mé dans le corps mort de l'animal ,
ne cherche qu'à en fortir , au lieu
que dans l'animal vivant , il s'y con-
servoit , s'y plaisoit & s'y multiplioit ?

C'est qu'il trouvoit de quoi s'occu-
per , en portant & distribuant à tou-
tes les parties du sujet , ce qui leur
convient ; c'est à dire , leur nourri-
ture : Car c'est le *Messager des Cieux* ,
c'est le mercure des Payens , qui porte
les ordres de Jupiter dans toute la
nature.

Mais quand le principe de vie est
forti du sujet , le mouvement cesse ;
c'est pourquoi il ne faut plus de mer-
cure pour l'entretenir , ni pour repa-
rer les pertes que le corps faisoit par
le mouvement.

Cet esprit universel est donc là
comme inutile , & comme emprison-
né , parcequ'il étoit *specifié* , pour
pouvoir servir à ce sujet ; c'est le
Prothée du Poëte *qui formam se fin-
git in omnem*. Il faut donc qu'il per-
de cette forme qu'il avoit prise , afin
de rentrer dans cette liberté ou in-

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 165
différence , qui le rend propre à
tout.

Il ne le peut faire par lui même ;
mais aidé par celui qui est libre , &
qui se trouve dans l'air ; il se réveille
& enfin quitte la matiere , après l'a-
voir toute parcouruë , comme on le
remarque dans le mouvement de la
putrefaction , sans y trouver de se-
mences qu'il puisse animer ; car au-
tant qu'il en trouve , il les met en
mouvement : c'est delà que nous
voyons sortir du corps des animaux
pourris tant de vers , mouches & au-
tres insectes.

D'où vient , dira quelqu'un , ces
insectes ne s'engendrent-ils pas dans
l'animal vivant ? Pour deux raisons.

La premiere est , que l'esprit uni-
versel , qui entre dans l'animal se
specifie mieux avec l'animal vivant ,
qui en contient déjà beaucoup , qu'
avec cette semence qui en a très peu ,
& est dans l'inaction.

La seconde , que ces semences sont
portées , roulées & circulées dans le

corps de l'animal ; ce qui empêche que les semences ne se dévelopent ; parceque le mouvement du tout empêche celui des parties ou des principes.

Que les semences soient portées dans tout le corps , ou au moins dans la plus grande partie , le fromage qui pourrit & donne des vers vous le fait voir.

Des vers dans les urines des personnes qui ont quelques ulceres aux reins ou aux autres parties qui se déchargent par les urines , le disent assez. Et s'il est vrai qu'on ait fait l'operation du trépan pour des douleurs de tête très aiguës , causées par quelque ver , qu'on trouvoit sur les membranes du cerveau , il ne faut plus douter que les semences ne se portent par toutes les parties du corps.

Pourquoi ces semences engendrent-elles dans pareils cas ? Parceque dans l'ulcere , par exemple , la continuité des parties étant rompue ,

le cours des liqueurs dans cette partie est intercepté ; c'est delà que vient la formation du pus ; & s'il se trouve quelque semence, elle pourra se développer, parcequ'elle est en repos. Il en est de même des autres parties, comme des intestins, dans lesquels il se trouve des matieres gluantes qui arrêtent ces semences, qui s'y dévelopent & font paroître les vers que nous voyons.

Cette verité doit nous faire comprendre la fausseté de ce que l'on dit de la generation des insectes dans l'air, que l'on voit souvent tomber dans un temps pluvieux.

Si cela est, comme beaucoup de gens dignes de foi l'assurent, & disent avoir vû tomber de petits crapaux, il faut regarder ces crapaux non point comme engendrez dans l'air ; car comme dit Aristote, *le lieu de la nourriture de l'animal est celui de sa generation* ; mais comme y ayant été portez par quelque tourbillon épais, qui venant à se resoudre en

168 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
eau, les laisse tomber; & il ne faut pas croire, comme beaucoup de gens se l'imaginent, qu'il n'y a que leurs semences qui ayent été enlevées; car quand elles le feroient & qu'elles trouveroient un nuage épais pour les tenir suspenduës & les échauffer, jamais elles ne s'y déveloperoient, comme nous avons dit plus haut.

Le sentiment de la putrefaction est pris de la division, que les Alchymistes ont faite de leur quintessence dans la creation, où ils ont dit, que *de la plus pure partie les Anges avoient été créés, de la moins pure les Cieux, & de la troisième moins pure encore que les deux autres, les éléments*: Et comme ils ont crû que ce qui empêchoit une vertu de paroître, étoit la matiere qui la tenoit absorbée, ils se sont imaginez qu'en corrompant & pourrissant cette matiere, on en feroit sortir une plus grande vertu, laquelle est encore plus grande dans la seconde putrefaction que dans la premiere, & ainsi
des

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 169
des autres ; & ils ont regardé en cela
leur quinte-essence comme couverte
d'un grand nombre d'envelopes , qui
l'empêchent de reluire : en sorte qu'
en la dépouillant par les putrefactions
de ces envelopes, on la rend si subtile,
si brillante & si active, qu'elle est
capable de penetrer les corps ; c'est,
disent-ils, leur *corps glorieux*.

C'est aussi sur ce principe que quel-
ques-uns d'entr'eux expliquent la na-
ture de l'animal, qui selon eux ne
differe de celle du vegetal, que par-
ceque la quinte-essence est plus dé-
gagée & reluit par consequent da-
vantage, que dans le vegetal, qui ne
fait point éclater à nos yeux des pas-
sions qui surprennent l'homme, & lui
font admirer l'Auteur de la nature,
en considerant celles qu'il remarque
dans les animaux, sans pouvoir dé-
couvrir la cause de ces mouvemens,
qui ont un si grand rapport avec
ceux que nous remarquons en nous-
mêmes.

En suivant cette fausse opinion,
H

170 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
qui donne tout à la matiere, quel-
que esprit indiscret pourroit en tirer
des consequences que la raison des-
avoue & la Religion condamne.

La putrefaction mal entendue a
encore jetté des heresies de physi-
que, dont peu de gens veulent sor-
tir, puisqu'ils ont regardé le mouve-
ment comme un principe; il ne faut
donc plus être surpris de la mauvaise
application qu'ils font de cette maxi-
me, qui dit, que *ce qui est mouvement*
est plus parfait que ce qui n'y est pas.

Sans entrer dans l'esprit de cette
sentence, ils ont crû que l'imperfec-
tion de l'or venoit de la cessation de
son mouvement; c'est pourquoi ils
ont dit qu'il falloit le lui *réintégrer*,
sans faire attention que le mouve-
ment n'est qu'un moyen qui con-
duit à une fin, qui est le repos; c'est-
à-dire, pour ce qui regarde nôtre
sujet, à la digestion du mercure; &
ainsi tant qu'il sera en mouvement,
il ne sera point digéré ni parfait, &
quoique disent ces Philosophes sur

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 171
leurs repetitions de dissolutions & de putrefactions, qui donnent de plus en plus de nouvelles vertus à leur matiere; jamais leur or ne sera parfait, tant qu'il sera en mouvement, & l'on peut dire que la sentence qui dit, que *ce qui est en mouvement est plus parfait que ce qui n'y est pas*, prise dans le sentiment des Alchymistes, est comme la conclusion qu'on tiroit, que le fruit qui est sur l'arbre pour s'y meurir, étant encore en mouvement, doit être plus parfait que celui qui est meur, parcequ'il ne se nourrit plus & n'a plus de mouvement.

Quand on regarde le mouvement comme l'effet du principe moteur, qui est Dieu, il ne faut pas croire que ce mouvement fasse par lui même la perfection d'une chose, puisqu'il n'est que le moyen d'y parvenir; & l'on ne dira pas que le chemin qui conduit à un lieu soit le lieu même.

Mais si vous considerez le mouvement comme la cause ou le princi-

Hij

172 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
pe qui le produit, sans doute que
vous aurez raison de dire, que *ce
qui est en mouvement est plus parfait que
ce qui n'y est pas* : car la chose qui
donne la perfection comme Dieu,
qui la donne aux creatures par le
moyen du mouvement, est plus par-
faite que celle qui la reçoit

Dieu est l'Auteur des productions,
& le mouvement est l'instrument
dont il se sert. Ce mouvement ou
cet instrument est entre les mains
du Ministre du Créateur; & c'est
l'esprit universel. La matiere ou le
sujet sur lequel il travaille, sont les
semences qu'il perfectionne, en les
ouvrant pour leur faire recevoir leur
nourriture, afin de parvenir aux pro-
portions qui sont de leur espece,
étant émanées de choses qui avoient
les mêmes proportions, quoiqu'elles
ne soient pas toujours regulieres, par
des accidens qui arrêtent leurs pro-
grès, sans neanmoins les changer.

S'il étoit encore vrai qu'une ma-
tiere acquiert de nouvelles perfec-

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 173
tions, tout autant de fois qu'elle se
putresce, il s'ensuivroit que, de l'ani-
mal pourri, il en devroit sortir un
animal plus parfait; ce qu'ils n'a-
vouëront pas, avec raison, parceque,
diront-ils, il ne faut plus regarder ce
cadavre, comme animal, qui dit cho-
se vivante, & que la generation qui
se fait de ce cadavre ne se fait que
de la corruption de la matiere, &
non pas de la *forme, ame, vie*, qui
est incorruptible & qui en est sepa-
rée.

La perfection qui arrive, c'est que
de matiere morte qu'elle étoit avant
la corruption, elle devient vivante
après; mais si cet insecte sorti de
pourriture meurt, s'engendrera-t'il
par la putrefaction de son corps un
animal plus parfait que ce premier
insecte? Non sans doute. C'est donc
sans raison qu'ils disent qu'une chose
acquiert par la putrefaction une plus
noble forme & vertu, puisque dans
la seconde, troisième & quatrième
il ne sortira point d'animal plus par-

H iij

174 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
fait que le premier, supposé même
qu'il en sorte, ce que je ne crois pas ;
ce qui devoit cependant arriver ne-
cessairement par le raisonnement des
Philosophes.

Il ne leur restera donc qu'une cho-
se à dire pour répondre à tout ce
que nous venons de dire, qui est
que cette maxime de la putrefaction
ne doit s'entendre que de *l'œuvre*.

Il y a trois choses à répondre à
ce subterfuge.

Premierement, c'est que pour prou-
ver la verité de cette maxime, ils ci-
tent la putrefaction de l'animal, ainsi
ils l'entendent aussi-bien de la natu-
re, que de leur œuvre.

Secondement, leur œuvre ne peut
servir de preuve, puisque c'est ce
qui fait la question, & enfin nous di-
sons que cela ne peut être dans l'œu-
vre, puisque cela n'arrive point dans
la nature, dont l'œuvre n'est que la
copie.

Il est encore à remarquer que de
la putrefaction de l'animal, il ne suit

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 175
pas toujours une generation d'animal; mais quelquefois de vegetal, comme on le voit au crane de malheureux exposez aux gibets où l'on trouve quelquefois une certaine petite mousse, appelée par les Médecins *Ufnée*; & tout le monde sçait que la mousse est aussi bien un vegetal que le chêne en est un; car on y trouve toutes les parties qui font le vegetal & se nourrit comme lui.

Cet exemple nous fait encore comprendre la verité de nôtre sentiment sur la generation de toutes choses par leurs semences; car ici cette mousse croît de semence, qui poussée & portée par le vent, vient à tomber, & s'arrête sur ce crane, qui est plus propre, que toute autre partie du corps, à lui servir de matrice, à cause du rapport qu'il y a entre les os & les pierres où croît naturellement la mousse.

Il y a cent autres contradictions que je ne rapporte pas pour deux raisons.

Hiiiij

La premiere, c'est que dans l'esprit des personnes prévenuës, ou qui ne sont pas en état de tirer une conséquence juste, elles ne paroissent qu'apparentes, & ainsi on leur donneroit occasion de perdre leur temps dans la recherche de quelque autre endroit, qui expliqueroit dans leur sens cette contradiction, & nôtre dessein n'est pas d'exciter personne à la lecture de ces livres, mais au contraire d'en détourner ceux qui voudroient les lire, & d'en retirer s'il étoit possible, ceux qui les ont déjà lûs.

La seconde est, que les contradictions citées peuvent être sensibles à toutes les personnes de quelque capacité, sans avoir vû ces auteurs.

Nous dirons donc pour conclusion de ce chapitre, que leurs contradictions sont très-essentiellles, & que leur sentiment sur la putrefaction est faux & même dangereux par les conséquences qu'on en peut tirer, en regardant la proposition vraie ou dans la nature ou dans l'art; c'est

sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 177
encore ce que nous ferons voir dans
le chapitre suivant, où nous parle-
rons des proprieté qu'ils attribuent
à leur élixir.

CHAPITRE VIII.

*Des proprieté que les Philosophes at-
tribuent à leur élixir.*

LEs Alchymistes nous ont parlé
trop avantageusement de la na-
ture de leur pierre, pour ne pas lui
faire produire les plus merveilleux
effets dont la nature soit capable.

Il ne faut point s'étonner si l'on
trouve tant de richesses dans ce pré-
cieux trésor, puisque la puissance
d'un Dieu y est renfermée.

Ne prenez point pour hyperbole
ce que je dis de l'élixir hermetique :
je n'en sçauois rien, si ces Philoso-
phes ne me l'avoient appris, & leur
exageration est portée si loin qu'il
ne leur reste plus qu'à dire que l'on
peut se rendre immortel avec ce
merveilleux secret, pour y voir la

Hv

178 Exam. des Princ. des Alchymistes
Toute-Puissance divine , dans tout
son éclat.

Il y en a eu même quelques-uns
qui ont avancé, que s'il eût plu à
Dieu de faire l'homme immortel,
il l'auroit fait de cette noble quinte-es-
sence.

Ce sentiment nous doit donc faire
croire que le lieu où Adam vivoit
avant son peché étoit tout quint-
essencié, d'où le peché de l'homme
fit sortir cette admirable quinte-es-
sence qui y étoit comme concentrée,
après quoi elle se répandit dans l'u-
nivers, où il faut que l'homme l'aille
chercher, & en faire un assemblage
dans un petit sujet, que l'on pourroit
appeller le paradis terrestre.

Ainsi l'on doit regarder ces sages
comme les reparateurs du peché du
premier homme.

Cette explication quelque ridicu-
le qu'elle paroisse aux esprits scru-
puleux, est néanmoins appuyée sur
les principes des *Philosophes*, & quel-
qu'un des Modernes nous a dit la

Sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 179
même chose, sçavoir qu'il étoit sorti
du jardin du Paradis terrestre une bran-
che de l'arbre de vie qui avoit été don-
née aux Philosophes : & c'est cette
merveilleuse branche, qui au pou-
voir de ces Sages, leur donne presque
tout ce que l'arbre de vie devoit don-
ner à l'homme fidele aux ordres de
son Createur.

Sans doute que Dieu avoit impri-
mé dans cet arbre les rayons de sa
divine Majesté, puisque par une seule
branche échapée, & qui avoit passé
par sur les murs de ce saint jardin, on
fait tant de choses, qui toutes mar-
quent une haute puissance.

Vivre sans aucune indisposition ;
malgré la caducité du corps corrup-
tible que nous habitons, est un effet
bien surnaturel.

Chasser les maladies en vingt &
quatre heures, sans alterer le ma-
lade, sans l'affoiblir, sans presque
d'évacuation sensible ; faire en si peu
de temps ce que la médecine ordi-
naire le plus prudemment adminis-

H vj

180 *Exam. des Princ. des Alchymistes.*
trée, ne feroit qu'après des mois entiers avec des agitations & des agones perilleuses; c'est ce me semble un prodige assez rare.

Chasser les démons du corps des possédez, est assurément un miracle; c'est néanmoins ce qu'ils font, parceque, disent-ils, le démon est le *Prince de tenebres*, qui ne peut souffrir la lumière qui est très-pure dans notre élixir. C'est le ministre de la discorde qui ne peut demeurer dans un sujet où se trouve la paix & l'harmonie que donne la quinte-essence, qui rétablit toutes les qualitez chacune dans leur nature; ce qui fait l'harmonie que le démon ne peut souffrir.

Vivre mille ans (comme *Artephius* le témoigne de lui-même dans son livre) où il dit; moi *Artephius* après avoir acquis la vraie science dans les livres du *Veridique Hermez*, j'ai été envieux quelquefois, comme tous les autres: mais ayant vu pendant l'espace de mille ans que j'ai déjà passé par la grace du seul Dieu tout-puissant, &

sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 181
l'usage de cette admirable quinte-essen-
ce ; ayant vu , dis-je , pendant tout ce
long-temps que personne ne peut acque-
rir le magistere hermetique , à cause de
l'obscurité des paroles des Philosophes ,
touché de compassion & animé par la
probité , j'ai résolu dans les derniers
temps de ma vie , de tout écrire sincè-
rement.

Non certainement, cette longue vie ne peut être qu'un miracle perpétuel ; mais je dirai en passant que je ne sçai pas pourquoi cet homme nous dit qu'il est au dernier temps de sa vie.

Est-ce que la vertu de sa quinte-essence s'étoit dissipée ? Cela ne peut être ; car tous ces Sçavans disent, que c'est *un feu fixe*, qui par conséquent ne peut se dissiper, ou bien l'auroit-il toute consumée ? Il en falloit faire de nouvelle ; car comme ce n'est point une production du hazard, on ne sçauroit oublier les principes sur lesquels on l'a faite.

Apparemment donc qu'il s'ennuyoit

182 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
de vivre. Mais cette science, qui selon
eux donne la connoissance de Dieu
& par consequent de sa volonté, ne
lui devoit-elle pas avoir appris que
l'homme n'est que le dépositaire de
sa vie, qu'il doit conserver tant qu'il
plaît à celui de qui nous la tenons de
la reprendre, & que c'est un crime
de ne pas se servir des moyens qui
peuvent nous la conserver? Il ne reste
plus pour faire de cette pierre une
divinité, qu'à dire qu'elle nous fait
connoître tout par une secrète inspi-
ration, & qu'ainsi Artephius sçavoit
que la volonté de Dieu étoit, qu'il
ne fût plus sur la terre que peu de
temps: c'est pourquoi on ne pourra
rien lui reprocher.

Il est fâcheux pour nous, ou pour
les Philosophes, de ne pas sçavoir
en quel temps cet homme extraor-
dinaire a vécu; c'est sans doute de-
puis Hermez, puisqu'il le cite: il
parle du jardin des herperides & du
mois de Mai; ce qui fait croire qu'il
n'est pas des plus anciens; mais prin-

sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 183
cipalement s'il est vrai que l'on n'ait
point connu chez les Anciens l'*Antimoine*, comme il paroît par leurs
écrits, dans lesquels on ne trouve
que le mot *stimmi*, qui chez les Mé-
decins signifie la même chose qu'*Antimoine*, on peut s'assurer qu'il
est moderne, puisque son livre com-
mence par ces mots, *Antimonium*
est de partibus Saturni, l'*Antimoine*
est des parties de Saturne; & si cela
est, il est surprenant que l'on soit si
peu instruit de la vie de ce grand
Philosophe.

La longue vie de cet homme n'est
pas seulement une preuve que *cette*
merveilleuse quinte-essence peut repa-
rer les deffauts de la nature, mais
elle prouve encore, qu'elle oblige
Dieu à retracter sa parole sur les
bornes étroites qu'il a données à la
vie de l'homme.

Si Artephius a vécu au moins mil
ans, Raymond Lulle auroit porté ses
jours bien au-delà, si les Affriquains
ne lui avoient point arraché la vie

184 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
dans les premières années de sa vi-
gueur philosophique ; car Riplée
nous assure que Raymond Lulle a
souffert le martyre en Affrique à l'â-
ge de trois cent trente ans ; & com-
me après Hermez il a été le plus sça-
vant de tous les Philosophes, & qui
par conséquent devoit mieux con-
noître les moyens de tirer une pure
quinte-essence, & en sçavoir plus
parfaitement les usages que les au-
tres, on pourroit présumer que sans
cet accident sur lequel apparemment
la quinte-essence n'a point de pou-
voir, il auroit fait l'építaphe du
monde.

Il n'en est pas de même d'Arnauld
de Villeneuve son maître, qui mou-
rut fort jeune & naturellement : mais
apparemment que le disciple en sça-
voit plus que le maître, qui n'avoit
pas porté la multiplication de cette
quinte-essence où R. Lulle l'a por-
tée.

Faire de l'or avec un grain de
poudre de projection, dans une quan-

sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 185
tité presque infinie, & dans un espace
de temps fort court, comme environ
d'un quart d'heure: N'est-ce pas une
chose surnaturelle? Montrez à un
Philosophe du mercure tant que vous
voudrez, il vous en fera de l'or plus
fin & meilleur que celui que la natu-
re nous donne, comme le témoigne
Raymond Lulle dans sa dernière
Experience, où il dit encore que, *si*
la mer avoit été de visif argent, qu'il croit
qu'il en auroit fait de très-bon or.

Avancer les faisons, est encore un
miracle de la Philosophie Hermeti-
que. R. Lulle dit au Chapitre XXXI.
de sa Pratique, que *la medecine univer-*
selle guerit toutes sortes de maladies,
qu'elle consolide même les playes du ven-
tre; & que si la maladie est d'un mois,
on la guerit en un jour: Si elle est d'un
an, elle se guerit en douze jours: Et si
c'est de ces longues maladies que les Me-
decins appellent, Chroniques, elle ne
sera guerie que dans un mois. Il dit
après, qu'elle rectifie tout animal, &
vivifie toutes les plantes au printemps

186 Exam. des Princ. des Alchymistes
par sa grande & admirable chaleur :
Car si l'on en dissout dans l'eau la quan-
tité d'un grain de millet , & que l'on
mette de cette eau , autant qu'en peut
contenir la coquille d'une noisette , au
pied d'un sep de vigne , elle fera naître
feuilles , fleurs & fruits au mois de May.

Cette admirable quinte-essence
donne donc les richesses en abon-
dance , la santé parfaite , & les rend
maîtres de la nature , en lui faisant
faire son devoir plutôt qu'il ne lui est
ordonné par son Créateur.

Leur puissance s'étend encore plus
loin , car ils font des créations à l'e-
xemple du Créateur , qu'ils veulent
imiter ; & disent hardiment que les
prodiges , que les Mages de Pharaon
firent , quand Dieu voulut retirer
son peuple de la captivité del'Egypte,
étoient des fruits de la quinte-essence.

Ils veulent aussi que Moïse & sa
sœur fussent Alchymistes ; parceque ,
disent-ils , l'Ecriture Sainte nous dit ,
que Moïse fut instruit dans les scien-
ces des Egyptiens , qui étoient l'Al-

sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 187
chymie , s'il faut les en croire.

Je ne sçai pourquoi ils veulent que Marie sœur de ce Prophete , ait été plutôt instruite de cette science, que son frere Aaron , dont ils ne parlent point.

Voilà donc les Philosophes Hermetiques , en vertu de leur élixir , maîtres absolus de la nature. Il ne faut donc plus être surpris , s'ils prennent presque tous le titre de Rois , comme Galud Roi de Babilone , Calid Roi d'Albanie , Aristée Empereur de l'Univers , Geber Roi d'Arabie , & plusieurs autres.

Et comme ils guerissent toutes les infirmités du corps , ils se disent avec raison , Medecins ; & c'est à mon avis le sujet pour lequel ils ont écrit sous le nom des plus fameux Medecins de l'Antiquité , qu'ils veulent nous faire croire n'avoir été sçavans , que par la Science Hermetique, comme Hippocrates , Aristote Precepteur d'Alexandre le Grand , qu'ils disent avoir aussi été Philosophe ; &

188 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
je ne sçai comment ils ont oublié de
dire, que ses conquêtes ont été faites
par la force de la quinte-essence ;
Galien , Haly , Avicenne , Rhafis ,
Averrhoes , & une infinité d'autres.

Après cela , que leur reste-t'il pour
être semblables à Dieu ? Si c'est de
commander aux esprits , ils le font ,
& n'en doutez pas ; car l'Interprete
de R. Lulle , Vicot qui étoit Prêtre ,
& Amateur de Dieu , & de son Doc-
teur Raymond , voyant que par ce
qu'il a dit de la Création du monde ,
on pourroit lui faire son procès , & à
sa science , pour avoir avancé que ,
*Dieu créa les Anges de la partie la plus
pure de la quinte-essence* , explique ou
interprete cet endroit autrement ,
que le sens litteral ne signifie : Car il
dit que la partie dont Lulle a dit ,
que les Anges ont été créez , est celle
qui nous donne pouvoir sur eux ; com-
me s'il nous disoit , que quand on peut
multiplier ou exalter la pierre à cer-
tain degré : La nature sublunaire
n'est pas seulement de sa juridiction ,

sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 189
& sous son obéissance, mais encore
les Anges. On trouve cette belle doc-
trine dans un vieux manuscrit latin,
qui a pour titre, *Explication des Vers*
du Grand Olympe, par Pierre Vicot
Prestre, en mil quatre cent trente : On
trouve encore le même manuscrit en
Gaulois, & les Vers du même Au-
teur.

Il prétend dans ce Livre que la
Science Hermetique a été cachée
sous les fables & metamorphoses de
l'Antiquité.

Cet homme dit des extravagances,
en parlant de sa Pierre, à qui il attri-
buë une domination sur les Anges,
tant bons que mauvais, sur les astres,
& sur l'air, & enfin sur la terre, qui
comprend tous les regnes, & dit que
Raymond Lulle possédoit parfaite-
ment routes ces sciences.

Il est à remarquer, que quand il
rapporte ces trois dominations, ce
n'est point dans un sens allegorique,
comme quelques-uns pourroient le
croire, ou le dire, pour l'excuser,

190 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
mais dans un sens naturel ; car pour
sauver l'honneur de son maître Ray-
mond , il dit que le sens Allegorique
est , que *les Anges ont été créez de quin-
te-essence ; ce qui signifie dans le sens na-
turel , que le magistere porté au plus
haut degré , s'étend & a pouvoir sur les
bons & mauvais Anges.*

Il y a beaucoup d'apparence que
ces absurditez sont cause que les ou-
vrages de cet homme n'ont point
été imprimez : car ils le meritent
aussi bien que beaucoup d'autres, qui
n'ont pas même si bien entendu, ni
parlé de la Philosophie comme cet
homme.

Après ce que nous avons dit des
grandes vertus que les Alchymistes
attribuënt à leur pierre , chacun
peut juger de la science & de ses
Auteurs , qui n'omettent rien dans
les grandes proprieté de leur élixir,
pour rendre l'homme qui le possède,
heureux.

La société des hommes est une
douceur qui fait la meilleure partie

sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 191
du bonheur des Sçavans : c'est pour-
quoi ces Philosophes se voyent & se
frequentent , pour avoir l'innocen-
te satisfaction de s'entretenir des ou-
vrages de Dieu , dont ils sçavent si
fidelement imiter la puissance.

Quelle consolation pour ces grands
Personnages de se voir maîtres de la
nature , lui commander , lui faire
desobéir (malgré elle) à son Créa-
teur , qui dit autrefois , que *la terre*
ne portera que des ronces & des épines ,
& que l'homme la cultivera à la sueur
de son front. Et cependant un Atome
d'Elixir la revolte contre cet Arrêt ,
lui fait donner avec précipitation ,
en abondance & dans une bonté par-
faite , ce qu'elle ne laisse aller qu'a-
vec lenteur & comme à regret , &
encore le plus souvent très-impar-
fait.

Oh que cette vertu est grande !
Heureux celui qui la possède ! C'est
avec raison qu'il peut mépriser les
richesses & tout ce qui fait le bon-
heur de cette vie.

Tout ce qui manqueroit donc à un Philosophe dans ce monde, seroit la liberté du commerce avec ses freres; ce qui ne seroit pas aisé à posséder, si la quinte-essence ne leur en fournissoit des moyens infailibles & très.agreables.

Les Philosophes ne se découvrent à personne, de crainte de se faire connoître à des indiscrets, qui pourroient leur faire courir quelque risque, ou au moins les inquieter.

Sans même cette crainte, la compagnie des autres hommes que celle des Philosophes, est insipide, parce-que ils ne sont pas initiés dans leurs grands mysteres, qui seuls sont le sujet de leurs sages entretiens: c'est-pourquoi ils appellent le reste des hommes des indignes.

Comment donc peuvent-ils jouir de la presence les uns des autres, sans s'exposer? Un moderne l'explique fort ingenieusement, & dit, que dans un temps serein; *la nuit ils font élever certaines vapeurs qui montent*

Sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 193
tent vers le Ciel, & se font voir aux
Philosophes qui sont sous le même Ciel :
les autres ne s'apperçoivent de rien. Ce
beau signal fait connoître aux Philo-
sophes du lieu, qu'il y a un de leurs
freres parmi eux : ils le trouvent in-
failliblement, ayant observé d'où
partoit cette nuée mystérieuse, que
l'on peut comparer à celle, qui d'un
côté éclairoit les Israélites, & de
l'autre ne presentoit aux indignes E-
gyptiens qu'ombres & tenebres.

Que l'élixir fasse de telles nuées,
ce n'est pas une chose au dessus de
ses forces, puisqu'ils nous disent qu'
on fait par son moyen *gronder le to-*
nerre dans le temps le plus froid.

Tous ces grands effets sur toute
la nature meritent bien qu'on appel-
le le sujet qui les produit, une *Mé-*
decine universelle, puisque l'on sçait
avec cet élixir, apporter remede à
toutes choses, & l'on ne doit point
après cela être surpris, si ces hom-
mes illustres regardent tout avec
mépris, s'élevant au dessus de la na-

I

194 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
ture dont ils connoissent la fragilité :
cependant tout *spiritualisez* qu'ils
soient, ils ne laissent pas de rentrer
quelquefois dans la matiere ; com-
me quand ils jouissent de leurs a-
mours, ainsi que le dit Jean de Me-
hung dans son petit livre intitulé la
Remontrance de nature, en ces Vers,

Les mocqueurs n'ont pas scû assez
Pour connoître telle racine
Et tant loüable medecine,
Que guarit toute maladie
Et qui l'a jamais ne mendie.
Bienheureuse est la personne
A qui Dieu temps & vie donne
De parvenir à ce haut bien,
Et posé qu'il soit ancien ;
Car Geber dit que vieux étoient
Les Philosophes qui l'avoient,
Mais toutes fois en leurs vieux jours
Ils jouissoient de leurs amours.

Il donne ici une consolation à ceux
qui ne pourront acquerir ce secret
que dans la vieillesse, en leur faisant
entendre qu'ils pourront néanmoins,
aussi bien que les jeunes gens, goû-
ter les douceurs de l'amour.

Il ne faut pas regarder cette vertu

sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 195
dans l'élixir, comme un deffaut; au
contraire c'est (comme nous l'avons
dit) une perfection que de pouvoir
se reproduire, & encore par un a-
mour philosophique, qui ne peut
donner que des enfans quint-essen-
ciez.

Au reste, il falloit bien accorder
quelque chose à ces bons Philoso-
phes, qui les fit reconnoître pour
hommes; car sans cette action hu-
maine & animale, on les prendroit
pour des Dieux, eux qui seroient
bien fâchez de commettre un cri-
me, comme celui de se voir rendre
des honneurs, qui n'appartiennent
qu'à Dieu seul.

Il ne manque donc rien à ces Sa-
ges, qui ont le bonheur de voir dans
leur science une image vive de la
divinité, & qui par anticipation goû-
tent des délices toutes spirituelles;
comme quand ils voyent la verité
de nos saints Mysteres; pour ainsi
dire, à découvert: c'est ce que disent
la plûpart des Modernes, & sur tout

I ij

196 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
celui qui a écrit le Traité de l'Art
Chymique, qui se trouve à la fin du Li-
vre latin, intitulé *Auriferæ artis quam*
Chemiæ vocant antiquissimi authores
sive turba Philosophorum, imprimé à
Bâle l'an mil cinq cent soixante-
douze.

Cet Auteur fait des applications
de l'œuvre à nos saints mystères très
subtiles, & l'on peut dire que c'étoit
un beau génie : plutôt à Dieu qu'il
eût écrit la vérité ! c'est celui de
tous ceux qui parlent de cette scien-
ce, qui paroisse sçavoir quelque cho-
se, par son stile & ses pensées beau-
coup plus naturelles & plus polies
que tout ce qu'on trouve dans les
autres.

S'il est donc vrai que ces Philoso-
phes soient assez heureux pour voir
dans leur œuvre ce qui ne peut tom-
ber sous les sens, & ce qui est au des-
sus de la force de nôtre esprit, il
faut les regarder comme des Prophe-
tes & des Predestinez, ou comme
des Réprouvez inexcusables, s'ils ne

Sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 197
profitent pas des lumieres que Dieu leur a données : comme les apparences le font reprocher à quelques-uns d'eux , témoin Arnould de Villeneuve que l'on accuse d'hérésie , Paracelse dont la vie a été très dissoluë & très courte , & Sendivogius que l'on assure avoir été assassiné en Allemagne chez une Courtisane , à qui il avoit déclaré , comme Samson fit à Dalila , qu'il portoit toutes ses forces ; c'est à dire qu'il avoit toujours avec lui ses trefors.

Les Payens comme Aristote, Démocrite, Hippocrates & l'infidele Mahomet que l'on met aussi au rang des Philosophes , & tant d'autres , ne peuvent se plaindre de leur damnation , puisqu'ils n'ont pû ignorer le vrai Dieu , ni le culte qui lui est dû , & qu'ils ont connu nos sacrez mysteres , par leur science qui ne souffre point , disent-ils , de tenebres dans l'esprit humain : ce qui n'est pas difficile à comprendre , puisque c'est une lumiere vive & abondante.

I iij

C'est aussi ce qui nous engage à croire que ce ne sont pas de tels Philosophes, qui ont écrit les livres que nous lisons, dans la plûpart desquels & même de ceux qui sont reconnus pour vrais Philosophes, nous ne remarquons que des faussetez, des contradictions, erreurs, absurditez, que des pensées grossieres, un langage barbare, des expressions basses & triviales, & en un mot tout ce qu'on appelleroit aujourd'hui ignorance & grossiereté.

CHAPITRE IX.

Des Auteurs Hermetiques.

NOus ne dirons qu'un mot des Auteurs de la Science Hermetique : beaucoup de personnes plus capables que nous en ont parlé assez amplement : ce que nous en touchons, n'est que pour y faire quelques remarques, non pas comme historien, mais comme critique, qui ne

sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 199
cherche que la verité, sans épargner
le mensonge quand il se presente.

Le premier Philosophe a été Her-
mez, qui a donné son nom à l'Art
d'Alchymie. Les uns, sur tout les
Chymistes, disent, qu'il est le plus
ancien de tous les Philosophes con-
nus; ils le font fils de Noé; je ne
sçai pas lequel des trois, qu'il avoit,
les autres veulent que ce soit Enoch,
d'autres Esculape, & enfin quelques-
uns comme Suidas, disent qu'il vivoit
du regne du premier Pharaon.

Mais comme nous suivons ce que
disent les Alchymistes, Hermez Tris-
megiste vivoit peu de tems après le
déluge, puisqu'il *trouva dans la val-
lée d'Ebron les sept tables de pierre,*
sur lesquelles les Sages avoient gravé
les sept Arts liberaux, craignant qu'a-
près le déluge, la connoissance de ces
Arts ne fût perduë.

Il nous sera peut-être permis de
faire nos reflexions sur le sentiment
de ces *Sages*, que l'on peut dire être
bien vain ou bien grossier.

I iiij

Quoi ! s'imaginoient-ils avoir appris par eux-mêmes & sans le secours de Dieu, ce qu'ils sçavoient pour le transmettre à la posterité, de peur qu'elle n'en eût point de connoissance.

Ne devoient-ils pas sçavoir par leurs lumieres, à qui rien n'échape, que celui qui leur avoit fait tant de graces, pouvoit les faire pareillement à d'autres hommes ? il falloit donc qu'il se crussent les seuls, dignes de ce bienfait : mais s'ils s'imaginoient être les seuls capables de posséder ces beaux secrets, d'où vient vouloient-ils en instruire la posterité ? N'étoit-ce pas aller contre la volonté de Dieu ?

Cette recherche sur l'origine de la doctrine des Alchymistes, est très ridicule & ne leur fait point d'honneur, ni à ces premiers Auteurs à qui ils font prévoir le déluge, & ne font pas prévoir une chose beaucoup plus naturelle, & nous les font regarder comme des hommes vains &

sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 201
qui n'avoient aucune connoissance de
la Divinité.

Mais pourquoi les Alchymistes
ont-ils fait Hermez reparateur de
cette science ?

Parceque c'est le premier dont on
a vû quelque chose qui parlât de
science ; c'est qu'il se nommoit *Tris-*
megiste, & qu'on ne peut croire qu'un
homme puisse être sçavant, sans la
connoissance du *Magistere*.

On fait mille contes sur cet hom-
me , à l'occasion de ces Livres, dont
le nombre est presque infini ; Car on
n'en parle que par milliers. Beaucoup
de gens le font Auteur du Pimandre ;
si cela est , il avoit de grandes ins-
tructions sur la Création, même sur
nos Saints Mysteres , sur le Baptême,
le Mystere de la Sainte Trinité ; il ne
faudroit pas s'en étonner, puisque la
science donne toutes ces grandes lu-
mieres : Et je dirai en passant , que je
crois que c'est le Livre du Pimandre
attribué à Hermez Trismegiste, qui
a donné occasion aux *Philosophes* de

I v

202 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
dire , que leur science donnoit la
connoissance de Dieu, & de nos Saints
Myfteres, ayant observé que cet Her-
mez en parloit si clairement dans cet
ouvrage.

Quoique le Pimandre paroisse
contenir une doctrine toute Theolo-
gienne , les Alchymistes , qui veulent
toujours reconnoître leur *Divin Maître*
dans ses Ouvrages , y trouvent
encore un sens & une explication
Philosophique touchant la *Grand'œu-*
vre , qui leur est d'une grande instruc-
tion , & y trouvent aussi-bien leur
compte , que peuvent faire les Theo-
logiens.

On le fait encore Auteur du Livre
des Sept Chapitres , dans l'un desquels
il dit , que l'élixir donne *la possession*
des choses divines , en ces termes. *Je*
donne la joye , la satisfaction , la gloire ,
les richesses , & les plaisirs solides à
ceux qui me connoissent ; & je leur donne
encore la parfaite intelligence de ce qu'ils
cherchent avec tant d'empressement ; &
je leur donne enfin la possession des choses

sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 203
divines. Mais ce sentiment sur cet
Auteur n'est point plausible ; car en
beaucoup d'endroits il parle , comme
si beaucoup d'autres Philosophes l'a-
voient précédé , ce qui ne s'accom-
mode point avec l'antiquité qu'on
lui donne.

Moyse est le plus ancien après lui ;
ils le font Philosophe pour deux rai-
sons. La première , que nous avons
déjà dite , est qu'il étoit instruit dans
les Sciences des Egyptiens , du nom-
bre desquelles étoit celle de faire la
Pierre Philosophale. La seconde , est
qu'il mit en poudre le veau d'or , pour
le faire boire aux Israélites : Cette ri-
dicule preuve nous dispense d'appor-
ter des raisons pour combattre leur
opinion sur la science de Moyse.

Marie sœur de ce Prophete , eut
aussi cette belle connoissance ; elle
en a même fait un Livre , dont l'anti-
quité est bien établie , par les mots
*d'alun d'Espagne , de la chaleur du so-
leil , des mois de Juin & Juillet , & des
Philosophes Stoïciens.*

I vj

Quoiqu'Adam passe dans les Ecoles pour le premier Philosophe, comme il est raisonnable de le croire, puisqu'il est sorti parfait des mains de Dieu parfait ; néanmoins les Alchymistes ne le reconnoissent point pour leur confrere: On a beau leur dire que celui qui a donné à toutes choses le nom qui leur convenoit par leurs propriétés, comme l'a fait Adam, devoit connoître leur nature, & par consequent être Philosophe.

Ils conviendront peut-être que dans son premier état, il étoit Alchymiste, mais que son peché fit retirer de lui cette science, qui ne peut demeurer dans des cœurs souillés ; & c'est là cette ignorance dont lui & sa posterité ont été punis. ils ont bien raison de nous dire qu'il n'étoit point Philosophe après son peché, en accordant même qu'il l'eût été auparavant ; car la possession de l'élixir auroit adouci cette rude penitence, qui lui faisoit manger son pain à la sueur de son front, puis-

sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 207
que la nature auroit obéi à la force
de son élixir.

On voit par tout ce que nous disons, les inconveniens qui se trouvent presque en toutes choses dans la doctrine des Alchymistes, en donnant à leur élixir une vertu si étendue & universelle, & combien de raisonnemens judicieux on peut faire sur cette idée, par lesquels on tourne en ridicule le grand & incomparable Raymond Lulle, dont le grand fatras de mots barbares mal rangez, & repetez mille fois avec une confusion épouvantable de pensées, qui mises dans leur sens naturel, seroient fades par leur simplicité, fait peur, ou pour mieux dire, degoute ceux qui l'entendent, & cause de l'admiration à ceux qui ne peuvent le comprendre.

Salomon que Dieu favorisa du don de la sagesse, qu'il prefera à tous les autres biens, étoit Philosophe, puisqu'il connoissoit depuis le haut cedre du Mont Liban, jusqu'à l'hysope; c'est la premiere preuve qu'ils en apportent.

Comment auroient-ils oublié un si grand personnage, qui peut leur faire honneur. Que pour combattre cette vision, on leur parle de la flote qu'il envoyoit à Ophir, pour chercher de l'or, lui qui sans danger & sans inquiétude, pouvoit en faire des montagnes; en quoi même auroit encore éclaté cette predilection dont Dieu le favorisa si particulièrement & si visiblement; ils nous répondront là-dessus de belles choses.

Mais si on leur dit que Salomon prefera la sagesse aux biens de la fortune, qui cependant sont compris dans la sagesse hermetique, que répondront-ils? Car si la sagesse que Salomon demanda à Dieu, eût été la science de faire de l'or, l'Ecriture, ou les Interpretes ne le loueroient point de son choix: Mais je m'attens bien qu'ils diront que ce fut la recompense de son détachement pour les biens temporels.

La seconde preuve que quelques-uns de ces Sages rapportent, pour

sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 207
nous le faire croire, est trop bien inventée, pour n'en pas faire mention. C'est Jean de Mehung qui nous cite l'Ecclesiastique, où Salomon parle au trente-huitième chapitre, de la nécessité de la Medecine, qui doit faire honorer le Medecin, & le récompenser. Il dit donc.

C'est le fin & bon or potable,
L'humide radical notable.
C'est souveraine medecine,
Comme Salomon le designe,
En son Livre bien authentique,
Que l'on nomme Ecclesiastique :
Et là tu trouveras le titre
Au trente-huitième Chapitre.

Si Salomon avoit cette belle connoissance, je ne sçai pourquoi il n'enrichit pas le Temple d'une infinité de pierres precieuses, qu'il pouvoit faire avec l'élixir, & des perles plus fines, que ne sont celles d'Orient, & plus grosses, comme Raymond Lulle l'enseigne dans la seconde partie de l'Abregé de l'Ame de la Transmutation des Métaux, où il parle encore de la malleabilité du verre, aussi-bien que dans ses experiences.

Pourquoi David n'eût-il pas cette admirable connoissance ? David n'étoit qu'un pauvre berger, qui ne leur auroit point assez fait d'honneur, & qu'on ne peut croire avoir été assez scavant.

Aristote a été reconnu pour Philosophe Hermetique. C'étoit un trop grand personnage, pour avoir pris son merite ailleurs que chez Hermes ; c'est pourquoi ils le citent souvent sur des choses, qui n'ont point de rapport particulier ni visible à leur science. Mais enfin il n'importe, cela dit quelque chose, & assez pour leur faire plaisir ; & quoiqu'il ne se soit jamais trouvé d'ouvrages de ce Philosophe sur cette matiere, ils veulent que son Livre des Métheores soit une preuve de l'intelligence qu'il avoit de cette science : Quelques uns même ont fait un petit Traité sous son nom, afin d'avoir le plaisir de citer Aristote : Mais on voit bien qu'il n'en est pas l'Auteur, par les Philosophes que l'on y cite, qui n'ont paru que

sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 205
long - temps après Aristote.

Alexandre le Grand , disciple de cet homme , devoit être instruit de cette science ; c'est aussi ce qu'ils disent : mais il y auroit bien des choses à dire contre cette opinion.

S'il est vrai que leur Pierre soit une medecine pour le corps humain , qui mette les humeurs dans une proportion si admirable & si harmonieuse , que l'une ne domine point sur l'autre , d'où résulte un temperament si benin , qu'il ne peut souffrir de passions , qui ne sont que des mouvements impetueux d'humeurs , qui , en dérangeant cette harmonie , se font appercevoir de l'ame , qui perd sa tranquillité & sa liberté , par l'agitation excessive que lui cause cette tempête ; c'est à quoi remedient les Philosophes par l'usage de leur élixir ; qui , comme dit R. Lulle *pacifie les humeurs* , & arrête & calme cette tempête déjà excitée , ou empêche qu'elle ne s'élève , en détruisant sa cause ; c'est delà qu'ils ont tous l'es-

210 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
prit libre, la raison saine, & que rien
ne les fait connoître pour hommes,
que la figure humaine.

Si cela est ainsi, & qu'il soit vrai
qu'Alexandre fût Philosophe, d'où
vient étoit-il ambitieux, comme ses
actions le font voir, cruel dans la dé-
bauche, comme le dit son histoire,
ce qui ne marque gueres la sainteté
d'un Philosophe; & d'où vient ne se
servit-il pas de son or potable, quand
il fut sur le point de mourir, pour
s'être baigné dans les eaux d'un fleu-
ve trop froid; car il eut recours à
Philippe son Medecin, qui lui rendit
la vie, en excitant une sueur, que
l'élixir, du rapport de tous les Philo-
sophes, ne manque point de procu-
rer. Quelque Alchymiste ne fera pas
content, s'il ne fait Philippe aussi
Medecin universel, & de cette ma-
niere l'Alchymie trouvera toujours
sa place dans cette belle guerison.

Mais enfin Alexandre est mort
empoisonné: Il a vécu près de trois
jours, après avoir pris le poison: Il a

sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 211
eu du temps suffisamment, pour prendre son élixir.

Mais, dira quelqu'un, ce poison étoit de nature si chaude, & si subtile, & si violente, qu'on ne pouvoit le contenir dans des vaisseaux ordinaires. Que conclure delà ? La medecine universelle se met peu en peine de la qualité du mal ; elle rétablit le calme dans les humeurs agitées : Elle se seroit saisie de ce feu étranger, l'auroit adouci, & fait sortir par la transpiration.

Au reste, on ne peut croire que ce poison fut si subtil, que les Historiens nous le disent, puisque son effet n'a paru que trois jours après. Le sublimé corrosif ne lui auroit pas tant fait de graces, & l'auroit bien plutôt enlevé : Ainsi si Alexandre est mort avec la medecine universelle, c'est la faute de l'un ou de l'autre.

Hippocrates reconnu de tous les Medecins, & de tout le monde, pour le plus parfait Medecin qui ait paru, a bien merité d'être enregistré parmi

les philosophes : L'honneur que ces *Sages* lui font , est apparemment la recompense des peines qu'il a essuïées, en exerçant la medecine par une methode , qui toute judicieuse & sage qu'elle fût , n'étoit point infallible.

Ceux qui ont lû les ouvrages de ce grand homme , ne remarquent point qu'il ait été un Medecin à secrets , comme le sont tous les Philosophes , puisqu'il a laissé par écrit sa Pratique. Il voyoit un malade , il le faisoit saigner dans certains cas jusqu'à défaillance ; en d'autres , il suivoit pas à pas la nature , dont il examinoit les mouvemens, sans y rien déranger ; & comme très-prudent Medecin , il ne hazardoit gueres de remedes , ne les employant , que quand il prévoyoit que la nature pouvoit s'en servir ; il faisoit son prognostic. En un mot , il faisoit ce qu'un habile Medecin fait encore aujourd'hui , sans le secours , ni même la connoissance de la medecine universelle : L'on ne voit rien dans ses ouvrages , qui donne la

sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 213
moindre idée de cette science. Il n'é-
toit point à l'abri de l'erreur, com-
me il l'avoue lui même ; & s'il a été
grand Médecin, ç'a été avec plus de
peine & d'inquietude, que ne le font
les Alchymistes, qui sans connois-
sance du mal ni de sa cause, de ses
accidens, ni de ses symptomes, don-
nent avec confiance & sécurité cette
admirable Médecine, qui ne man-
que jamais de faire ce que le Phi-
losohe lui ordonne.

Nous ne pouvons dire autre chose
de Galien, Avicenne, Rhasis, A-
verrhoes & de tant d'autres celebres
Médecins, que ce que nous avons
dit du grand Hipocrates. La vie de
ces hommes illustres, aussi-bien que
leur conduite dans leur profession, est
dans les mains de tout le monde, &
l'on y peut voir sur tout dans leurs
ouvrages, qu'ils n'ont point été in-
struits des secrets hermetiques.

On trouve deux petits Traitez sous
le nom d'Avicenne: l'un intitulé *La*
Congelation & la Conglutination de

214 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
Pierres : Et l'autre, *Petit Traité d'Avicenne*. Il dit dans celui-ci, que l'or a le son plus aigu que tous les autres métaux, à cause de la liaison étroite de ses parties. Ce sentiment n'est pas d'un homme qui ait vû de l'or d'Alchimie, qui à cause de sa grande pureté, ne peut avoir de son ; nous en avons parlé ailleurs.

Les Philosophes ont plutôt mis parmi eux de celebres Médecins, que des personnes d'autres Arts, ou sciences : parce que la Médecine suppose une connoissance de la nature ; c'est ce qu'il faut pour être bon Alchymiste, joint à ce que les actions des gens habiles dans cet Art, quand elles sont éclatantes par une guérison prompte & inespérée, passent pour une espece de miracle : c'est pour ces raisons qu'ils ont parlé d'un Médecin qui vivoit dans le quinzième siècle, comme d'un vrai Philosophe.

La grande réputation de Jean Fernel établie en France sur des faits

sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 215
de Médecine dignes d'admiration,
lui ont mérité cette faveur de la part
des nouveaux Philosophes, qui ne
sont encore gueres connoisseurs en
gens de leur cabale; car je suis très
persuadé que si le Philosophe qui
parle du Signal Philosophique, avoit,
du temps de Fernel, couvert tout
l'horison de ces nuages mystérieux,
le sçavant Fernel auroit toujours été
fort ignorant dans ces beaux myste-
res, & n'auroit point fait un pas
pour découvrir l'Auteur de ces belles
fumées.

Il seroit inutile de parler de tous
les Modernes, dont la vie & les œu-
vres sont publics; comme Geber, Ar-
nauld, Raymond Lulle, Jean de la
Fontaine, Jean de Mehung, Trevi-
san, Flamel, Zachaire. Tous ces ha-
biles gens sont assez connus, & vi-
voient dans le troisième & quatrié-
me siècle: le dernier au milieu du
cinquième: Jean de Mehung, Fla-
mel & Zachaire, étoient François;
on a voulu faire voir que les riches

216 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
ses de Flamel n'étoient venuës que
d'un larcin fait aux Juifs, ainsi que l'a
prétendu Naudé; mais tout ce qu'il
rapporte ne sert point de preuves.

Sendivogius est venu depuis, &
Philalette qui est le dernier; celui-
ci est regardé par beaucoup de gens
comme le plus instructif de tous ceux
qui ont écrit sur cette matiere: tout
le monde n'en convient pas, & mê-
me ce qu'il dit doit le faire soupçon-
ner d'ignorance & de vanité; car il
assure avoir appris l'œuvre à vingt
& un an: ce qui ne s'accorde gueres
avec ce qu'il dit lui même du *Ma-*
gistere, qui ne s'acquiert qu'avec lon-
gues années.

Sendivogius a mieux écrit & d'un
plus bel ordre que tous ceux qui l'ont
devancé: on le croit Polonois: il
veut aussi expliquer nos mysteres par
les operations de l'œuvre.

Depuis lui, d'Espagnette a écrit
de cette science. Ceux qui s'imagi-
nent être Philosophes, lui refusent
l'honneur d'avoir eu la connoissance
de

sur la Pierre Philosop. Ch. I X. 217
de la Pierre ; mais je crois qu'en conscience, l'on peut lui faire la même grace qu'aux autres.

Il semble que pour finir nos réflexions, il faudroit dire son sentiment sur tant de faits que chacun cite de son côté, pour prouver la vérité de la trasmutation métallique. A dire vrai, je me trouverois fort embarrassé, s'il falloit donner une décision sur ces faits : car pour en parler, il faut ou les avoir vûs, ou les avoir entendus rapporter par des gens dignes de foi : & ce ne seroit point encore assez pour être convaincu de la cause qui produit de si merveilleux effets.

Sans donc entrer dans la question de fait, que l'on peut même supposer, je ne crois pas pour cela que l'on puisse conclure que la découverte de cette science soit possible, par la lecture des livres que nous avons entre les mains, quelques réflexions qu'on puisse y joindre, sur les causes naturelles.

K

Il y en a parmi eux qui assurent que jamais aucun n'a parlé des préparations, ni de l'agent, comme le dit Flamel dans son Livre de l'Explication des Figures, Zachaire dit plus, car il assure que cette science ne s'acquiert point *par la lecture des livres*, ni par la *connoissance des choses naturelles*.

Si cela est vrai, nous devons conclure que cette science est quelque chose de surnaturel, dont peu de gens feroient peut-être cas, s'ils en avoient la connoissance. Cependant le même Zachaire pour ne point sortir du caractère de Philosophe, qui est de se contredire, dit qu'il l'a acquise par la lecture des Philosophes que nous avons citez.

Ils disent presque tous que Raymond Lulle a déclaré l'œuvre plusieurs fois dans ses ouvrages.

Bazile Valentin assure que Trevifan a dit la chose deux fois.

Cette diversité de langage : cette contrariété de témoignage, font

sur la Pierre Philosop. Ch. I X. 219
peur à un homme qui les lit : mais
ils nous rassurent, en disant qu'il ne
faut pas toujours les croire ; mais
seulement toujours regarder la possi-
bilité de la chose par l'exemple de
la nature.

Mais je leur dit que la nature n'est
pas toujours leur regle. Ils ont dans
leurs recherches des choses, qui com-
parées à la nature, ne sont plus ce
qu'on en croyoit.

Où donc avoir recours ? C'est ;
disent-ils, que vous ne les entendez
pas. Ils vous donnent des exemples
& comparaisons pour vous le persua-
der ; donnez-leur en qui les convain-
quent du contraire : vous raisonnez
mal : Quel embarras ! Quel mystere !
Quoi ! la raison ne peut servir dans
le raisonnement sur les choses de la
nature ?

A quoi donc s'en tenir ? à se per-
suader que la chose est fausse & qu'
elle n'a jamais été imaginée que
pour amuser les hommes, que l'a-
mour des richesses & de la santé peut

K ij

220 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
engager à tout entreprendre, ou si
la chose est véritable : que c'est un
secret cabalistique, dont la revela-
tion ne se transmet qu'à l'oreille.

Mais quoi ! une chose qui produit
des effets si naturels ne doit-elle pas
être elle-même naturelle ? puisque,
dit l'axiome, *les effets doivent être de
la nature de leur cause*. Je conviens
de cette vérité ; mais tous les effets
de l'élixir ne sont pas tous naturels,
comme de se faire obéir aux Anges,
tant bons que mauvais : au reste, il
me suffit de faire voir, que les prin-
cipes de cette science sont faux,
qu'ils sont pleins de contradictions
& d'erreurs sur la nature, pour pou-
voir conclure, qu'il est impossible d'ap-
prendre la science hermetique, par
la lecture des Auteurs qui en trai-
tent.

Je ne nie pas certains faits rap-
portez par des personnes qui n'ont
aucun intérêt à nous en imposer.
Comme ce que l'on dit de Butler
qui a passé pour un très-excellent

sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 22 r
Médecin, par le moyen d'une pierre
de sa composition, dont les effets
étoient si surprenans, que l'on pou-
voit la nommer une médecine uni-
verselle.

Vanhelmont en parle fort préci-
sément pour s'en estre servi lui même,
sa femme & ses domestiques, & en
avoir vû sur d'autres personnes des
experiences aussi prodigieuses pour
la guerison du corps humain, que
ce que les *Philosophes* nous disent de
leur or potable.

Neanmoins Vanhelmont en fait
une peinture qui ne nous représente
pas ce beau secret hermetique; car
il dit qu'elle ressemble à du sel ma-
rin, dont elle a le goût, & que sa
vertu se dissipe par le temps, lors-
qu'elle est dissoute.

Les Philosophes au contraire di-
sent, que leur élixir est rouge, fixe
& sans goût.

Voilà cependant les mêmes ver-
tus & peut-être même de plus sur-
prenantes; car pour guerir plusieurs

K ij

222 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
maladies, il suffisoit de toucher cette pierre du bout de la langue, & elle guériffoit le malade un quart d'heure après, comme il arriva au Moine qui avoit un Erefypele au bras, & à plusieurs autres, dont parle Vanhelmont.

La médecine universelle ne guérit point plus promptement. Un si beau remède ne devoit point avoir été pris que chez les Philosophes; aussi les derniers, ou pour mieux dire, ceux qui lisent ces sortes de livres, ont fait mettre Butler au rang des Sages, & ont écrit sous son nom des extravagances, qui feroient passer l'Auteur pour un fol ou un démoniaque; car pour faire certaines opérations, il fait armer l'artiste d'une peau de pourceau, & dit mille autres sottises, qu'on ne rapporte pas, les croyant faussement attribuées à un homme qui a donné des marques d'une grande capacité.

Ces folies me font souvenir, qu'il y a quelques années qu'il me tomba

sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 223
entre les mains un manuscrit Alle-
mand Anonime, qui parloit de pa-
reilles extravagances, & assuroit
avoir vû dans l'œuvre des choses si
épouvantables, qu'il n'avoit pas eu
la force, ni la hardiesse d'en conti-
nuer les operations qu'il avoit aban-
données à un ami plus intrepide que
lui, qui en vint heureusement à bout.

La lecture de ces sortes de con-
tes, nous fait soupçonner ces Ecri-
vains ou d'imposture, ou de quelque
artifice surnaturel.

Je rapporterai encore un fait sur-
prenant qui ne prouve pas peu la ve-
rité de certaines medecines, qui ne
trouvent gueres de maux à leur é-
preuve, & je crois que tout le mon-
de en a connoissance; puisque c'est
de nos jours, que cette histoire est
arrivée, & à l'occasion d'un Prince
fort connu en France, & qui vit en-
core aujourd'hui.

Il y a quelques années que Monsieur
le Prince de Vaudemont, comman-
dant en Flandres, après avoir essuyé

K iiij

224 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
plusieurs fatigues, par les veilles &
l'injure des temps, se trouva perclus
de toutes les parties du corps, & com-
me un vrai paralitique. Il se fit tranf-
porter à Bruxelles, où tous les plus
habiles Médecins du lieu le visite-
rent, & lui firent user des remedes
les plus convenables à la nature de
son mal, qui tous furent sans effet.
Les Etrangers mirent aussi tout en
usage & chacun y voulut apporter du
sien : mais toujours inutilement. En-
fin le Prince ne croyant point de reme-
de à ses maux, s'y abandonna ; mais
il fut bien étonné de voir un hom-
me qu'il ne connoissoit point & qui
venoit lui promettre sa guerison. Ce
Prince surpris de la hardiesse de cet
inconnu, n'y crut pas beaucoup, au
contraire lui reprocha sa temerité,
en lui disant, qu'il étoit surpris qu'il
parlât de guerir une maladie, sans
s'informer sur sa nature, sur sa cau-
se & tout ce qui en dépend : à quoi
ce nouveau Médecin lui repliqua,
qu'une goutte de liqueur qu'il lui mon-

sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 225
tra , prise interieurement & quelques
autres pour se froter , lui sçauroient
bien rendre bon compte de cette
maladie , dont il l'assuroit d'être gue-
ri dans vingt-quatre heures , sans
agitation , ni grandes évacuations ;
mais seulement par une petite sueur.
Cette constance du Médecin , qui joi-
gnit à cela l'exemple , en prenant de
sa liqueur devant ce Prince , le dé-
termina ; & quelques heures après
l'usage de cette liqueur , il se trouva
mouillé d'une petite sueur , qui dans
le temps marqué lui rendit la santé ,
& lui permit de marcher & de faire
toutes ses fonctions , comme aupa-
ravant sa maladie ; & l'on ne peut
pas dire que cette guérison ait été ,
comme celle de Paracelse , que l'on
dit n'avoir subsisté qu'une année ,
après quoi les maladies se réveil-
loient de leur enchantement : & ayant
pris dans leur assoupissement de nou-
velles forces , tuoient le pauvre ma-
lade qui les portoit : car Monsieur le
Prince de Vaudemont a eu une santé

K v

226 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
parfaite, pendant quelque temps,
malgré la goutte dont il étoit incom-
modé avant sa maladie : & il y a lieu
de croire que si ce Seigneur avoit
ménagé sa santé, il l'auroit conser-
vée long temps dans cet état.

Cet homme se dît Anglois ; & a-
près avoir procuré à ce Prince sa
guérison, pour laquelle il dît être
forti d'Angleterre, il demanda un
passeport & se retira.

Cette histoire est véritable : tout
le monde en a parlé dans Bruxelles
comme d'un miracle, & elle m'a été
certifiée par des personnes qui en
sçavoient la vérité & tout le détail.

Tous les faits qu'on rapporte à
l'occasion de la Pierre, sont à la vé-
rité de quelque considération ; mais
on ne peut tout au plus les regarder
que comme un signe de la transmu-
tation métallique, dans un sens qui
n'est point expliqué dans la doctrine
hermetique ; car les personnes, s'il y
en a, qui ont fait ces belles épreu-
ves, ne nous ont pas dit que ce fût

sur la Pierre Philosop. Ch. XI. 227
un secret puisé dans la source de
l'Alchymie ; & quand ils l'auroient
dit , ils ne peuvent le prouver qu'en
instruisant ; ce qu'ils ne font pas : &
je ne sçai si l'on ne doit point croire
que c'est quelque chose de plus myste-
rieux , que ce que l'on s'imagine. De
plus , quand il seroit vrai que leurs
remedes pour les animaux , vege-
taux & métaux , seroient tirez de la
science hermetique , quelle conse-
quence tirer ? Que vous la pouvez
faire aussi-bien qu'eux , & vous ne
sçavez pas ce que c'est que la science
d'Hermez : car où sont ses princi-
pes ? *Le haut est comme le bas.* Quel-
le idée précise de la nature nous
donne cette proposition ? Tous les
Philosophes qui n'ont jamais lû Her-
mez ne le sçavent-ils pas bien ? &
pour cela ils ne font pas la Pierre
Philosophale.

• Tout ce qu'il dit dans sa Table
d'Emeraude sera aussi-bien inter-
preté par un Cartesien que par un
Peripateticien.

K vj

Ces principes fondamentaux ne sont donc point propres à l'intelligence de cette science-

Ils répondent à cela que vous ne les entendez pas, & qu'il y a une clef qui n'est mise qu'entre les mains des enfans de la science, & qu'il n'en est pas de cette doctrine, comme des autres sciences, qui, parceque leurs principes sont faux, ou mal entendus, cherchent à les prouver par ce qu'ils peuvent trouver de plus sensible; au lieu que celle-ci ne veut point donner de preuves, que l'expérience; & que quant à la doctrine, elle est comme le soleil, qui, pour luire aux yeux de tout le monde, au milieu du jour, n'a pas besoin de preuves pour nous assurer de son existence, qui toutes ne pourroient qu'affoiblir la vérité, ou l'obscurcir, parcequ'elle se soutient & manifeste d'elle-même.

Voilà toutes les raisons que vous trouvez dans les Alchymistes; & si vous leur dites que ceux qui ont écrit depuis Hermez, ont voulu l'inter-

preter, & nous en donner une explication conforme à la nature, qui cependant ne nous montre rien de ce qu'ils promettent; c'est, encore une fois, que vous ne les entendez pas, & que chacun a sa maniere de s'exprimer, qui n'est connue que des Sçavans.

Où donc aller se faire instruire? Pourquoi donc ces hommes mystérieux ont-ils écrit? Nous avons donc raison de dire qu'il est impossible, d'apprendre par la lecture des Alchymistes, à faire ce qu'ils appellent le *Magistere des Sages*, supposé qu'il soit possible, en rappelant les raisons que nous avons rapportées, & dont nous allons faire une succinte repetition pour une plus grande facilité à se ressouvenir de tout ce que nous avons pu dire.



RECAPITULATION

*De tout ce qui a esté dit dans les
Chapitres precedens.*

POur être persuadé , si ce que nous venons de dire contre les Principes des Alchymistes, a quelque fondement, surquoi l'on puisse s'assurer du vrai ou du faux de cette science, il faut se souvenir que l'idée des Philosophes touchant la Pierre Philosophale , est de trouver un sujet propre à recevoir en soi , par le secours de l'art , une vertu capable de digerer le mercure des métaux imparfaits , & de lui donner une fixité & teinture , selon le degré où aura été portée cette vertu.

La raison qui les a porté à faire cette recherche , est prise des bas métaux , qu'ils ont crus imparfaits , s'imaginant que la nature vouloit en faire de l'or , qu'ils disent être la seule chose parfaite dans l'espece métallique : Mais nous disons que l'or n'est

point plus parfait que les autres métaux, si l'on entend par perfection, une chose qui peut se multiplier, ou qui est de l'intention première de la nature ; ou enfin ce qui peut être utile dans l'état de pure nature ; car l'or ne se multiplie pas plutôt, que le reste des métaux, n'ayant point de semence, soit, comme disent les Philosophes, en puissance, soit en acte, ni ne pouvant en avoir, comme nous avons fait voir au Chapitre quatrième.

On ne dira pas non plus que l'or & l'argent soient plutôt de l'intention de la nature, que les métaux imparfaits, puisque les uns & les autres n'en sont que des accidens, comme il paroît par le Chapitre premier de la Genèse sur la création du monde, aussi-bien que par le Pimandre, où il n'est aucunement parlé des métaux ou minéraux, mais seulement des végétaux & animaux ; ce qui doit nous faire croire que ces productions minérales ne sont que depuis la créa-

232 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
tion, & sont les effets du mouvement, qui s'entretient dans la nature, & qui par l'action & le mélange des principes, fait sortir, tantôt une chose, tantôt une autre, suivant la pureté de ces principes, & la netteté du lieu où se passe cette action; c'est delà que nous voyons des minéraux si différens les uns des autres.

Les métaux ne sont point absolument nécessaires dans l'état de pure nature; & si Adam avoit conservé son innocence, je suis convaincu que l'or & l'argent, & tous les autres métaux n'auroient pas été d'une grande considération par leur utilité; car l'agriculture qui demande le secours des métaux imparfaits, n'auroit point été nécessaire, pour faire fructifier la terre, qui d'elle même auroit donné tout en abondance, & dans une bonté parfaite, ce qui doit nous faire comprendre l'inutilité des métaux, & surtout de l'or & l'argent, dans l'état de l'homme après sa chute, puisque nous ne pouvons faire de ces

deux métaux les choses nécessaires à la vie naturelle , comme on le fait avec le fer.

Nous avons encore fait voir que la generation se fait tout differemment de ce que s'étoient imaginé les anciens Philosophes , qui reconnoissoient en toutes choses , mâle & femelle , & la putrefaction ; pour faire agir ces deux causes.

Nous avons dit que la generation n'est autre chose , que la nourriture ou allongement des parties de l'individu tout organisé dans la semence , même avant l'action de l'esprit seminal , comme le mycroscope , & les experiences de la graine coupée , le découvrent ; ce qui ne peut s'accommoder avec la putrefaction , qui détruiroit ce bel arrangement de parties.

Nous avons expliqué ce que c'est que le mâle dans le regne vegetal , où nous avons dit que c'est l'esprit universel , qui cherche à s'incorporer , & à se specifier ; c'est en quoi paroît l'erreur des Anciens , qui pour ne

234 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
pas comprendre cette vérité, avoient
recours à l'imagination des deux sexes
renfermez dans la semence des ve-
getaux , qu'ils appelloient Herma-
phrodites.

Nous ajouterons ici que la connois-
sance de la generation ne nous fait
pas seulement revoquer en doute ce
que l'on a dit des animaux herma-
phrodites ; mais même nous som-
mes assurez qu'il n'y en a jamais eû ,
ni n'en peut y avoir , & que ce n'a été
qu'une ressemblance des parties exte-
rieures de la generation , qui a donné
occasion à cette erreur, qui a été assez
loin, pour dire temerairement , que
les hermaphrodites avoient opéré la
generation dans les deux sexes : Ce
sont des impostures , & ceux qui les
croient, sont tres-ignorans de la ve-
rité & unité de nature ! Je pourrois
bien faire voir la fausseté de cette fic-
tion , non pas seulement par princi-
pes de Philosophie , mais encore par
ceux d'Anatomie , que je laisse aux
Medecins Anatomistes à examiner ,
pour rendre justice à la vérité.

L'erreur de R. Lulle & de Guillaume le Parisien touchant le sang menstruel , qu'ils prétendent servir de nourriture au fœtus , est assez sensible par la connoissance qu'on peut avoir de l'utilité d'un excrement tres-souvent malin , pour s'arrêter à la refuter , en mettant au jour par un examen exact , ce que c'est que le sang menstruel , & ce que c'est que la nourriture du fœtus , dont on peut avoir une idée juste , par les principes que nous avons établis.

Quand il seroit vrai que l'or & les autres métaux auroient de la semence , il ne faudroit pas pour cela croire qu'ils pussent engendrer , parceque la nature n'a qu'une voye pour ses productions ; & si l'on admet la transmutation métallique , on lui en donne deux : L'une , qui est leur formation dans les entrailles de la terre par l'action des élemens : Et l'autre , qui seroit la generation par la *poudre tingente* , qui est une vraye generation , même selon la plûpart de leurs Au-

236 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
teurs , qui disent : *Si tu veux engendrer*
un métal , il faut prendre une matiere
métallique : Mais quand ils n'en con-
viendroient pas , la chose n'en seroit
pas moins veritable , comme nous l'a-
vons fait voir dans le Chapitre troi-
sième.

Ils répondent que , *l'art joint à la*
nature , sçait faire dans le vegetal cette
seconde generation , dont ils nous ap-
portent un exemple dans la greffe
que l'on met sur un arbre de differen-
te espece , d'où ils veulent conclure
que c'est une nouvelle generation ;
conclusion qui est très fausse , puisque
ce n'est qu'une augmentation de nour-
riture portée dans cette greffe , qui
fait qu'elle donne plutôt du fruit ,
qu'elle n'auroit fait , en la laissant
sur l'arbre d'où on l'a prise.

Si c'étoit une nouvelle generation ;
il faudroit que toutes les branches
qu'on laisse sur le tronc , produisissent
un fruit de la même espece , que celle
dont est la greffe qu'on employe , ce
que nous ne voyons pas ; car les bran-

ches qu'on laisse sur leur tronc, portent du fruit de l'espece du tronc.

L'exemple des poulets qu'on fait éclore à la chaleur des fours & Athanors, ne prouve point non plus de nouvelle generation; car, pour parler avec ces Philosophes, il faut un soufre actif, ou esprit seminal, que la chaleur ne donne point; elle ne fait que l'exciter, lorsqu'elle y est; & leur comparaison ne vaut rien, puisque dans la projection, ils donnent ce soufre, ou cet esprit seminal au mercure, sur lequel ils projettent; au lieu que dans l'œuf, ils ne font qu'échauffer, & mettre en action celui que le coq y a fait entrer, sans quoi la poule, & les Athanors les mieux graduez, seroient inutiles.

La fougere, dont ils font du verre, ne montre point qu'ils fassent des generations; au contraire, ils en font une destruction; car les cendres qu'on prend, pour faire le verre, ne sont plus propres à multiplier la fougere.

Cette même fougere ne nous fait

238 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
gueres voir, comme ils le disent, que
l'art fait plus que la nature; puisque
nous voyons du crystal & des pierres
precieuses, qui sont des ouvrages de
la nature, sans doute plus parfaits,
que ne sont ceux de l'art dans la fa-
çon du verre.

La prétendue substitution du grain,
aussi bien que la generation artifi-
cielle des abeilles, sont des exemples
grossiers, qui ne peuvent en imposer
qu'aux ignorans: & quand on sçait
bien les principes de Physique, qui
nous apprend qu'il n'y a qu'une voye
en tous les regnes pour la generation;
on voit bien-tôt la fausseté de ces
exemples.

Enfin, la coagulation du lait, à
quoi ils comparent l'effet de leur
Poudre Physique sur le mercure, ne
prouve rien, sinon que la Pierre Philo-
sophale pourroit se faire de plusieurs
choses de differente nature, puisque
différens ferments caillent le lait.
comme la presure, les choses acides,
comme le vinaigre, le vitriol, & au-

tres choses de même qualité , ce qui est contre le sentiment des Alchymistes , qui veulent qu'elle ne soit que d'une seule & même nature.

Or on ne dira pas que le lait soit de même nature que le vin aigre , qui sort du vegetal , ou du vitriol , qui est pris dans les mineraux.

De plus , la conversion du mercure en or , est une generation , ce qu'on ne peut pas dire du lait caillé ; ou au moins , est une coction & digestion , ce qui ne se trouve pas non plus dans la coagulation du lait ; ainsi cette comparaison n'est point propre à donner une idée juste de ce que veulent nous faire entendre ces Philosophes.

Ces Philosophes pressés par ce que nous venons de dire , ne peuvent se sauver que par la quinte-essence , en disant que c'est elle qu'ils cherchent , avec qui ils peuvent faire tous les miracles qu'ils nous rapportent ; puisque ce n'est qu'un pur feu , qui purifie tout , ce qui fait la perfection des

240 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
choses ; ainsi avec elle ils ne purifieront ou digéreront pas seulement le mercure , mais encore ils feront en très-peu de temps tout ce que la nature & l'art ne font que lentement & avec peine.

C'est avec elle qu'ils guériront les maladies desespérées , qu'ils rajeuniront les vieillards , feront porter à la terre du fruit long-temps avant le terme , & le cours naturel. Cette imagination qui roule toujours sur les inconveniens dont nous avons parlé , n'a aucun fondement de possibilité ; & quand ils auroient en main cette admirable quinte-essence , je ne sçai si Dieu leur accorderoit la grace de sçavoir les poids , que la nature seule connoît, comme eux-mêmes le disent.

Pour prouver la possibilité d'une chose , il faut qu'elle ait existé ; & c'est la certitude de l'existence d'une chose qui sert de regle dans nos recherches. Ainsi puisque les Alchymistes veulent nous faire entendre qu'on peut mener la substance métallique à
un

un degré de perfection que nous ne connoissons pas : Il faut , pour nous convaincre , qu'ils nous fassent voir que cela est arrivé dans la nature , & que si cela n'arrive pas aujourd'hui , c'est par des accidens qui arrêtent le mouvement de la matiere , & empêchent qu'elle n'acquiere une plus grande digestion , comme nous le voyons dans les orangers, qui portent du fruit dans le Portugal , & qui n'en donnent point en Flandres , à cause du froid , qui est l'accident qui empêche la continuation des mouvemens de la nature : Mais par les orangers que nous avons vûs dans le Portugal , nous sommes persuadez qu'il est possible de faire porter du fruit à ces arbres dans un Pays moins chaud, en leur donnant une chaleur équivalente à celle de la nature , comme est celle du Portugal.

Que les Alchymistes nous montrent de l'élixir , qui soit de la production de la nature , nous dirons avec eux que leur art n'est point faux :

L

242 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
car qu'ils sçachent que l'art ne sçau-
roit faire plus que la nature ; & même
bien loin de le faire , tout ce qu'il
fait seul n'est qu'imparfait, & ce qu'il
fait avec elle , il lui en doit tout
l'honneur.

Mais quand l'Alchymie seroit un
art veritable , & une science réelle ,
pourrions-nous croire que ceux qui
en ont écrit , & de qui nous lisons les
ouvrages , aient possédé cette scien-
ce , puisque c'est la *science de la natu-
re* , que ces Auteurs ne connoissent
point , comme nous avons dit ail-
leurs.

Au reste , leurs contradictions sur
des choses essentielles peuvent-elles
donner de la confiance aux person-
nes qui les remarquent?

L'un veut que le soleil soit chaud ,
l'autre dit qu'il ne l'est pas : Celui-ci
prétend que la pureté de l'or vient de
la separation de son soufre coagu-
lant ; celui-là veut au contraire qu'il
y reste , & qu'il en soit inseparable.

Ils disent tous que la generation se

fait dans le genre & l'espece; & après cela quelques-uns d'entr'eux, & même des plus celebres, pour resoudre une difficulté qui combat la science, nous disent que le froment degenerate en yvroye, qui cependant est tout une autre espece. Ils veulent qu'une matiere qui se pourrit, acquiere des perfections, toutes les fois qu'elle passe par un degré de putrefaction; & néanmoins cet insecte qui (pour parler avec eux) s'engendre de la putrefaction d'un animal, venant à se pourrir lui-même, n'engendre pas une espece plus parfaite que la sienne, supposé même qu'il s'engendre quelque chose de lui.

Ces contradictions & ces erreurs dans les plus fameux Auteurs de cette science, font croire qu'elle est absolument fausse.

Quoi ! Albert le Grand, estimé comme le plus sçavant de tous les hommes dans la connoissance de la generation métallique ! Cet Albert à qui nous renvoyoient les Philosophes,

L ij

244 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
pour apprendre de lui , comment les
métaux se forment dans les entrailles
de la terre , n'en sçait rien lui-même,
comme le *Cosmopolite* le fait voir , en
le reprenant d'avoir dit , que *l'or qui*
se trouva entre les dents d'un cadavre qui
fut trouvé dans un tombeau , où il avoit
été mis long-temps auparavant , s'étoit
formé par une force minerale , qu'il re-
connoissoit être dans l'homme , ce que le
Cosmopolite explique tout autre-
ment , & avec plus de vrai semblan-
ce ; car ils disent tous , que l'argent
vif ne se coagule que par la vapeur
de son soufre ; c'est pourquoi il pa-
roît que ce dernier Auteur a mieux
rencontré , quand il a dit , que ces
grains d'or étoient des grains de mercu-
re , dont avoit usé le malade dans la
maladie dont il mourut , qui s'étoient
sublimez à la tête , & arrêtez entre les
dents ; où par la chaleur de la putre-
faction de ce cadavre , le propre soufre
du mercure l'avoit coagulé en or.

Quoique cette dernière explica-
tion se trouve plus conforme au sen-

timent des Philosophes , néanmoins je ne voudrois pas l'assurer , comme naturelle ; & il y a plus d'apparence que cet or avoit été pris par le malade , & tenu dans sa bouche , pour empêcher l'action du mercure dans ces parties , comme c'est la coutume d'en faire mettre dans la bouche de ceux qui prennent le mercure.

Mais quelle erreur ! quelle ignorance dans le Philosophe qu'il faut consulter sur la nature pour la generation métallique , qui est l'intention des Philosophes , quand ils veulent faire l'œuvre.

Cette erreur du grand Albert n'est point indifferente ; elle est très essentielle , & regarde le fond de la science , & fait connoître que celui qui l'a avancée , & tous ceux qui y ont crû , ont été trompez : Ainsi tout ce qu'il dit dans son fameux Livre des Minieres , ne peut être qu'une imagination , ou bien un larcin fait à de plus habiles gens que lui , en supposant qu'il eut dans ce Livre écrit la verité ,

L iij

246 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
& que l'Alchymie fût véritable.

Albert est cependant un Philosophe reconnu de tous ceux qui sont venus après lui, qui tous l'ont estimé, comme il paroît dans les petits vers de Jean de Mehung, quand il parle des bons Livres qu'il faut avoir ; où il dit.

Et pour mieux sçavoir les manieres,
Voir te faut celui des minieres,
Que fit mon gentil fils Albert,
Qui tant sçut, & tant fut expert,
Qu'en son temps il me gouvernoit,
Et de mes faits bien ordonnoit,
Comme il appert en celui Livre.

Ce terme d'Expert n'en fait pas seulement un Philosophe speculatif, mais encore un véritable Praticien ; mais l'erreur que nous y remarquons après le Cosmopolite, nous en donne une idée moins avantageuse ; & nous fait croire que Saint Thomas Disciple de ce grand Philosophe, n'a pas été si sçavant dans l'Alchymie, comme le veulent quelques Philosophes ; ou s'il a sçu ce grand secret, il n'en

étoit pas redevable à son maître.

Sur quoi donc s'assurer ? Leurs Auteurs n'ont point donné de certitude de la doctrine dans leurs Ecrits, qui sont remplis de contradictions & d'absurditez.

Ils établissent pour principe une chose, qu'ils démentent deux lignes après par une conséquence mal tirée & mal appliquée : Et la raison que leurs Sectateurs donnent de ces contradictions, qu'ils appellent apparentes, ne doit passer que pour un entêtement, comme quand ils nous disent, que cette science ne s'explique point, & qu'on en cache les principes ; c'est donc en vain qu'eux mêmes les lisent. Espèrent-ils qu'un Ange leur en donnera l'intelligence ?

Si pour les refuter dans une fausse comparaison, vous en apportez une juste, & prise de ce qui paroît de plus vrai chez eux, n'y pouvant répondre, ils nous disent que nôtre proposition est vraie, parcequ'elle est dans le sens des Philosophes ; mais que la

L iij

248 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
conséquence ne l'est pas ; demandez
qu'ils fassent voir la différence ; point
de raison : ils se contentent de nier
& de faire les mystérieux , par un si-
lence qui leur épargne le chagrin &
la confusion que leur feroit un plus
grand éclaircissement de leur igno-
rance.

Il faut donc croire que la raison
n'est d'aucune utilité pour l'intelli-
gence de la doctrine Hermetique.

La Theologie qui renferme les
veritables mysteres & les plus gran-
des veritez , se sert bien du raison-
nement , & établit des principes dont
on tire des conséquences infaillibles.
Toutes les sciences ont leurs princi-
pes sur lesquels on raisonne , & l'on
en voit sortir des conclusions incon-
testables.

La science hermetique est la seule
qui ait l'avantage de n'avoir aucuns
principes , d'être remplie de contra-
dictions , d'être obscure , d'enseigner
des absurditez , des faussetez , & ce-
pendant , après la Theologie d'être

l'unique science qui soit veritable.

Ils n'ont donc que l'experience pour en prouver la verité : je conviens que c'est assez : mais sçavons-nous quelle doctrine enseigne cet art , puisque les livres que l'on dit en traiter , ne nous en apprennent rien , & que nous n'y lisons que des faussetez. Ne nous occupons donc point d'une lecture aussi pernicieuse & aussi fausse que celle des Alchymistes.

S'il étoit vrai qu'elle nous enseignât quelque chose , nous le sentirions bien ; & ces Philosophes ne seroient pas dans la necessité de mettre dans leur parti , tous ceux dont ils ont crû que le nom en pourroit imposer.

Moïse Philosophe Hermetique : C'est un Prophete pour lequel nous avons beaucoup de veneration ; & s'il nous faisoit connoître par ses écrits qu'il a possédé ce tresor , nous abandonnerions nôtre raisonnement pour y donner nôtre creance ; mais

250 *Exam. des Princ. des Alchymistes*
sa vie, ni ses écrits, ne nous font
rien entrevoir, qui puisse nous obli-
ger à le croire Philosophe Herme-
tique.

Salomon, qui eut le don de la sa-
gesse, n'étoit-il pas assez heureux
sans la possession de la Pierre Philo-
sophale? Aussi ne parle-t'il point de
ce précieux trésor: & ce qu'ont ima-
giné quelques Alchymistes sur le
Chapitre de l'Ecclesiastique, qui par-
le des égards que l'on doit avoir
pour un Médecin, est une invention
trop grossière & trop éloignée du
sens naturel, pour pouvoir servir de
la moindre conjecture.

Democrite, Hippocrates, & tous
ces anciens Scavans, ne nous ont
point fait connoître ce que c'est que
la Pierre Philosophale, & l'on peut
croire qu'Aristote, dans son quatrié-
me Livre des *Metheores*, a parlé
aussi profondément de la nature des
métaux, qu'à fait Albert le Grand
dans son Livre des *Minieres*.

Les vertus qu'ils attribuent à leur

élixir , sont des imaginations plus propres à prouver la fausseté de cette science , qu'à nous en donner la moindre idée de réalité.

En effet , faire presque tout ce que Dieu fait , est une vanité , qu'on pourroit appeller *le peché du premier homme* : mais nous nous contentons de la regarder comme ridicule.

Vivre mil ans sans incommodité , commander à la nature & s'en faire obéir , rendre les Anges , tant bons que mauvais , ses esclaves , donner la santé aux moribons , faire de l'or plus que n'en peut donner le Perou , & beaucoup meilleur , des perles , comme l'Orient en donne , & même beaucoup plus nettes , des pierres plus fines , plus grandes , plus claires & plus brillantes que celles que fournit la nature , voir dans l'œuvre une image de nos sacrez Mysteres de l'Incarnation , de la Resurrection & de la très-sainte Trinité ; n'est-ce pas être presque aussi puissant que Dieu même ?

Ces fortes de rêveries doivent nous faire regarder cette science comme une imagination sortie de la cervelle de quelqu'un , qui auroit , comme un autre Adam , souhaité trouver une science qui lui eût fait voir tous ces grands prodiges , & qui peut-être communiqua ses idées à quelqu'un ; ou les ayant laissées par écrit , a donné occasion à un autre de les suivre , & de chercher à les appuyer de quelque chose de sensible , & a fait ainsi passer pour une chose sérieuse , ce qui n'étoit qu'une imagination ambitieuse du premier Auteur.

Quoiqu'il en soit ne trouvant rien de vrai dans ce qu'il a écrit sur ce sujet , nous pouvons dire que c'est perdre son temps , que de s'attacher à la lecture de tels livres , qui flatent & attrayent par le fruit qu'ils promettent , si l'on sçait le cueillir , & qui , pour mieux nous surprendre , disent quelque chose de vrai & de sensible , dont l'exemple est dangereux pour des esprits foibles , qui re-

gardent la verité comme la rectification de toutes les faussetez qui peuvent se rencontrer dans le même ouvrage. Il suffit qu'ils ayent reconnu une verité, pour croire qu'il ne puisse se trouver de mensonge dans les choses les plus fausses.

Je ne parle pas de ceux qui sont assez fols, pour mettre la main à l'œuvre; car la perte de leur bien & de leur temps persuade assez de la fausseté des livres hermetiques. Il y en a cependant toujours quelques-uns assez idolâtres de cette fausse divinité, pour ne point imputer le mauvais succès de leurs travaux, qu'ils ne rejettent que sur *quelques difficultez qu'ils n'entendoient pas encore assez bien, ou sur quelque accident malheureux, comme le vaisseau cassé, la matiere refroidie, ou par l'extinction du feu, dans ceux qui s'en servent, ou faute d'avoir entretenu le lieu où est le vaisseau, dans une temperature toujours égale.* Enfin ils trouvent toujours de quoi justifier la science, & s'abuser à leurs propres dépens.

Chacun se plaît dans son erreur. C'est un agreable songe , dont on feroit fâché d'être réveillé. On espere. On est sur le point d'être riche. Ainsi vous ne pouvez desabuser ces esprits , sans leur faire beaucoup de mal. C'est cet esprit aliené , que le Médecin rétablit , en lui rendant la raison qu'il avoit perduë , & qui se plaint d'une guerison qui lui remet devant les yeux tous les chagrins de cette vie.

Cet homme qui lit les Philosophes & qui travaille sur leurs écrits , venant à reconnoître son erreur , maudit la verité , qui lui a deffilé les yeux , & lui a fait revoir sa premiere misere ; c'estpourquoi personne de ceux qui sont attachez à cette prétenduë Science , ne veut entendre parler de ce qui peut la combattre & la détruire. Ce n'est pas aussi pour ces opiniâtres que nous écrivons ; mais pour ceux qui n'en sont point entêtez , & dont le bon jugement est la regle de leurs applications.

F I N.



TABLE

DES CHAPITRES

- CHAP. I. **D**E la Pierre Philosophale ,
page 1.
- CHAP. II. Où l'on examine si la nature au-
roit pu porter plus loin ses mouvemens. p. 5.
- CHAP. III. De la Perfection de chaque Mé-
tal dans son espece ; Et de l'Erreur des
Philosophes touchant le Mercure des Mé-
taux , page 22.
- CHAP. IV. De la Multiplication ou Gene-
ration dans tous les Regnes : Et de l'absur-
dité & impossibilité de la Multiplication
dans les Métaux : Et de l'ignorance des
Philosophes Hermetiques touchant la ge-
neration du Vegetal & Animal , page 47.
- CHAP. V. Si les métaux ont une semence ,
page 102.
- CHAP. VI. Des raisons qui ont donné occa-
sion aux hommes d'imaginer l'Alchymie :
Et des absurditez de la prétendue imita-



TABLE DES CHAPITRES.

tion de nature dans l'Oeuvre Philosophique, page 132.

CHAP. VII. *Des contrarietez des Alchymistes, & des absurditez de leurs Principes,* page 144.

CHAP. VIII. *Des Proprietez que les Philosophes attribuent à leur Elixir,* page 177.

CHAP. IX. *Des Auteurs Hermétiques,* page 198.

RECAPITULATION *de tout ce qui a été dit dans les Chapitres precedens,* page 230.

Fin de la Table.



De l'Imprimerie de J. FRANÇ. KNAPEN,
Pont S. Michel, à la Justice Royale.

